

Isabelle
Desesquelles

Les hommes
meurent
les femmes
vieillissent

ROMAN



belfond 

L'auteur remercie le CRL Midi-Pyrénées.

Ma gratitude à Sherri Aldis Gaouad, ce livre lui doit.

Merci à vous, chère Cathie Fontaine, pour qui la beauté n'a pas de secret. Jusqu'à inspirer ce roman.

DU MÊME AUTEUR

Un homme perdu, Naïve, 2012 (prix Murat 2013)

Fahrenheit 2010, Stock, 2010

Quelques heures de fièvre,
Flammarion, 2009

La mer l'emportera, Flammarion,
2007 ; J'ai Lu, 2009

Le Chameau le plus rapide du désert,
Chêne jeunesse, 2006

La Vie magicienne, Julliard, 2005 ;
Pocket, 2006

Je me souviens de tout, Julliard,
2004 ; Pocket, 2005

Isabelle Desesquelles

Les hommes
meurent,
les femmes
vieillissent

belfond

Depuis vingt ans, Alice masse des femmes et leur prodigue des soins de beauté. Depuis vingt ans, elle a touché des milliers de corps. Autant de confidences, souvent silencieuses, de celles dont la peau dit beaucoup de l'âme.

Toute ressemblance avec, etc., etc., est volontaire.

L'Éden ne s'est pas fait en un jour, ni même en sept. L'Éden m'appartient. Je l'ai ouvert il y a quinze ans. Un institut de beauté comme je le voulais. Enfin, presque.

Mon arrière-grand-mère était une bigote. À douze ans, elle montait les marches de l'église de Rocamadour sur les genoux en priant. Mamichette – elle avait de la moustache – et ses saintes vierges pleines d'eau bénite, un

catéchisme à elle toute seule. Petite, pendue à son déambulateur, je lui demandais où était le paradis, avec un petit rire elle répondait : « Là où on est bien, Alice. Je suppose, je n'y suis pas encore allée. » Et le petit rire de revenir. Pour toi, Mamichette, je ne sais pas, pour moi, j'y suis : L'Éden, mon institut, « là où on est bien ».

Aucune publicité sur les murs, rien qui puisse rappeler un commerce. Ma renommée ne tient ni à des encarts dans un journal, ni à des prospectus. Ma publicité, ce sont les femmes qui viennent. *Les plus belles femmes*, je les

appelle comme ça dans ma tête, d'où j'ai banni le mot cliente. Je ne remplis pas les journées de rendez-vous, mais de rencontres.

J'ai pensé L'Éden comme une petite suite d'hôtel puis j'ai fait avec mes moyens. Trente mètres carrés, cabine de soins et douche incluses, où les personnes se croisent le moins possible. Un salon attenant qui a tout d'un boudoir pour se déshabiller. Venir ici, ce doit être un peu un secret, un moment privé que l'on s'accorde. Je veille à ce que le peignoir, les chaussons, le peigne et le string en papier soient toujours à la

même place. L'endroit doit être immédiatement familier, on y a ses repères, on y est à l'aise. Certaines venues juste pour une épilation des sourcils vont se mettre nues parce que simplement elles sont mieux ainsi. De toute façon, pour moi, regarder un sexe ou un front, c'est pareil. Je fais mes massages à l'huile d'argan, j'y ajoute quelques gouttes de fleur d'oranger, l'odeur des crêpes de l'enfance. L'huile isole, j'en mets beaucoup, elle fait écran entre les épidermes, le mien et celui des corps que je touche. C'est surtout vrai pour le massage californien, le contact

pourrait être trop intime tant il a des similitudes avec les gestes d'une étreinte. Grâce à l'huile, je glisse sur les corps et d'une certaine façon j'entre dedans, je les dénoue et leur donne conscience d'une volupté. La musique est un allié, un tuteur. À sa manière, elle permet le silence. À condition de ne pas tomber dans le folklore « Tiens voilà du Bouddha » ou « En lévitation chez les hindoues ». Du sol au plafond, tout est blanc ou de couleur crème. Les murs, bien sûr, et les fleurs, les bougies. Avec le blanc, on ne peut pas tricher, on est obligé d'être propre.

En quinze ans, une centaine de *plus belles femmes* sont devenues des fidèles de L'Éden. Elles me permettent de pratiquer mon métier comme je le voulais. Avoir un lieu à moi était obligatoire. Mon luxe, c'est le temps que j'accorde à chacun. Même quand le soin est terminé depuis longtemps et que la personne est rentrée chez elle, je continue à penser à ce que mes mains ont touché, massé et diagnostiqué. Dès qu'une femme entre, j'ai un laser qui se met en marche et détecte. La praticienne doit répondre à une demande visible, donner le soin adéquat et le bon conseil

sur les produits. J'analyse le type de peau auquel j'ai affaire, c'est bavard, une peau. Elle révèle l'état d'une personne, où elle en est de sa vie, où je peux agir. Pour une esthéticienne qui suit sérieusement sa clientèle, avoir des fiches est fréquent. On y note des informations sur celles qui nous confient leur épiderme et ce qu'il cache, tout ce qu'il y a derrière. On y griffonne jusqu'aux échantillons donnés, les cosmétiques utilisés, le prénom des enfants quand il y en a, celui des amants, les divorces, une maladie combattue, le métier exercé. Les événements de la vie.

Les premiers temps, avant les soins on relit ses notes, et on sait qui on retrouve. Cela installe d'emblée un climat propice au lâcher-prise, d'asseoir la relation. Il peut y avoir un lien fort entre une esthéticienne et la femme qui revient la voir. On va d'abord dans un institut de beauté pour oublier ses tracas, ce que l'existence a de moche. Ce n'est rien d'autre, l'esthétique.

La cabine permet de se poser avec soi. Pas si facile de rester immobile, quand d'habitude on est en réunion ou que l'on s'occupe de ses enfants, aux prises avec toutes sortes de tâches professionnelles,

ménagères et familiales. À l'exception de ces heures où l'on est bichonné, où l'on vient se faire du bien.

Il y a un côté démiurge et un paradoxe à toucher un corps, en étant le moins présente possible. La qualité du soin dépend de cette distance. Je suis habillée, debout, et ceux que je touche sont allongés, pratiquement nus. Je vois des choses qui secouent. Un hématome qui n'a rien à faire là, des ganglions que je vais être la première à détecter. Et je fais quoi ? Un corps est infecté et il faudrait continuer mon soin comme si de rien n'était ? Non. Même mal en point ou

en mille morceaux, il nous reste toujours quelque chose de la force qui naît avec nous. Il faut parfois aller la chercher loin, on croit l'avoir perdue tant elle a été malmenée mais on doit essayer de la retrouver. Le fond de teint et la Terracota, ça vient après. Mon métier, c'est d'aider les gens à comprendre qu'ils sont leur plus belle rencontre.

La cabine de soins fait douze mètres carrés. Inutile qu'elle soit plus grande, c'est déjà beaucoup pour l'intimité. Mais demain tout change, demain j'agrandis L'Éden. À une nouvelle adresse. Oh, pas loin, on traverse la rue.

Je nous installe dans la maison d'en face, je viens de l'acheter. J'aurai enfin deux cabines de soins, une pour le visage, l'autre pour le corps, ce ne sont pas les mêmes concentrations, et au sol il y aura de la pierre où puiser mon énergie. Ce sera L'Éden en mieux. Et l'occasion, ce soir, de réunir quelques-unes des *plus belles femmes*, à qui cette nouvelle adresse n'est pas inconnue. Une inauguration un peu particulière, celles qui viendront tout à l'heure sont toutes de la même famille, surtout elles connaissent bien la maison où L'Éden et moi déménageons. La plus âgée, Jeanne,

va forcément penser à ce qui s'y est passé il y a quelques années. La plus jeune, Judith, vient de naître, et sans cet événement elle aurait presque pu y grandir. Quatre générations vont être réunies et toutes, à part Judith bien sûr, viennent faire leurs soins esthétiques à L'Éden. Il est courant de partager une esthéticienne, comme un médecin ou un ostéopathe. Anniversaire, départ à la retraite, après-grossesse, entre femmes d'une même tribu les occasions ne manquent pas de s'offrir des soins de beauté ; à la fin, toutes fréquentent le même lieu. C'est le cas de celles qui

viennent ce soir. Leur histoire et celle de L'Éden se rejoignent. Quand j'ai ouvert il y a quinze ans, la toute première *plus belle femme* à être venue faisait partie de cette famille. Ève. La seule qui ne sera pas là ce soir.

Ève habitait la maison d'en face, où j'installe le nouvel Éden. Son fils Nicolas a l'âge de mes fils, il venait faire ses devoirs avec eux à la maison. Nicolas retardait le moment de rentrer chez lui. J'observais cet enfant au-delà de la tristesse. Tout le quartier a vu sa mère se fissurer. Ève manquera ce soir. Personne ne s'est fait à son absence.

Ceux qui seront là tout à l'heure ne croyaient jamais revenir dans sa maison. Pour certains ce sera à reculons, d'autres au contraire seront presque soulagés de tourner la page en franchissant de nouveau cette porte. Vivante, Ève était une parmi d'autres. Morte, elle est devenue tout pour ceux qui restent. Sa disparition a coïncidé avec l'ouverture de mon institut. J'aurais tant voulu offrir à Ève un abonnement à vie à L'Éden, la remettre d'aplomb, et redonner un sourire à cette mère et son fils. Pour ses proches, L'Éden et la vie sans Ève se confondent. Il leur a semblé

naturel que je sois leur esthéticienne, comme si me confier leur peau était pour eux une façon de la retrouver. Tous, en parlant d'Ève, m'ont parlé d'eux.

Je sais combien ce qui fait et défait une famille, ce sont les liens invisibles, ces vies ordinaires d'humains. On est déjà une énigme pour soi, alors pour les autres... Les familles sont pleines de silences et de mensonges. On se débrouille comment avec ça ? Comme tout le monde, on continue. Et on imagine la vie qu'on aurait eue avec celui ou celle parti trop tôt ; les questions se bousculent. Oh, on ne les

pose pas à voix haute, mais à l'intérieur de nous les réponses résonnent. Souvent, elles font mal. Dans cette famille, il y a ce mystère autour des dernières heures d'Ève. Il a provoqué quelque chose qui gêne et qui hante. Comme cette lettre, la lettre d'Ève, ils l'appellent. Tous y pensent, se demandant qui l'a lue. Pour certains, c'est une affabulation, elle n'a jamais existé ; les autres en parlent tellement, qu'ils se mettent à y croire. Moi, je sais. Je sais combien cette lettre contient les doutes, les espoirs et les échecs, pas seulement d'Ève, mais aussi de ceux qui ne se sont pas habitués à la

vie sans elle. Dix vies entamées par l'absence d'une seule qui résonne tel un reproche. Dans quelques heures, les dix ont rendez-vous dans la maison d'Ève avant qu'elle ne devienne tout à fait L'Éden.

Dans mes fiches, j'essaye de raconter la personne, d'écrire en une quinzaine de lignes qui se trouve derrière un prénom, un âge. L'alchimie d'un caractère avec ses préférences, ses réticences, les traits saillants d'une personnalité. Les langues, si muettes soient-elles, se délient dans la cabine de soins. J'ai écouté leurs confidences, j'ai

abrité des aveux. J'agis un peu comme un révélateur dans la chambre noire, et ce que l'on ne voulait pas voir apparaître. Ça tient en quelques mots, l'histoire de qui l'on est, ce que moi j'appelle un condensé d'être. En venant la première à L'Éden, Ève a conduit jusqu'à moi les femmes de sa tribu, même des années après. Jusqu'à la petite Judith. Je n'ai aucun doute sur le fait de transporter mon institut de beauté dans la maison d'en face, mais, c'est vrai, j'éprouve une appréhension à nous y réunir. Ce soir, d'une certaine façon, on sera encore chez Ève. Elle aura tordu des

destins après sa teinture de cils. Je suis
la dernière à l'avoir vue vivante.

Caroline, cinquante-neuf ans, un châtain terne avec une mèche blonde qui devrait tout changer, écoute encore Véronique Sanson. A mis le temps mais a fini par remplacer Joffrey de Peyrac par Don Draper, aime le rugissement du lion de la Metro Goldwyn Mayer, a définitivement pris pour modèle la Barbra Streisand de Nos plus belles années et Ève, sa jeune cousine morte il y a quinze ans. A donné son alliance à

sa petite-nièce Barbara en lui disant que tout ça c'était du toc, n'a pas oublié qu'elle a joui un jour, préfère de loin un plateau-télé avec noix de cajou, tarama et riz au lait à une table étoilée. Ne jure que par Tod's, Hermès et Vuitton, creuse deux petits trous dans le sable pour ses seins avant de s'allonger sur la plage, ne fume pas, ne boit pas de café mais fait trois détartrages par an. S'arrange pour ne pas avoir à prendre les transports en commun, n'écrit jamais PQ mais papier-toilette sur ses listes de courses. N'arrive pas à finir les livres qu'elle

*commence, termine toujours ses grilles
de mots croisés.*

Je n'aime pas mon prénom. Caroline. Hier, je regardais *Le Plaisir*, celui d'Ophuls, pas le mien. Au début du film, une des actrices dit : « Je m'appelle Joséphine et ce n'est pas ma faute. » C'est exactement ça, je m'appelle Caroline et ce n'est pas ma faute. L'impression d'être la Caroline de tout le monde, une serveuse, une vendeuse, que les hommes vont appeler Caroline en souriant mais avec cette familiarité

que je trouve insupportable, du genre toutes pareilles. Je n'arrêterai jamais de reprocher à ma mère de m'avoir choisi ce prénom. Petite, je rêvais qu'on échangeait les nôtres, qu'il y avait une erreur, que tout allait rentrer dans l'ordre, et ce serait moi Jeanne. Un prénom élégant ; Caroline irait très bien pour ma mère.

J'ai une propension à me réfugier dans la fiction. Dans le film d'Ophuls, dès qu'un acteur ouvrait la bouche j'avais envie de tout noter, ce que j'ai fait d'ailleurs. J'ai un coffre plein de petits bouts de papier remplis de répliques de

cinéma, elles m'aident à réfléchir. Régulièrement, je plonge la main dedans, je choisis au hasard et j'entame un dialogue avec moi-même, tout en entendant les voix de Carole Lombard, Gene Tierney ou de Marlon Brando. Lorsque la réplique ou la scène sont tragiques, je suis triste, mais au moins je ne suis plus seule dans mon salon. À la fin d'*Une étoile est née*, quand Norman Maine, le sublime James Mason, demande à sa femme de chanter dans leur cuisine alors qu'il va se perdre dans l'océan, évidemment je pleure ; la tristesse dure des heures, des années.

C'est une tristesse de cinéma, qui fait du bien, elle justifierait presque la mienne, et en même temps elle fait écran. Si je pouvais, je resterais devant mon poste la journée entière. Sauf pour aller à L'Éden, l'institut de beauté d'Alice. Là j'ai l'illusion de devenir la quintessence de ces femmes en noir et blanc qui m'éblouissent.

Arthur m'a trompée dès le début de notre relation, bien avant notre mariage. Monsieur est ce que l'on appelle un don Juan, un tombeur, il y a encore des femmes pour trouver cela érotique, c'est juste pathétique, ce besoin irrépressible

de fourrer sa quéquette dans un trou. Je déteste ce mot mais selon moi il dit parfaitement la chose. Alice, qui m'a récupérée en morceaux car Arthur a fini par ne plus rentrer, Alice me l'a assez dit : « Un mari infidèle, ce n'est pas sa femme qu'il trompe mais lui-même. » Quand on y pense, même Don Draper est infidèle alors que sa femme est enceinte dans la quatrième saison de la série. Et Redford avec Streisand, ah, elles sont belles leurs plus belles années : il l'aime, il la trompe ! On est loin de mon James Mason : « L'amour se mesure à ce que l'on sacrifierait pour lui. » J'ai la

réplique de Pandora punaisée au-dessus de mon lit depuis presque toujours. J'ai aussi encadré une photo de Gérard Philipe et j'ai gardé ma platine disques uniquement pour mon trente-trois tours avec lui dans *On ne badine pas avec l'amour*, la réplique de Perdican, acte II, scène 5 : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces

êtres si imparfaits et si affreux... »
Depuis qu'Arthur est parti, j'ai pris l'habitude de ne plus terminer mes phrases, c'est plus facile de lire mes petits bouts de papier pleins de répliques. J'y croyais, moi, à l'union de ces deux êtres si imparfaits. Ma cousine Clarisse me dit que je n'avance pas, que je ne suis pas la première qu'on quitte. Ève, sa sœur, ne m'aurait jamais dit ça. Quinze ans après, on en parle encore, de la mort d'Ève. Et Pierre, son grand amour, qui y pense ? Ève a fait comme Pandora, elle lui a sacrifié sa vie. Ma cousine n'aura pas eu le temps de se

faire à la mort de l'homme qu'elle aimait. Comment peut-on dire c'est juste une question de temps, d'accepter la mort de la personne qui était tout. Ève l'a toujours dit, c'est elle qui aurait dû être renversée si Pierre ne s'était pas jeté devant la voiture pour la protéger. Il a été tué sur le coup et ma cousine n'a plus été vraiment de ce monde. Je ne sais plus qui le premier a dit qu'elle avait laissé une lettre. La lettre d'Ève. On n'en a jamais vu le moindre mot. Elle écrivait bien, ma cousine. Elle était plus jeune que moi mais c'est elle que j'allais voir quand Arthur m'avait

encore fait un coup pendable. Elle qui m'aidait à écrire à mon mari ce que je n'arrivais pas à lui dire pour le récupérer. Arthur n'a jamais soupçonné qu'Ève était derrière mes envolées énamourées. C'est à ma cousine qu'il devait d'être encore ému par moi. Il lisait, debout dans le salon, il repliait soigneusement la lettre, attrapait mon poignet et on allait directement au lit. Ça me convenait. Qui m'appelait « son excellente fellatrice », qui me répétait : « Comment fais-tu pour que ce soit aussi bon à chaque fois », qui ? Arthur. On est tous pareils, on ne croit pas que ça peut

s'arrêter, que ça va s'arrêter, on se croit plus forts que les autres. Vraiment ? Nous avons eu de lents dimanches qui passent comme un rien à ne pas quitter le lit. Je pensais, l'idiot, qu'en y mettant du mien, en ne démeritant pas, je rivaliserais avec ses conquêtes d'un soir, et le moment venu, une prostate grippée réglerait l'affaire. Je finirais par lui suffire et nous aurions une vieillesse paisible. Complice.

Mon mari m'a vaccinée des hommes. Je l'appelle toujours mon mari, même si nous avons divorcé il y a huit ans. Je ne m'y fais pas à son départ, sa désertion.

Je ne l'accepte pas. Cent ans à nous deux, trente ans de lit commun, et il me quitte. Pour... comment a-t-il dit ? Ah oui, « la même mais en jeune ». Et tu crois que tu vas vivre plus longtemps, toi Arthur ! La nouvelle, il l'appelle Cuvée 75, l'année de sa naissance, c'est élégant ! Je ne suis pas censée le savoir, le portable d'Arthur s'est activé alors qu'il évoquait sa jeunette avec je ne sais quel président de conseil d'administration, et leur conversation s'est enregistrée sur mon répondeur. Ça m'a démangée d'appeler Cuvée 75, qu'elle écoute, elle en aurait pris de la

bouteille... J'ai beau me raisonner, je persiste à me dire qu'il va revenir, qu'elle finira par le mettre dehors. Je n'aime plus cet homme, je ne suis pas loin de le mépriser, je connais tous ses défauts, sa pingrerie, sa lâcheté, mais je ne peux m'empêcher de l'attendre. Il était tranquille avec moi, je lui passais tout. Cuvée 75 ne doit pas lui laisser une minute de répit. Mon vœu le plus cher : ils se séparent, il revient et je le jette.

Nous n'avons pas eu d'enfants. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Nous avons enchaîné les rendez-vous médicaux, profité de passe-droits grâce

à nos relations, chefs de clinique, chirurgiens et autres. Nous avons vu les meilleurs spécialistes en un temps record, là où d'autres attendent des années. Nous sommes passés devant tout le monde, cela n'a rien changé. On a embrayé sur des séances de psychothérapie, un magnétiseur, puis une voyante qui nous a dit que nous étions la boîte et le couvercle, à l'entendre nous avions tout ce qu'il fallait pour mettre quelque chose dedans. Disons que c'était une voyante avec une myopie prononcée...

Lorsque j'ai compris que nous

n'aurions pas d'enfants, je n'ai même pas été triste, j'en ai été presque soulagée. Enfin ne plus avoir à guetter le moindre signe, à s'inventer des seins extensibles et des nausées. Les règles finissaient toujours par arriver, avec un mélange de honte et de désarroi. Les plannings à tenir, les bons jours et les mauvais jours pour faire l'amour, un tue le désir. Quand la sexualité se planifie des mois à l'avance, le plaisir s'y perd. Quand tout est calculé et mis dans des cases, comptabilisé et mesuré dans des tableaux, on n'est plus dans l'histoire du prince charmant qui en un claquement de

doigts fait une tripotée de rejetons à la princesse. On part pour des années de fécondations pas naturelles du tout, qui abîment, avec en prime l'angoisse d'accoucher de quintuplés. Dans ces moments-là, on donnerait tout pour qu'elle soit vraie leur histoire de cigogne, de rose et de chou-fleur. Je me revois encourager Arthur à se masturber pour remplir le tube à essai, après qu'il eut choisi dans la pile des magazines pornographiques à disposition. Au début, on en plaisantait mais ça n'a pas duré. Les inséminations, les éjaculations à quantifier, sans oublier de faire la

chandelle après. Un jeu d'enfant, la chandelle : on lève les jambes vers le plafond, les coudes sous les hanches, et on maintient le bassin à l'envers pour augmenter ses chances, garder le sperme le plus loin possible à l'intérieur. Au mieux, cette gymnastique désole ; elle m'humiliait. L'épopée du spermatozoïde faiblard et des ovaires hors d'usage, les heures dans les salles d'attente, la triste histoire d'un couple stérile. La mal hormonée, la fautive, c'était moi. J'ai fait la brave, répétant que finalement ne pas avoir d'enfant n'était pas plus mal, on s'échine à les élever et quinze ans

après on récolte des ingrats. Au fond, les bébés m'emmerdent, mes neveux et nièces m'ont toujours cassé les oreilles et les pieds. Est-ce que pour autant je ne suis pas une vraie femme ? Je l'ai souvent entendu, je n'ai jamais répondu. Il n'y a pas longtemps, la filleule d'Arthur est venue me voir pour que je lui raconte mon expérience de stérile. Elle sort de trois ans de FIV. On lui avait laissé un espoir, pour au final lui dire non. Quand on s'est vues, elle était en colère. Pas triste, en colère. Pendant trois ans, sa vie a tourné autour de ses FIV, elle a refusé plusieurs promotions

professionnelles à une seule fin : devenir mère. Sûre de son choix, sauf qu'elle n'avait rien choisi, puisque l'espoir n'était plus permis. Elle avait l'impression d'avoir été flouée, tout raté, jusqu'à sa carrière. Elle arrive à l'âge de quarante ans sans même s'être accomplie dans son travail. Et comble de l'histoire, sans enfant, elle reste une menace patente de congé maternité et parental ou de quatre cinquièmes pour tout employeur. Ne supportant pas l'idée d'avoir gâché sa vie active pour rien, elle est partie sur un coup de tête se faire inséminer des ovocytes à Gérone.

Sans même en avoir envie, elle me l'a dit : « Porter le bébé d'une autre ne fera pas de moi une femme comblée. » Mais elle a pensé qu'avec ces ovocytes tout ne serait pas perdu, qu'elle n'aurait plus le sentiment d'avoir été flouée. Le mari suit. Pour combien de temps ? Je ne sais pas si l'enfant suivra lui aussi, ce que donnera cette rage qu'elle a aujourd'hui.

N'empêche, Arthur a fini par l'avoir, son fils, et moi je pense au nôtre qui n'est pas né. Je me suis persuadée que ç'aurait été un garçon. Je lui ai donné une couleur de cheveux, les yeux verts de ma mère, et aussi un âge. Quand nous

avons compris que la chambre d'amis ne serait jamais une chambre d'enfant, mon mari ne m'a rien reproché. Il m'a serrée dans ses bras, je l'ai adoré pour cette étreinte muette. J'y ai contracté une dette, c'était moi qui avais failli, moi qui avais le mauvais ventre. Je lui ai alors proposé d'adopter, sans envie, mais je ne voulais pas le priver d'un petit. Il a refusé d'en entendre parler, une seule chose comptait pour Arthur, laisser une trace. Que l'enfant qu'il élèverait, éduquerait et nourrirait pour lui survivre vienne de son sperme, pas de celui d'un autre. On a continué la vie

ensemble, on a fait comme si de rien n'était, on a été un couple. Sauf que non. Mon mari ne m'a rien reproché, il a juste fait un gosse à une autre, trois mois après le début de leur liaison.

Longtemps, j'ai adoré nos baisers. Cet homme m'a embrassée un 19 juillet et je me suis mise à trembler, de joie. Je me suis collée à lui, tout habillée, je sentais son sexe dur, et ce n'était pas la boucle de son ceinturon, mais son sexe dressé contre mon ventre et moi qui appuyais. J'ai joui, debout, sur un pont au-dessus de la Garonne, à dix mètres des passants. La voracité des débuts, on se

fiche des autres, on se fiche de tout, sauf des premiers baisers pleins d'inconnu et de serments. Après quelques années, le nez d'Arthur s'est mis à me gêner quand il m'embrassait, je ne sentais plus sa langue dans ma bouche mais le bout de son nez sur le cartilage de ma joue. N'empêche, j'ai assumé mon rôle de geisha, une femme au foyer sans enfants, je lui devais bien ça, non ? J'y croyais dur comme fer, à mon rôle de fille, être prête pour lui. Il rentrait, il me trouvait à point. La peau lisse, les ongles faits deux fois par semaine, la bouche assortie, ce qu'il faut de dentelles pour

la bagatelle. Tout le temps où je me préparais, organisant la mise en scène, je me trouvais désirable. Cuvée 75 ou pas, aucune autre ne lui fera autant de pipes au champagne. Elle me plaisait, la vulgarité sophistiquée de ces deux mots côte à côte, pipe et champagne. Nous avions toujours des demi-bouteilles d'avance au frais. Une gorgée, puis une autre, son membre dans ma bouche, des bulles, jusqu'à ce que la bouteille soit vide, j'avalais tout. Il y avait des variantes, les pipes au vin rouge, au thé chaud, on a évité la tisane ! Et il y avait les fourrures. J'entre dans une pièce, si

il y a une fourrure l'effet est immédiat, j'ai le désir de me rouler dedans. J'avais deux dressings dont un dédié aux fourrures, cadeaux d'Arthur. Au moment des fécondations à répétition j'ai été gâtée. Un vison et un renard Sprung Frères la même année, que demander de plus ? L'été, je branchais la clim uniquement pour pouvoir les porter. Avec dessous la guêpière noire Dior ou la blanche Armani. Je pesais trente kilos de moins alors. Aujourd'hui, ce serait moi la baleine si je tentais de les porter. C'en est fini des bas et tant qu'à faire des collants qui vous compriment le

ventre. De toute façon, Arthur m'a sorti que Cuvée 75 l'avait converti aux dessous en coton avec brassières et culottes pastel, genre rose craie. Avec ses autres maîtresses, il se contentait de travailler soi-disant plus, de rentrer de plus en plus tard, bon pour la télé. Ça m'allait, on était bien aussi en chaussettes et en pyjama, on se tenait chaud. On a enchaîné les séries, jusqu'à six saisons à la suite, aimantés à ces humains pour de faux, à leurs existences chaotiques écrites pour nous tendre un miroir tout en nous distrayant de nous. On a rentabilisé l'écran plat et en plus

on n'était pas obligés de parler. On se tenait la main dans le noir, on se préservait du vide. En VO. J'essayais de me rassurer : nous n'avions jamais passé autant de temps au lit qu'avec ces films. Le cœur inquiet, sur le qui-vive, je pressentais qu'un jour la main de mon mari lâcherait la mienne, qu'il me tournerait le dos, pas seulement pour dormir, mais pour rejoindre je ne sais quel rêve, me laissant avec un mauvais sommeil. Restaient les érections matinales, le simulacre d'un désir, et sous le lit une valise pleine de lingerie plus d'actualité. Elle a pesé sur un

plaisir devenu une ombre. Il m'arrive parfois de fouiller dedans, de me confronter à ma féminité du passé. Mes dessous de cocotte et leurs deux pièces maîtresses, les guêpières blanche et noire. Penser que j'ai pu me harnacher ainsi, me contorsionner pour clipper des jarretelles censées filer droit sur les fesses. On s'assied, et on a les intestins écrasés. Il aurait mieux valu donner cette valise à Maria, l'indispensable Maria. Bien plus que moi, elle aura tenu notre intérieur, ne le laissant pas, lui, se recouvrir d'une cendre. Maria et ses collants de contention, Maria qui me

paraissait énorme, c'était avant. Maria aura suivi en direct l'histoire banale d'un homme et d'une femme qui se sont émerveillés un jour. Sur les trente années passées avec Arthur, le premier tiers a été celui du sexe joyeux ; dix ans de désir, tout le monde ne peut pas en dire autant. Aussi léger, aussi doux que nos draps de satin. Ma tante Lili nous en offrait une paire à Noël. Notre aisance financière me permettait de relativiser les incartades de mon mari, un homme pour qui l'argent n'est pas un problème mais une solution. Je m'accommodais de ses infidélités, persuadée d'être la seule

passé le périmètre de son membre. Et puis il revenait toujours.

J'étais comme une fleur coupée au milieu d'un bouquet dans un vase. Une à une, on jette les autres fleurs mais celle-là dure, et on la garde, persuadée qu'elle restera intacte. Le jour où elle commence à faner, on change l'eau, on ne veut pas voir ses pétales tomber. En attendant, Arthur est devenu de plus en plus absent, rejoignant la cohorte des maris en déplacement ou en rendez-vous extérieur. Un grand classique sans rien de Technicolor.

Bien sûr, en vieillissant, Arthur a

rajeuni son cheptel ; on abordait le deuxième tiers de notre existence commune. Je me suis transformée en virago du ménage et de la vie domestique, précisément quand il était à la maison. Le contraire d'avant, lorsque j'organisais tout de manière à être sa créature à demeure. Le gigot de sept heures a remplacé... la cocotte. Les courses à faire, les poussières que j'inventais, vu que l'on avait Maria. Le soir, je traînais avant de le retrouver au lit, espérant qu'il s'endorme. Je me suis mise à dresser la table du petit déjeuner à minuit, pour gagner du temps. C'est ce

qu'il m'a le plus reproché, cette table du petit déjeuner. Il paraît qu'elle ressemblait à notre couple : prévisible, rigide. Rigide ? Avec ses jeunettes que j'ai tolérées espérant ne pas le perdre ? On croit que les hommes nous quittent pour une femme mieux fichue. Erreur. Ce n'est pas pour des fesses ou des seins, mais pour une qui sera plus étroite, plus élastique, et mouillera sur commande. Le nombre d'hommes passé soixante ans pour qui il est inconcevable de désirer une femme de leur âge tout en trouvant naturel d'être désiré par des gamines ! Afin de garder Arthur, j'ai cru bon de

procéder à quelques rectifications : je m'en suis d'abord prise à mes seins. Je ne sais par quel miracle j'ai échappé aux prothèses PIP. En vue d'économiser dix euros par implant, ils y ont mis un gel pour ordinateur. Cinq cent mille femmes dans le monde ont des faux seins, et des dizaines de milliers une bombe à retardement en guise de poitrine, avec ce gel qui s'écoule et provoque des siliconomes. On s'injecterait un poison, on ne ferait pas mieux. La douleur des femmes. Elle traverse les siècles. Et comme il fallait que surtout elle ne se taise pas, on

inonde le marché de ces prothèses trafiquées. Ça commence avec des petits kystes, à peine une gêne ; on trimballe son Alien et la gêne devient martyre. Après quelques semaines, il y en a qui ne peuvent plus se baisser ni conduire, impossible de faire des créneaux. Les implants suintent, les fissures c'est le cancer assuré. Le PIP : la roulette russe avec une deuxième dernière balle. Une idée d'Arthur, les seins en silicone, un cadeau pour nos vingt ans de mariage, un cadeau courant dans la vie d'un couple. Il aura sans doute voulu trouver à la maison ce qu'il cherchait dehors, qu'il y

ait équilibre. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté, ils n'étaient pas si mal mes seins, ils se tenaient. Une forte poitrine c'est pour remplir les mains de l'autre. J'entends encore le chirurgien me déconseiller les douches chaudes que j'adore, et le sport. J'aurais dû fuir, seulement Arthur les voulait ses nouveaux seins, et j'étais qui pour les lui refuser ? Sa femme. Personne. Le chirurgien m'a également recommandé de faire attention aux jeux un peu trop physiques avec les enfants. Ça tombait bien, je n'avais pas d'enfant avec qui jouer. Pour nos vingt-cinq ans de

mariage, je me suis fait liposucer. J'ai commencé à grossir à ce moment-là. Mon mari en était à découcher cinq nuits sur sept, nous avions un accord, la trêve du week-end. Le dimanche était à moi. Arthur le passait à roupiller devant la télé. Pourquoi les accepte-t-on, ces vies ? On aura mal lu le mode d'emploi.

J'excellais dans nos repas mondains, Arthur était fier d'inviter à la maison. Des dîners d'affaires agrémentés d'épouses silencieuses. Ah çà, pas de pétroleuses à notre table. Des hommes confits de suffisance, ne suffisant manifestement pas à l'épanouissement

de leurs femmes. Puis les repas se sont espacés et il n'y en a plus eu du tout. Comme si les autres avaient su avant moi, comme si Cuvée 75 m'avait déjà remplacée jusque chez eux. J'entends les autres couples raconter leurs nouveaux débuts avec une énième femme, un homme tout neuf, une nouvelle maison, une autre famille, les amis qu'on adopte et des enfants déjà grands qui vont remplacer ceux qu'on a laissés. Les gens ne veulent plus être malheureux.

À la fin, il ne nous est plus resté que cette semaine entière l'hiver dans le Lot, tous les deux. La maison au bout du

hameau, où j'ai grandi avec mes frères, avec mes deux cousines surtout, Ève et Clarisse. Je me suis accrochée tant que j'ai pu à ces sept jours, Arthur et moi comme avant. On s'installait dans la grange aménagée à côté de la ferme de mes parents, dans l'instant on était ailleurs. On se souriait et on ne se forçait pas. La nuit, Arthur cherchait encore un peu ma peau, un contact. On venait pour les noix. Mes parents les avaient ramassées, et nous on faisait l'huile. On repartait des aphtes plein la bouche, les doigts noircis, et joyeux. Dans le film d'Ophuls, en plus du dos

potelé de Danielle Darrieux, il y avait ces mots de Maupassant : « Le bonheur n'est pas gai. » Mes parents ont toujours vécu ensemble et il en reste quoi ? Mes trois frères ? On se parle à peine. Pour notre mère, pour lui donner l'illusion d'une fratrie soudée, que la famille ce n'est pas seulement elle. Mon père est mort avec une lenteur odieuse, qui a duré des années. Depuis quatre ans, maman attend de le rejoindre, elle a l'air d'y croire à ses morts patientant quelque part et qu'elle va retrouver. En plus de mon père, il y aura aussi Ève et Pierre, son grand amour. Voilà pourquoi je

voudrais qu'elle existe, la lettre d'Ève. Parce que ma cousine savait la possibilité du bonheur. Et que Nicolas, son fils, gagnerait à la lire, je crois. Clarisse m'a assuré ne pas en avoir vu le premier mot. Et Lili change de sujet chaque fois que j'essaye d'en parler. Quant à maman, elle ne supporte pas que l'on prononce le prénom d'Ève. Des fois, on discute de tout et de rien, j'oriente exprès la conversation dans le seul but d'évoquer le souvenir de ma cousine, je prononce son prénom et ça ne manque pas, maman tressaille, elle change immédiatement de sujet et peut

même quitter la pièce. D'une certaine façon, sa peine inconsolable me fait du bien. Voir à quel point Ève est encore aimée me la rend un instant.

Je rechigne à aller voir ma mère à la maison de retraite. Clarisse et Yves, mon neveu, y sont tous les après-midi. Il faudrait que j'en fasse autant. Il faudrait, un bon résumé de ma vie. Notre Jeanne à tous, rendue là, avec ses poils qui lui poussent autour de la bouche. Je la regarde en essayant de ne pas trop penser au nombre de fois où l'on m'a dit c'est fou comme tu ressembles à ta mère.

Un jour, avant de rentrer, Arthur n'a plus pris la peine d'empoigner le bouchon d'essence de la voiture pour enlever l'odeur de ses maîtresses. Si on m'avait dit que je le regretterais le bouchon d'essence !

Même lifté, un regard triste reste triste. Les paupières, c'est moi qui ai voulu les remonter. La fuite en avant. Après j'ai arrêté. Mon divorce a eu ça de bon, j'en ai fini avec la chirurgie esthétique. J'ai échappé à l'opération de trop. On les repère les visages caviardés, une tête de poupon sur un cou de momie. Tout est de travers, figé,

alors sourire... Et moi quand je regarde *Avanti !*, le film de Billy Wilder, il faut que je puisse rire. On l'avait vu au début de notre mariage, dès le lendemain Arthur avait réservé deux allers-retours direction Naples, uniquement pour le plaisir de se glisser entre mes cuisses avec un : « *Permesso ?* », comme Jack Lemmon dans le film. Lors de notre dernière année ensemble, Arthur m'a offert un séjour à l'île Maurice, huit jours dans un Spa luxueux pour mes cinquante ans. Sans m'accompagner. Au même moment, il était à Stockholm avec Cuvée 75, il a tenu à ce que je le sache.

Je me suis effondrée ; une crème renversée. Après une pléiade de maîtresses, Cuvée 75 a quitté le clan des officieuses pour s'installer à la place de l'officielle. Quelques semaines après l'île Maurice et Stockholm, nouvelle anesthésie. D'un autre genre cette fois, aux cachetons.

J'ai dissimulé mon divorce à mes parents, je ne voulais pas être la femme que l'on quitte. Mon père et ma mère se sont rarement éloignés de la ferme, trop de travail, et un potager ne souffrant pas un jour d'absence. Les deux fois où ils sont venus à Toulouse alors qu'Arthur

m'avait quittée et qu'ils l'ignoraient, je les ai reçus debout dans l'entrée. J'avais sommé mes frères de ne rien dire. Papa et maman étaient là, gênés, je ne leur ai pas proposé d'enlever leur manteau, ils sentaient bien que quelque chose clochait. J'ai été jusqu'à inventer que mon mari se reposait dans la chambre, que je ne voulais pas le déranger, j'ai fait semblant de lui parler à travers la porte. J'ai fait ça. Et puis papa est mort. Arthur est venu à l'enterrement. Cette fois, j'ai tout dit à maman. Ils savaient bien sûr, ils avaient compris. Eux aussi avaient fait semblant. Et papa est parti

sur un double mensonge. Pour donner le change, j'ai ajouté vingt kilos sur la balance. Et qu'on ne me parle pas de ménopause. On essaie d'être la meilleure, et quand on n'y arrive pas on cherche à être la pire.

Alice a remplacé Arthur. Nos rendez-vous à L'Éden sont la seule chose que j'attends. Dans la famille, Alice est une petite légende, je faisais presque acte de résistance en n'ayant pas encore mis les pieds chez elle il y a peu. Ma nièce Manon vient de terminer son école d'esthétique, et à l'entendre, c'est une pratique courante, l'esthéticienne que

l'on se partage sur plusieurs générations, comme un confesseur avant. Ce doit être vertigineux ces secrets confiés de mère en fille, nièces, cousines, belles-filles, belles-sœurs. La bouche la plus scellée n'empêchera pas un corps de révéler ce que l'on a fait de lui, ce qu'il fait de nous. Alice ne cherche pas les confidences, pourtant elle a dû en entendre. Une femme est un livre ouvert lorsqu'elle se déshabille, on peut tout deviner à sa façon de bouger, de s'installer sur la table de soins, d'attendre les doigts qui vont la toucher. J'ai mis longtemps à me rendre compte

qu'il y avait deux miroirs dans la cabine de L'Éden, j'ai découvert mes fesses là, à quoi elles ressemblent quand elles sont écrasées sur un matelas, comme elles s'étalent. J'ai beau rentrer le ventre, je me fais l'effet d'un Rubens version XXL, avec une dimension naturaliste hypertrophiée pour la cellulite. Les femmes ne se regardent pas vraiment dans le miroir. Juste soi et soi face à face, ce serait trop douloureux. Je ne parle pas de se recoiffer, de se laver les dents, là un coup d'œil suffit, on contrôle, on se jauge ; les bons jours on s'accorde un sourire, les mauvais on fait

comme si de rien n'était. Le maquillage, on arrange les choses, on camoufle. Pourquoi se reconnaît-on parfois à peine sur les photos ? On se découvre plus marquée qu'on ne le croit, plus fatiguée, un air dur. Lorsque je suis allée à L'Éden la première fois, j'étais avec maman. Papa venait de mourir, on avait besoin de réconfort. Une idée de ma cousine Clarisse, elle n'arrêtait pas de parler d'Alice, du bien qu'elle lui faisait. Pour ma tante Lili, Alice tient du miracle. Même Yves mon neveu préféré est un habitué, il y va en cachette, je le sais. Il est loin le gamin à qui

j'apprenais la galanterie. Les baisemains, servir les femmes en premier, porter leur sac, leur ouvrir la porte, et le petit Yves de me demander : « Ça existe, tatie, les femmes galantes ? »

Que maman ait voulu commencer ses premiers soins esthétiques à quatre-vingt-dix ans m'a décidée. Jusque-là, on avait toujours connu notre Jeanne découpant ses tubes de crème hydratante quasi vides afin de ne pas en perdre une noisette. Adolescente, elle me houspillait lorsqu'elle me voyait devant la glace. Peut-être craignait-elle que je

ne devienne comme sa sœur Lili. J'avais droit à son sempiternel : « La beauté ce n'est pas de la cuisine ma fille, il n'y a pas de recette. » Quand je me suis retrouvée célibataire il y a huit ans, changer de culotte était au-dessus de mes forces. Je regardais mes tibias se couvrir de poils, comme une punition que je m'infligeais. Aujourd'hui elle est où la beauté pour moi ? Avec Alice. Je sais bien qu'Arthur ne reviendra pas, ce sont les mains d'Alice que je veux. Elle veille à garder une distance, je le sens, à ne pas être trop proche. Après le divorce, on ne pouvait pas toucher mon

corps. Des années à avoir froid dans un lit, surtout l'été. Et toutes ces jupes courtes sur les jambes des filles, plus sur les miennes. Des années sans caresses. Chaque fois que ma main descendait vers mes cuisses, j'arrêtais au nombril. Pas envie. Il y a un tableau où Frida Kahlo s'est peinte avec le corps d'un cerf criblé de flèches. Lors de mon arrivée à L'Éden, j'étais dans cet état-là. Je n'avais plus de muscles, rien que des nerfs percés.

Après le premier soin à L'Éden, Alice offre le champagne. Je n'en avais pas bu depuis mes cinquante ans en solitaire

dans le Spa de l'île Maurice. Cet aveu fait et trois coupes plus tard, je ne tenais plus debout. Pas question de conduire, Alice m'a ramenée chez moi. Elle a tenu à me démaquiller, pour elle, une femme ne peut se coucher sans avoir le visage net. Le pire soin qu'elle ait eu à faire, elle en parle aujourd'hui en souriant. Alice m'a déchaussée, elle m'a bordée, moi je l'aimais.

Alice ne tutoie pas, elle vouvoie. Il lui faut cette distance, cette barrière à ne pas franchir, entre elle et ceux que ses mains consolent. On se déshabille et elle nous regarde, les dessous que l'on porte,

je soigne ma lingerie quand je vais la voir. On est nu devant elle. Deux dans une pièce close de dix mètres carrés où les corps se succèdent. On lui confie sa peau, son moral, on ne lui dissimule rien, de toute façon elle devine tout. Elle n'a pas encore commencé, et il est là, ce calme que j'avais oublié. Alice m'enveloppe de douceur, et même avec mes kilos j'y ai droit, à l'apesanteur. Chacun de ses gestes me libère d'une tension. Je ferme les yeux, je redeviens un petit enfant qui bave. Couchée sur le ventre, la tête posée sur un coussin rempli de noyaux de cerises, je pars très

loin, un temps d'avant. Ces minutes me reposent d'années sans sommeil. Oublier, juste oublier, parvenir à être une femme douce de l'intérieur, pas une femme d'intérieur qui s'enferme.

Une seule fois, Alice m'a proposé de boire un verre. J'étais son dernier soin de la journée, nous avons marché dans Toulouse, je guettais le regard des hommes sur elle, sur ses talons insolents. À un moment, je lui ai pris le bras, j'ai osé, j'avais besoin de la toucher à mon tour. Elle n'a pas bronché. J'avais peur du silence. Pas Alice. Je n'étais pas à l'aise mais j'ai

continué à me taire. Je voulais que ce soit un moment parfait, les trottoirs trop étroits m'énervaient, impossible d'avancer de pair avec ma taille 46, même collée à son 36 à elle. Entre poubelles et déjections canines, j'ai opté pour le caniveau, je n'arrivais pas à lâcher son bras. Il y avait bien vingt-cinq ans que je n'avais pas bu un Baileys, j'en ai eu envie comme d'un bienfait perdu. Je l'avais tellement espéré, ce rendez-vous, pourtant je pensais à après... le retour chez moi : tarama et cuillères à soupe de riz au lait. Alice m'a raccompagnée devant ma

porte et je me suis couchée avec tout ce qu'il faut de lipides pour avoir la nausée, et en ligne de mire la silhouette irréprochable de mon esthéticienne. À sculpter autrui, Alice a d'abord modelé son propre corps. Finesse et puissance. Il dit les heures, les années à nous délivrer de ce qui nous bousille : le doute des femmes. Alice ne s'habille pas pour la galerie, mais parce qu'elle ose plaire. Jusqu'à son blond Côte d'Azur, elle l'appelle ainsi, qui tranche avec celui de la ribambelle de fausses blondes qui fréquentent L'Éden. C'est quoi le parcours d'une femme ? Une

petite fille que l'on prend pour une poupée, en attendant qu'elle devienne la grande fille qui promet ? Puis la grande fille change, son teint se brouille, je les vois les gamines le ventre à l'air, des réservoirs à bière à vingt ans, elles déambulent agglutinées les unes aux autres, elles vous toisent, elles suintent l'ennui. On dirait des articles en promotion parce qu'ils ne plaisent pas assez, ou ont un défaut, alors on les brade. Étape suivante : être la femme de Tartempion ira très bien. L'important : se marier, ensuite il suffit de divorcer. Puis on replonge, surtout ne pas rester

seule. Alice aussi s'est mariée, elle aussi a divorcé, elle assure être très bien sans homme. Je crois qu'en réalité elle se repose d'eux.

Alice me rappelle que je suis une femme. Grâce à ses massages drainants, j'ai refait connaissance avec mes fesses, mes cuisses, et même ces seins artificiels dont je ne sais que faire à présent. Encore plus que les soins, parler avec elle est important. Je retiens ce qu'elle me dit et pas besoin de papier contrairement aux répliques de cinéma. Je la mange des yeux cette femme, je me lave les cheveux avant d'aller à L'Éden,

je porte L'heure Bleue, son parfum. Je me prépare, comme avant avec Arthur. Alice n'a rien dit en voyant ma mère Côte d'Azur, exactement son blond à elle. Un geste amoureux. Lorsque je la vois, je me retiens de ne pas caresser sa joue, ou d'écarter une mèche qui parfois tombe sur ses yeux. Si je le faisais, je la perdrais dans l'instant. Il ne s'agit ni de désir ni d'amour entre Alice et les femmes de L'Éden, ou les quelques hommes qui y viennent. Elle a un pouvoir sur les esseulés, les bancals, et il y en a beaucoup. Alice est vigilante, elle reste dans les clous, elle ne confond

pas tout. Quand elle me masse le dos, je tiens mes mains jointes au-dessus de ma tête, juste au bord du matelas, exactement à hauteur du pubis d'Alice. Elle se penche et je sens le renflement qui appuie. Elle s'en rend forcément compte, elle doit le sentir elle aussi. Mais non, elle est concentrée, elle ne pense pas à ce fourmillement sous ma peau. À un moment, elle se penche davantage, et il y a ce va-et-vient de l'amour dans le massage californien, un luxe que je m'accorde une fois par semaine. Arthur a été pingre avec la pension et j'ignore ce qu'être salariée

veut dire. On s'est mariés, j'avais vaguement l'idée de devenir décoratrice, c'est resté un mot sur une carte de visite. Fini la Black Card de mon mari pour me tartiner de crèmes La Prairie ou Valmont. Pourquoi faut-il dépenser toujours plus pour se sentir rassurée ? Une contrariété et hop ! l'achat compulsif. Plus c'est cher, plus c'est inutile, plus ça fait du bien. Le dernier truc Chanel, le dernier machin Saint Laurent, la chose Dior, on s'escroque soi-même. J'ai dû mettre en dépôt-vente plusieurs de mes fourrures, mais j'arrive à m'offrir Alice cinquante-

deux fois par an. Je cale mes rendez-vous pour toute l'année et j'ai toujours en tête le prochain soin.

Autour de moi on s'inquiète. Mon célibat paraît ancien, mon abstinence choque, elle ne semble pas humaine. Huit ans, autant dire une éternité en ces temps de speed-dating et de j'adopteunmec.com. Un homme quitte sa femme l'année de ses cinquante ans, on est dans le non-événement. On voudrait que je me sente ordinaire, on me répète – ma tante Lili la première – : « Soit tu es sotté, soit tu es faible, ce n'est qu'un divorce... vu le mari que tu avais,

réjouis-toi de ne plus l'avoir dans les pattes. » Maman s'y est mise : « Arrête de penser à cet homme, Caroline. Il faut grandir. » J'en ai marre de grandir, maman, je n'ai plus l'âge.

Depuis ma rencontre avec Alice, les choses ont changé, j'ai découvert qu'en quatre-vingt-dix minutes, cette femme me fait plus de bien que mon mari en trente ans. Ce n'était pas gagné, outre mes nerfs percés de flèches, je me faisais l'effet d'un tesson de bouteille qui pèserait ses quatre-vingt-treize kilos. Des obèses, il y en a partout mais il y a encore plus d'Abribus avec des filles

taille 34 placardées sur des affiches. Des complexes puissance mille. Toutes ces courbes parfaites me renvoient à Arthur, son : « Elle est comme toi mais en plus jeune. »

Depuis une semaine, je me suis mise aux artichauts, j'ai viré les viennoiseries. Il faut être patient avec les artichauts, on les effeuille, on les regarde s'ouvrir, à la fin il y a le foin à enlever ou il gratte la gorge et gâche tout. On arrive alors au meilleur, le cœur entier. Pressé entre la langue et le palais, il fond. C'est féminin les artichauts. Est-ce possible que je

redevienne gracieuse ? Je vais maigrir. Je le veux. Avoir fixé à l'avance mes rendez-vous avec Alice va m'aider. Jamais elle ne me jettera. Elle ne le fait déjà pas avec les cotons utilisés pour nettoyer le visage, elle attend qu'on soit sorti de la cabine pour les mettre à la poubelle. Ce sont des gestes qui sauvent. Et une fois le soin terminé Alice ne retape pas le matelas dans la seconde. Mon mari, lui, le faisait, alors que je n'étais pas encore levée. Mon mari ? Je n'ai plus de mari.

Lili, quatre-vingt-trois ans, blond platine, guette le regard des hommes dans la rue, passe volontairement sous les échelles, n'a jamais laissé un de ses amants prendre ses aises et saloper sa salle de bains. N'aime pas gâcher une allumette, l'utilisera jusqu'à se brûler les doigts, préfère Milady à d'Artagnan, cherche encore celui qui la fera danser comme Vittorio De Sica dans Madame de... Ne comprend pas

pourquoi Romy Schneider à la fin de César et Rosalie retourne avec Montand si c'est pour être triste. Infichue de savoir à son âge si Noël s'écrit avec un tréma ou un accent circonflexe, tient à ses sourcils trait de crayon comme un battement d'ailes, accro à I Will Survive de Gloria Gaynor. A réussi à éviter le dentier jusque-là, s'autorise une pinte de bière le dimanche soir, a hâte d'être arrière-grand-mère, nage nue l'hiver dans la mer de Chine en fermant les yeux depuis que sa fille Ève est morte, il y a quinze ans.

J'ai une formule magique : j'aime la vie, j'aime la vie, j'aime la vie. Lili J'aime la vie, ça devrait être écrit sur ma carte d'identité. Ce qu'il y a de bon à prendre, je l'attrape. Et je n'ai pas mon compte. Que la vie m'aime, c'est autre chose... Mais quoi ? J'évacue d'un haussement d'épaules. Sauf quand il pleut, l'arthrose dans mes clavicules vaut tous les bulletins météo. Ils devraient m'embaucher à la station

météorologique de Toulouse, je suis la reine de la dépression. Je parle du ciel, je ne suis pas comme ma fille, je n'en meurs pas. Ève avait cette manie de regarder tomber la pluie et d'y voir forcément une cargaison de larmes. La petite conne, quelle idée elle a eue de mourir ! À croire qu'on n'a pas mieux à faire. Quinze ans après, ma colère est intacte. Un bon placebo, la colère, le seul pansement que je tolère. C'est vrai, je suis furieuse, seulement plus ça va plus c'est à moi que j'en veux. La traiter de petite conne ne règle rien. J'aime la vie. J'aime la vie. J'aime la vie. À peine

éveillée, il faut que je le dise à voix haute. Surtout le matin. Je le répète trois fois, et je recommence à cinq ou six reprises dans la journée. Histoire de ne pas changer d'avis.

Le temps nous dépasse tous, l'existence n'est qu'un claquement de doigts. À vingt ans, j'ai dit non à la vie que l'on me destinait. Celle de mes parents, celle de ma sœur Jeanne, des paysans. Un destin boueux avec un mari pour l'éternité, des couvertures en laine conservées hiver après hiver dans des sacs plastique rangés dans une armoire. Jusqu'aux rêves ensuite qui ont l'odeur

de naphthaline. À quatre-vingts ans passés, je n'ai pas cette angoisse des jours qui raccourcissent. C'est simple, l'hiver je change de fuseau horaire, je file de l'autre côté de la Terre et je nage dans une mer immobile jusqu'à sentir mes muscles sous ma peau de crocodile.

Pas question de descendre du ring, ce n'est rien d'autre, la vie, une bagarre. Personne ne me collera dans un mouvoir avec des incontinents et des séniles, des comme on finira tous. On peut se débrouiller pour faire autrement, non ? Ce n'est pas gagné mais je n'ai jamais cédé, ce que je ne voulais pas, je ne l'ai

pas fait. Mère indigne, fille indigne, monstre d'égoïsme, immature, grossière, prédatrice, tout ce que vous voulez du moment que je l'ai choisi.

Je commande des suppositoires en Suisse, ils me coûtent trois bras mais ils dégagent les bronches mieux qu'une forêt d'eucalyptus. Bye bye l'emphysème. Reste à trouver cet endroit où Zidane se serait fait renouveler le sang. Mon royaume pour l'adresse de cette clinique chez les Helvètes !

J'ai encore une aventure à vivre, on ne me l'enlèvera pas. Je vais avoir une arrière-petite-fille. Mes deux filles je

n'en ai pas voulu, les quatre petits-fils non plus, là je suis prête, je veux m'occuper de cette enfant. J'hésitais pour le troisième lifting, je ne le ferai pas, il faut que ça ait des rides une arrière-grand-mère. J'ai voulu gagner du temps, j'ai pensé qu'un coup de bistouri ici et là aiderait. Et qu'est-ce qu'on devient ? Une contrefaçon. Notre mère nous interdisait à ma sœur et moi d'appuyer notre menton sur nos mains. Selon elle, même à dix ans, en se tenant de la sorte on se faisait des rides. J'ai obéi. N'empêche, sans mes deux liftings, j'aurais l'air d'un coing ! J'aime pas les

coings, même en ragoût avec du mouton. Je préfère encore les contrefaçons. Jeanne, on pourrait faire une pelote avec ses rides. J'arrête de me tirer la peau mais pour le reste je ne change rien, peroxydée et octogénaire. Grâce à la fasciathérapie que me fait Alice, mon visage se tiendra. Les vendredis, elle me décolle la peau des os. Les mains d'Alice vont jusque dans ma bouche et mes narines pour modeler. Heureusement ses doigts sont fins. Après on a la mine d'un enfant qui se réveille, comme si c'était possible encore d'être calme. Mon arrière-petite-fille ne

m'appellera pas mamie, ni mémé. Mémère, je hurle. Mère-grand, c'est pas mal mère-grand.

Le matin, avant de mettre le pied par terre, je remue les chevilles. De tout petits cercles, une cheville solide, on tient debout. L'ostéoporose n'a pas voulu de moi, ouf ! Pas si aisé, à mon âge, de poser un pied puis l'autre, de se déplier après huit heures allongée. Elle est loin l'époque où je n'avais pas à penser à mes os à peu près tout le temps. J'ai la chance d'avoir une vessie qui ne m'oblige pas à me lever la nuit. La machine fonctionne, j'en prends soin. Ça

ne suffit plus, je n'ai pas le droit de tomber. À mon âge, si on se casse la gueule, on ne se relève pas. C'est mon point faible, les chevilles. Plus fines, ça n'existe pas. Je ne me suis jamais sentie mieux que perchée sur des douze centimètres trois cent soixante-cinq jours par an. Il fallait voir la cambrure. Ce sentiment de puissance que vous donne une paire de talons. Il n'y a pas à dire, on est une autre, on vous regarde, on domine. Impossible d'être avachie sur des aiguilles, on se tient. Les femmes aujourd'hui ne portent plus de gaines, quel laisser-aller ! Je commande les

miennes à New York, où de vieilles folles comme moi veulent ce qu'il y a de mieux et une silhouette aussi nette qu'une virgule. Seulement, les douze centimètres, c'est fini. J'ai tenu jusqu'à soixante-dix ans et puis j'ai dû en rabattre, trop risqué. Maintenant, je marche sur des cinq centimètres mais j'ai ajouté un postiche à mon chignon ; je refuse de rapetisser. Je ne me suis jamais tenue aussi droite, question de volonté, et la mienne est au garde-à-vous.

Une fois mes chevilles échauffées, j'adopte la position verticale, la seule

possible dès l'instant où l'on n'a pas un homme dans son lit. Ne jamais dételer côté sexe, la meilleure hygiène de vie. En tout cas la mienne. Je jouis plutôt facilement. Si on cherche, on trouve : ma devise. Chacun sa méthode pour le vertige, je conseille de s'y agripper jusqu'à la convulsion. Après ? Après, on est juste vivant. Est-ce que j'ai été une fois amoureuse ? Non. Je trouve plus efficace de ne pas mélanger sentiments et parties de jambes en l'air. Normal, quand on a un point G hypertrophié et un cœur riquiqui. Ma famille n'aime pas m'entendre parler de la sorte. J'ai une

autre fille, elle me mettrait volontiers sous cloche si je la laissais faire, je l'ulcère. Clarisse ne me trouve pas convenable et elle a raison. Les enfants jugent leurs parents, c'est un grand classique, la mienne met les bouchées doubles et ses trois niais de fils ricanent dans mon dos. Ah ceux-là... pffff... du vent ! Leur père tout craché, pas grand-chose. Je suis certaine que Clarisse l'a vite su mais elle se ferait arracher la langue plutôt que de l'avouer. Elle en a soupé, des trois nigauds. Alors que moi, mes filles, chaque fois que je les retrouvais, petites, elles m'épataient. Il

faudra que je lui dise à Clarisse. En attendant, les rombières ce sont ses belles-filles. J'ai un demi-siècle de plus qu'elles mais je suis autrement sexy ! Elles doivent être lugubres au lit. Nicolas, mon autre petit-fils, s'en sort mieux. Sa femme a meilleur air, il faudrait juste que quelqu'un lui apprenne à poser son eye-liner. L'épouse de Nicolas joue de l'orgue de Barbarie, au moins c'est original. Il n'y a pas grand-chose qui doit l'impressionner celle-là. Bien élevée, juste aimable, je me doute qu'on ne lui a pas dit que du bien de moi. Je parie que Nicolas la trousse à

son aise et peut lui demander à peu près ce qu'il veut. C'est eux qui vont avoir le bébé. C'est imminent, ma petite-fille, enfin... arrière-petite-fille. Ève, la plus jeune de mes filles, aurait dû être sa grand-mère.

Je vais les surprendre tous, je vais être une arrière-grand-mère exemplaire. Et qu'on ne me raconte pas que je suis trop vieille pour prendre l'enfant dans mes bras. La petite, je ne la laisserai pas tomber.

Ce qui les dérange ? Ma libido effrénée, et que j'entretienne Cyril. À soixante ans, il n'est pas si jeune pour un

gigolo mais ça les emmerde quand même ! Bon, c'est vrai, il a l'âge de ma nièce Caroline. Mes hormones sont formelles et je me prescris seule mes ordonnances : cunnilingus matin et soir. Cyril suit à merveille la posologie. Je suis la doyenne des cougars. Même Jane Fonda ne fait pas le poids. C'était en une de *Match*, il n'y a pas si longtemps : à soixante-quatorze ans je n'ai jamais eu une vie sexuelle aussi épanouie. Eh bien moi, ma cocotte, avec dix ans de plus, je suis à la manœuvre. Je leur ai mis l'interview de la belle Américaine sous le nez, à ma sœur, ma fille et ma nièce.

Pas le moindre commentaire. Clarisse aimerait que je bazarde Cyril, et Nicolas, mon petit-fils, doit le trouver incompatible avec mes envies de pouponner sa fille. Je donnerai congé à mon amant si on me confie l'enfant. Attention, Cyril aura quartier libre uniquement quand j'aurai la petite. Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin à ce point de cette gosse. En fait si... Ça fait quinze ans qu'il me manque une fille. Sur ce coup, Ève ne m'a pas loupée. Même quand on ne les a pas voulus, on ne fait pas des enfants pour qu'ils meurent avant nous. Le jour où on a mis

ma fille en terre, j'ai ouvert une bouteille de champagne et je l'ai bue seule dans mon coin. J'ai refoulé les larmes avec les bulles. Seulement, très vite, mes douze centimètres ont commencé à me paraître casse-gueule. C'est à partir de là que j'ai commencé à répéter à tout bout de champ : j'aime la vie, j'aime la vie, j'aime la vie. Clarisse vient d'avoir cinquante ans, Ève en aurait quarante-sept. Pourquoi j'ai l'impression d'avoir commencé à aimer Ève le jour où elle est morte ? Ce ne sont pas des choses que l'on dit. Cet amour tardif, je le garde pour moi.

Mon autre fille est bien vivante mais pareil qu'avec Ève avant, je n'arrive pas à m'y intéresser. On est fatiguées d'être sur le qui-vive chaque fois qu'on se voit Clarisse et moi. Comme si on continuait à espérer quelque chose, mais rien n'arrive.

La seule que j'attends, c'est l'arrière-petite-fille. J'ai bien l'intention de planter de la fantaisie dans le cœur de cette enfant. Son père est un rien morbide, le fils d'Ève a de qui tenir. Le jour de l'enterrement de sa mère, Nicolas s'est fendu le crâne sur l'arête du caveau. Quelle idée aussi de vouloir

regarder dedans. Je le surprends souvent à toucher sa cicatrice sur son cuir chevelu, sa blessure, ce qu'il a gardé de sa maman. Il ne lui reste plus qu'à devenir chauve, il l'aura tous les jours sous les yeux sa mère morte ! Et ça aussi : Nicolas n'a rien trouvé de mieux que de choisir une femme qui porte le prénom de sa mère. Pour avoir l'impression qu'elle est moins morte ? En attendant, chaque fois que mon petit-fils dit « Ève », il y a une seconde de flottement, je ne sais pas s'il s'agit de la mienne, d'Ève, ou de la sienne. J'espère juste que Nicolas me laissera approcher

sa fille. Je pense tout le temps à ce que je vais faire avec elle. Je l'emmènerai au cinéma, j'ai horreur d'aller au cinéma seule. Et tout ce que ses parents lui interdiront, on le fera. Mon arrière-petite-fille aura les robes de princesse qu'elle voudra. Et ce ne seront pas des déguisements. Je l'emmènerai à New York. Gamine, j'arrondissais les lèvres, je répétais NEW YORK en boucle, ces deux petits mots semblaient pouvoir me donner les clés du monde. Et me catapulter loin de la ferme. Après, j'ai vu ce film avec la fille osseuse et son chapeau de diva, *Breakfast at Tiffany's* ,

j'ai vite compris qu'on était pareilles toutes les deux. Cet écrivain au nom de préservatif, le Tru... je sais pas quoi... Capote paraissait me connaître. Sans blague, c'est tout moi cette fille, une paysanne qui change de prénom, se paye du bon temps en monnayant ce qu'elle peut, en fredonnant *Moon River*. Pour les cinq ans de mon arrière-petite-fille, je l'emmènerai où rien ne blesse : 5^e Avenue, cinq heures du matin. On se postera devant la vitrine de Tiffany en mordant dans un croissant et peut-être alors je lui parlerai d'Ève. Comment ils disent dans le film ? « C'était une fille

adorable, une fille terrifiée. » Ouais...
Mon arrière-petite-fille a déjà sa chambre chez moi. J'ai demandé à Cyril de refaire les peintures dans les tons jaune or, comme le soleil. Ah oui, j'ai aussi acheté un Bescherelle, plus personne ne connaît le participe passé, je le lui apprendrai. En plus, ce sera bon pour ma mémoire. Je risque fort d'être l'aïeule de la famille dans pas très longtemps. Ma sœur Jeanne a onze ans de plus que moi et depuis que Lucien, son mari, est au cimetière, elle se force. « Quatre années de trop », elle dit, il lui tarde de se « coucher pour de bon. La

machine ne marche plus ». Ma grande sœur. Je l'ai toujours vue debout à trimer. À sept ans, je cherchais les flaques autour de la ferme pour me regarder dedans et essayer des coiffures, il n'y avait pas de miroir chez nous, mes parents trouvaient ça suspect. Jeanne, elle, abattait du travail pour deux, ma sœur ne m'a jamais fait sentir que j'étais paresseuse, elle me protégeait, c'était la grande, je faisais ma bêcheuse et elle, Jeanne, elle bêchait. Nos parents n'y voyaient que du feu, croyant avoir deux filles dures à la tâche, jusqu'au jour où j'en ai eu marre de faire semblant

d'avoir des mains de paysanne et de racler la terre exprès avant de rentrer, j'en ai eu assez de leur crasse. Même frottée, récurée, bouchonnée par Jeanne une fois par semaine dans l'évier de la cuisine. À côté de la poigne de ma sœur, la pierre ponce et le gant de crin sont du velours. Notre mère m'a décrétée « feignante comme une couleuvre ». Ça la soulageait de le répéter. Je les aimais bien le père et la mère, n'empêche, c'étaient des bouseux et leur ferme me sortait par les yeux. Je me le répétais en boucle : j'y échapperai, à la toile cirée, au potager plein de patates parce que

c'est ce qui remplit le mieux le ventre. Mon enfer était planté d'arbres, des noyers qui auraient dû faire notre fortune. Auraient dû... Je les ai vomis leurs sabots, les seules chaussures que j'ai eues aux pieds jusqu'à seize ans. Aujourd'hui les sabots sont vintage et on les customise, c'est quand même con la mode. Dans toute son existence, ma sœur se sera achetée une seule paire de ce qu'elle appelle des escarpins, pour moi ce sont des souliers, vu la laideur des godasses. Elle les a étrennés pour son mariage, célébré dans l'église où on nous a baptisées toutes les deux, où

Jeanne aura fait de même avec ses trois mômes, nés bien sûr dans la chambre où notre mère a accouché. J'ai pu éviter le bain d'eau bénite à mes filles, baptême, communion, confirmation, tout le tintouin. De ça aussi, Clarisse et Ève m'en ont voulu. D'en faire des filles au-dessus de la moyenne ? On s'en fiche des médailles et des gourmettes, si à dix ans on vous offre un minidiamant en pendentif. J'étais fière de mon cadeau, mes filles ne l'ont jamais porté. J'ai retrouvé le pendentif à minidiamant dans le coffret à bijoux d'Ève... après. Et c'est vrai, oui, ça m'a rendue heureuse

qu'elle l'ait gardé.

Ma sœur aura toujours vécu à la ferme. Jusqu'à il y a quelques semaines. Ses enfants l'ont placée dans une maison de retraite à Toulouse, ils n'ont rien trouvé de mieux que d'installer leur mère à cent mètres de mon appartement.

Notre maison d'enfance est devenue la maison de Jeanne et de Lucien après leur mariage. Pendant soixante-dix ans. Tu parles d'un score ! Rien n'a bougé, la cuisine avec ses décennies de calendriers PTT punaisés sur le mur, noircis par le temps et la fumée de la gazinière. Qui les enlèvera ? Mon beau-

frère est mort, et la maison de Jeanne et Lucien est devenue la maison de Jeanne. Tellement vite... C'est quoi la prochaine étape ? La maison à vendre ? Il va falloir les trouver les excuses pour ne pas rendre visite à ma sœur chez ses ultravieux. La Maison des Fleurs, rien que le nom, on se méfie. Des pissenlits par la racine, oui ! À part le passé, on n'a pas grand-chose à se dire Jeanne et moi, trop différentes. Et moi le passé... Quant à s'aimer, aucun doute, on a toujours veillé l'une sur l'autre, à distance mais avec vigilance. Savoir que l'on a une grande sœur protège de

presque tout. Elle m'emmerde d'être devenue trop vieille Jeanne. Je vais aller la voir et si ça lui chante on parlera de « ce qui s'enfuit et ce qui demeure », comme aurait dit Ève avec sa poésie ! On se souviendra d'il y a trop longtemps. Jeanne et moi sommes maintenant les seules à pouvoir partager cette époque, notre jadis.

Je ne voulais que ça, gosse : rire, m'asseoir dans de grands fauteuils en croisant les jambes haut et en fumant des cigarettes. Le genre de femme qu'on trouvait dans les magazines – quand on trouvait des magazines. Elles existaient,

à moi de les rejoindre et je serais comme elles. Ce qui m'a sauvée, c'est un coiffeur venu s'installer près du trou où j'ai grandi. C'était rare dans le temps un coiffeur à la campagne. On se débrouillait avec ses cheveux dans l'évier et le shampoing c'était un dimanche sur deux, avec un verre de vinaigre à la fin pour resserrer les écailles. La torture des bigoudis, les aiguilles enfoncées dans le crâne, tout ça parce qu'on naissait avec un vagin ! La grande affaire de la vie d'une femme : trouver un mari et pondre. Je ne suis pas sûre que ça ait tant changé. À la mode de

Paris, le nom du salon de coiffure. Je marchais mes sept kilomètres aller-retour à travers champs pour le privilège de poser mes fesses devant un bac à shampoing. Rien que l'enseigne : PARIS, j'étais à la capitale.

Le coiffeur avait des mains inédites, pâles et lisses. Passé trente ans, toutes celles des femmes que je connaissais étaient plus épaisses que les siennes. Quand celles du coiffeur frôlaient ma nuque, j'avais chaud. De seulement me diriger vers le bac à shampoing, j'étais en ébullition ! J'avalais mes kilomètres comme un rien pour le moment où

j'allais faire main basse sur les magazines, une pile de *Jours de France* et de *Nous deux*, je lisais avidement. Je me serais fait griller les cheveux sous le casque et les neurones avec pour rester plus longtemps en compagnie de mes modèles. J'apprenais par cœur le nom des couturiers, des joailliers, et aussi des photographes. J'ai été la première dans le département à dire oui à un carré court, et plus les ciseaux découvraient ma nuque plus je me sentais moi-même. Lili est née là. Adieu Liliane, ce prénom qui rime avec paysanne. Lili rime avec jolie. Le coiffeur aura été le premier

mais pas le dernier à être tout, puis rien. On a eu des relations que je qualifierais de... décoiffantes.

Ensuite, tout est allé très vite, d'abord envoyer paître la ferme et les parents, négliger de dire au revoir à ma sœur, après avoir aguiché ce pauvre Lucien qui n'en demandait pas tant. Je n'ai pas attendu d'être majeure, j'ai mis le cap sur Paris et j'ai atterri en Alsace. Je me voyais bien avec un Américain, je me suis retrouvée avec un Allemand. Et en Alsace, en 1950, un Allemand restait un Allemand. Le mien avait de l'argent, ça permet de passer sur beaucoup de

choses. Il était devenu, je ne sais comment, propriétaire d'une briqueterie. Plutôt ingénieux, on bombarde et après on reconstruit. Mon Allemand avait aussi une mère. On traversait la frontière tous les dimanches. À peine elle me voyait, elle me jetait à la tête : « C'est les Français qui reviennent, alors ? » Je n'allais pas me laisser intimider par une femme qui n'avait même pas été fichue d'apprendre à son fils à enlever ses chaussettes avant son pantalon ! On a fait la bamboche l'Allemand et moi. À l'occasion, on partageait même des filles. C'était bien pratique les bordels.

Je pensais aux poules de la ferme, aucun doute, je préférerais être une poule que les plumer. Entre vingt et trente ans, j'ai changé d'amants comme de culotte, ou presque. J'ai fini par arriver à Paris. C'était am stram gram pic et pic et colégram, bour et bour et... La période où j'ai avorté d'hommes sans visage et d'embryons de n'importe qui.

Mes filles, elles, ont voulu naître à tout prix. Ma sœur venait d'avoir son dernier, elle a pu allaiter Clarisse. Pour Ève, Jeanne s'est débrouillée avec le lait de la ferme. Ç'a été aussi facile pour moi de m'effacer que de gommer le père

de mes filles. Je n'allais pas revenir vivre là. De toute façon, je les aurais mal élevées. Mes deux bestioles. Elles sont même devenues jolies. Je ne devais pas tant aimer mes enfants à vouloir à ce point être loin. Je ne les ai pas abandonnées, j'ai toujours veillé à avoir une ligne de crédit honorable sur mon compte et sur le leur. Je sais comment rassurer un banquier. Je dois dire que le mien m'a très bien conseillée, cela me permet d'être généreuse avec Cyril et avec ceux qui l'ont précédé. Avant de commencer avec les gigolos, j'ai attendu d'enterrer mes parents. Une fois décidée

à ne pas vivre avec de la terre sous les ongles, on ne s'est plus dit trois mots, mais à l'église pour leur enterrement c'est moi qui ai trouvé comment parler d'eux. La fille qui ne voulait tellement pas leur ressembler. Faut pas trop que j'y pense ou je vais être vieille comme ma sœur.

Heureusement tout à l'heure j'ai rendez-vous avec Alice pour un soin complet corps et visage. La veille de sa mort, Ève m'a laissé un message en me demandant de passer chez elle le lendemain midi. C'est là que j'ai rencontré Alice. On pratiquait

l'évitement ma deuxième et moi. Pourtant, cette fois, Ève a insisté pour que je vienne, réclamant que je sois chez elle au plus tard du plus tard à quatorze heures. À quinze heures je sonnais. Ce retard aussi, ma fille l'avait prévu. Elle me connaissait bien. L'idée était que ce ne soit pas Nicolas qui la trouve noyée dans la baignoire, l'estomac bourré jusqu'à la gueule de médicaments. La porte d'entrée était entrebâillée, j'ai d'abord eu envie de la houspiller comme d'habitude, de lui dire que ce n'était pas sérieux de laisser ouvert, qu'on finirait par la violer. Je ne l'ai pas trouvée dans

le salon, ni dans sa chambre, personne dans la cuisine, j'ai fini par aller dans la salle de bains. Ma gosse... c'était moche. Ève n'était pas obligée de me jeter son suicide à la gueule. Elle aura eu envie de me dire une dernière chose en me convoquant. En demandant à sa mère de venir et en laissant sa porte ouverte, Ève a choisi sa victime et ce n'était pas elle.

Sur l'évier, il y avait une enveloppe avec écrit dessus : *maman*. Ève qui m'a toujours appelée Lili. Ah çà, elle avait bien choisi son moment pour me rappeler que j'étais sa mère.

L'enveloppe était trop épaisse pour que je la plie dans ma poche, je me suis dit qu'elle en avait sacrément gros à me reprocher. Que je serais une imbécile de la lire. Je me trompais.

Pas besoin d'être secouriste pour voir qu'il n'y avait rien à sauver. Je n'ai jamais été fichue de me souvenir du numéro des urgences ou des pompiers, j'ai laissé ma fille et j'ai couru en face. En face, c'était L'Éden. Alice a tout pris en main, c'est elle qui a annoncé l'impossible à mon petit-fils.

On a rarement évoqué Ève, Alice et moi. Je crois être sa meilleure cliente.

Je suis certaine qu'aucune esthéticienne ne lui arrive à la cheville et quand on connaît l'importance que j'accorde à mes chevilles... Je ne sais pas exactement comment, mais Alice m'a aidée dans cette histoire. Elle a presque réussi à me persuader, sans en dire un mot, que l'appel de ma fille c'est peut-être qu'elle m'aimait finalement. La lettre d'Ève, personne ne l'a vue mais tout le monde a son idée dessus. Quand on m'en parle, j'élude ou je sors mon j'aime la vie. Clarisse en a les jointures blanches. Elle estime avoir un droit sur cette lettre, je ne suis pas d'accord. Je

ne lui ai jamais dit clairement si elle était ou non en ma possession. Je ne démens pas non plus, c'est vrai. Ni quand on me demande si au moins elle existe. Chacun en déduit ce qui l'arrange. Je n'en suis pas la destinataire contrairement à ce qui était écrit sur l'enveloppe. Je ne sais si j'ai envie de la donner à la personne à qui elle est réellement destinée, si je la lui donnerai, si c'est bien de le faire après quinze ans. Ni si j'ai envie de m'enquiquiner avec ça. Penser à ma fille me rappelle ce bout de scotch dans je ne sais quel *Tintin*, et dont le capitaine Haddock n'arrive

jamais à se débarrasser. Peut être après tout qu'en me confiant sa lettre Ève ne réglait pas un compte avec moi, elle me demandait... elle l'a écrit sur l'enveloppe... elle me demandait... d'être sa maman. Celle qui peut tout. Et mes fesses sur la commode ? Ève et son intensité. Pourquoi ai-je le sentiment de la comprendre depuis qu'elle n'est plus là ? Quand on a une pensée pareille, si on ne met pas dessus un couvercle c'est le cafard assuré. J'ai mis le couvercle, le verrou, l'abri atomique.

Après avoir trouvé Ève dans sa baignoire, je suis retournée à L'Éden

tous les jours, sans un regard pour la maison de ma fille. Le thé à l'anis et la bonbonnière pleine de fruits secs d'Alice me consolait. Elle est la seule que je n'arrive pas à choquer, elle a tout entendu sur Cyril ou ma libido, elle prend ma provoc avec malice et affection. Je suis bien avec cette femme. Bien sûr, la vie nous joue des tours, elle étouffe, petit à petit ou brutalement, c'est un sport d'endurance. Si on n'accepte pas la bagarre, on n'a rien à y faire. Alice, c'est l'exorciste. On s'allonge sur sa table de soins, on arrive avec une enclume sur l'estomac, et elle vous rend

légère pareille à une bulle. À mon premier massage, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir les yeux. Je voulais voir, mais on ne regarde pas deux adolescents qui s'enlacent pour la première fois ou le dernier baiser d'un couple ensemble depuis toujours, comme on ne regarde pas ses parents pleurer. J'ai eu l'impression de voler quelque chose à Alice avec mes yeux ouverts, je n'ai plus jamais recommencé. Avec elle, je m'abandonne et ça me fait du bien. Ne plus contrôler. Je la laisse s'escrimer sur mon ventre et les sept points du vortex qui, à l'entendre,

abritent une flopée d'émotions. Elle les stimule. Chaque fois qu'Alice s'y attarde, je sens un feu sortir de ma carcasse, le long de mes bras, de mes mains, un feu qui ne ferait pas mal. Dommage, ça ne dure pas. J'y ai pensé, avoir une Alice rien qu'à moi. Il faudrait la voir tous les jours, arrêter Cyril et donner à Alice ce que je laisse à cet homme, mais évidemment elle n'accepterait pas. Je ne suis pas la seule à ne jurer que par ses soins. À commencer par les femmes de la famille ; elles vont toutes à L'Éden, Clarisse en tête. Même Jeanne. Elle se

fait belle pour son « Lucien dans le ciel », comme elle dit. Tant que son mari vivait, Jeanne n'a jamais mis les pieds dans un institut de beauté. Elle nous a tous séchés quand pour ses quatre-vingt-dix ans elle a annoncé qu'elle aimerait connaître L'Éden, elle aussi. J'ai d'abord cru qu'elle parlait du faux, le paradis. Si on m'avait dit que ma sœur et moi partagerions un jour une esthéticienne ! On s'est cotisés et on lui a offert quatre-vingt-dix soins ! La veinarde.

Cela fait des années que je conseille à Alice d'augmenter ses tarifs, des années

qu'elle refuse. Après tout, elle doit avoir raison, pourquoi les smicards n'auraient-ils pas droit à ses mains eux aussi ? Une fois qu'on les a connues, on fait comment sans ? Cette fille, c'est le bien-être sur terre. Le geste le plus banal, par exemple se démaquiller, Alice vous le réapprend. Ce n'est pas en frottant comme on récurve une casserole que la peau est mieux nettoyée. Pourquoi se malmener ? Elle n'est pas du genre à s'acharner sur vos points noirs. Résultat, ils disparaissent d'eux-mêmes. Je n'arrive pas à la voir comme une esthéticienne, plutôt une partenaire de

vie. On entre dans sa cabine de soins, on se déshabille et c'est immédiat : on se sent protégée, bonne pour l'apesanteur. On se reconnecte avec son corps et il devient solide, au moins pendant une heure ou deux, qu'on ait quinze, cinquante ans ou mes quatre-vingts et quelques. Parce que la Fonda elle exagère, elle peut dire ce qu'elle veut dans *Match*, la déconfiture, elle est là. Au début, je n'arrêtais pas de demander à Alice des gommages, mais ils n'enlèvent que les peaux mortes, pas les souvenirs. Depuis, j'ai essayé toute sa gamme de soins. À peine un forfait de

douze séances de palpé roulé terminé, j'en reprends un. Et puis on papote, enfin... je parle et elle m'écoute, je ne fréquente pas les gens de mon âge, trop sinistres, ils ressassent. J'adore commenter les naufrages des couples, ce désarroi des pleines de fric et pas une bite à se mettre sous la dent. Mes congénères, si je n'avais pas été vigilante. J'aime la vie, j'aime la vie, j'aime la vie, ouhhh que ça me fait du bien la langue d'un homme sur mon clito. Nous siestons tous les après-midi, Cyril et moi, et ce n'est pas pour dormir. Nos vingt-trois ans d'écart ont un prix.

Trois mille euros par mois. Donnés de la main à la main. Un homme apprécie qu'on fasse de lui un rentier à domicile. Cyril est une fée du logis. À l'occasion, il me rabiboche avec Clarisse, quand ma fille y va un peu fort. C'est pratique. Pour être honnête, les baisers de Cyril me donnent envie de bâiller. D'ailleurs, il m'embrasse, dans la seconde, je bâille. D'après Alice c'est parce que je me détends. Peut-être, peut-être pas. Je ne veux pas être une ingrate, allez... ce mec me dépiaute et je deviens toute molle. Avant nos siestes, je prends ce que j'appelle une petite douche. Le

pommeau ne monte pas plus haut que le nombril, seulement dessous je savonne deux fois, que ça sente bon. Je m'essuie avec une serviette suffisamment sèche, en insistant sur une peau d'orange installée depuis un siècle. Après, je me tartine les fesses et les cuisses de lait hydratant. Et il y a Clint. Clint, mon coach abdos-fessiers. On a du mal à croire que des parents appellent leur fils Clint, pourquoi pas Clitoris tant qu'on y est. Un charmant garçon, mon coach. Cyril ne l'aime pas. Le mercredi et le samedi matin, je roule mon tapis persan dans le salon et à la place j'étends cette

petite horreur bleue que l'on vend dans les magasins de sport. Ce n'est pas pour y faire des galipettes. Avec Clint, on s'étire, je me fais l'effet d'une moule pas assez cuite, le muscle résiste. Sans la gaine, je n'échappe plus à mon ventre de vieille. Tout, absolument tout, autour, se relâche. Mais lui, le salopard, il gonfle.

Je me suis très longtemps souri dans le miroir. Maintenant, je me toise. On a dit de moi que j'étais une beauté, puis que j'avais dû être une beauté. Maintenant, on se tait. C'est tellement loin quand je suis née. Et dire qu'à quarante ans je me

croyais vieille. On tombe toutes dans le panneau. Le pompon, ce sont les gamines à trente ans qui vous sortent des « quand j'étais jeune ». La femme de Nicolas m'a fait le coup, je suis sortie de la pièce. Moi, je suis toujours cette femme « chiffon rouge » qui ressemble à ce bout de tissu que l'on agite dans une arène pour exciter le taureau. Un homme, c'est quoi ? C'est un homme qui baise. Quoi d'autre ? Un homme qui bande. Combien de fois je l'ai dit à Alice : « Je suis un homme, je t'épouse tout de suite, et je te baise. » Dire des horreurs à une jolie femme à mon âge, je ne vais pas

m'en priver, il ne faut jamais rater une occasion de s'amuser. Je vais prendre la pose, comme Jane Fonda, un cancer du sein, une hanche et un genou en plastique et elle se fait photographe moulée dans un lamé pailleté. J'applaudis. Je me suis cassé la hanche l'année dernière, et juste après le col du fémur. Je sors d'une ablation de l'utérus, ils ont tout enlevé, la totale, ça se dit encore. Couillon de chirurgien ! « On dégage tout », il a tranché le couillon. J'aime la vie, j'aime la vie, j'aime la vie, je l'aimais mon utérus.

« Alcatraz, j'écoute. » Quand je

décrochais le téléphone à la clinique, au moins on riait. Les aides-soignantes se gondolaient, un bon moyen de se les mettre dans la poche. On comprend vite la dépendance, ce qu'elle a d'ignoble. Personne ne devrait connaître. C'est surtout Alice qui appelait. Avant l'opération, ce n'est pas Clarisse que j'ai prévenue, c'est elle. Je ne savais même pas à quoi ressemblait un utérus. Pour le couillon, mes organes n'étaient que des organes de plus, on va dire de moins, parmi tous ceux de ses patientes. Sauf que moi j'ai passé toute ma vie avec eux. J'ai réussi à le mettre mal à

l'aise quand je me suis inquiétée de mes cunnilingus. Évidemment, j'en ai fait des tonnes sur les prouesses de Cyril. Le couillon s'est vite repris en me rétorquant qu'il ne m'opérait pas des amygdales, que mon corps allait changer, que ça prendrait un peu de temps après l'opération. Un peu de temps ? Ben voyons. Comme si j'avais le temps. C'était plus un ventre de vieille que j'avais, c'était une outre. Bref, le cunni, c'était pas pour demain. Les premiers congés payés de Cyril. On me dira qu'il les a bien mérités. Je me suis offert une cure de choc à L'Éden,

douze séances de soins anticellulite, Alice en a profité pour me redessiner le pubis. Toutes ces années, elle n'a eu de cesse de vouloir le ratiboiser. D'accord, il est velu, mais moi j'y tiens et ça plaît, contrairement à ce que l'on croit. Comme ils avaient rasé pour l'opération, la repousse a été ardue, et j'ai laissé œuvrer Alice. Elle est plutôt réussie ma pâquerette, elle ira très bien avec mes fourrures et mes colliers Lalique. Cyril s'est assez reposé, je sais qu'avec ces liasses que je lui donne j'arriverai encore à jouir. Un instant, être une petite chose reconnaissante, un

élastique qui ne serait pas tendu et qui ne filerait jamais aussi loin. Le plaisir, quand on l'attrape, faut pas le lâcher.

Barbara, quatorze ans, rousse, vire à l'orange l'été, n'aime pas les roux, n'aimerait pas sa sœur si elle en avait une, n'aime pas les groupes, les clans, et qu'on ne lui parle pas de sport d'équipe, aurait aimé être championne de saut à la perche, n'aime ni la viande ni les animaux, surtout les chiens, aime ses bottes en peau de vache. Préfère la fausse chantilly à la vraie, a arrêté de mâcher des chewing-gums, la seule de

sa classe à ne pas se ronger les ongles, glisse volontiers un index entre ses jambes pour faire pipi dessus. Ne veut pas réchauffer sa nourriture dans un micro-ondes mais voudrait qu'on l'appelle Heathcliff, n'hésitera pas à donner à son enfant le prénom du héros de Hurlevent même si c'est une fille. Fera en sorte de n'aimer qu'un seul garçon à la fois, se sent toute chose quand sa mère en voiture écoute Bashung chanter Wanda et ses sirènes. Passe des heures sur e-Bay juste pour voir, sait depuis l'âge de onze ans où sera son premier tatouage.

Leur Alice, je ne l'aime pas. Je ne la connais pas mais je ne l'aime pas. C'est à la fois le bon Dieu et la sainte vierge de la famille, même grand-mamie Jeanne s'y est mise. Pour mes quatorze ans, ça n'a pas loupé, ma mère n'a rien trouvé de mieux à m'offrir qu'un soin du visage à L'Éden. Il est grave, ce nom, L'Éden, elle se prend pour qui, l'autre ? Remarque... à Séoul, les filles de mon âge se refont les pommettes comme on

se perce les oreilles. Les parents veulent des enfants compétitifs, et pour ça il faut avoir de belles pommettes à Séoul. Si le gamin n'en a pas, les parents lui en offrent, ils se sentent responsables vu qu'ils ne lui ont pas transmis les bons gènes pour en avoir de jolies. Y a pire que ma mère, alors ? Je suis bien contente de ne pas être née à Séoul. Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'une esthéticienne. Presque toutes mes copines en ont déjà une. Elles se font coller des ongles en résine, on voit tout de suite que ce sont des faux. Trop nulles, les filles. Ça va avec leur sac à

main Longchamp ou Vanessa Bruno, n'importe quoi ! En plus, elles se tartinent les paupières de bleu et de vert, j'ai vu mon père essayer de repeindre un mur à la chaux, avec à peu près le même résultat. De toute façon, je ne me maquillerai jamais, avec la peau que j'ai... Elle a pas intérêt à me claquer mes boutons, l'esthéticienne, ou c'est moi qui la claque. Deux ans que j'ai la tête explosée, trouée de pus, des cratères, défigurée, la fille. Ma mère voulait une gentille princesse rose bonbon, elle a une asperge Fukushima. Ou Tchernobyl, au choix. C'est qu'on

voyage avec leurs catastrophes nucléaires, on essaie d'en rigoler avec les copines.

Elle peut se le garder son croissant aux amandes rassis, la mother. Soi-disant c'est un petit déjeuner d'anniversaire. Elle n'a pas été fichue de faire cent mètres jusqu'à la boulangerie ce matin, elle a acheté le croissant hier, parce que c'était plus pratique. Pour mon cadeau, j'avais repéré des chaussures gothiques, des talons monumentaux, épais comme une grosse merde, avec au bout de la peau de chamois hyperdouce. Elles auraient

été très bien avec mes bottes en peau de vache, j'aurais eu une paire de pompes d'enfer pour l'hiver et celles-là pour l'été. Je me suis arrangée pour qu'on passe devant la vitrine hier, j'ai même laissé la mother prendre mon bras sur un bout du chemin, je les voulais, mes pompes. Je dis la mother à tout-va, parce que je sais qu'elle aime pas. C'est le genre copine, ma mère. À nous comparer, à nous acheter les mêmes fringues sans savoir si ça me plaît. Évidemment les miennes deux tailles au-dessus des siennes.

Je ne lui demandais pas de porter mes

chaussures, juste de me les acheter ! Et la voilà avec son chèque-cadeau pour un soin complet du visage dans son paradis de bourges. « Je suis sûre qu'Alice va trouver la bonne crème pour tes boutons. » La salope ! Elle a osé, et sur le palier, que tout l'immeuble en profite. L'étage en dessous, il y a Jennifer, Jenny. Elle a une peau d'enfer. On dirait de la neige, mais chaude. On a le même âge sauf que Jenny, elle, n'a pas d'acné. « On a les années d'avance où on peut », mon père aime bien charrier mes copines. Ça va, on le sait que Jenny a déjà redoublé deux fois. Il me fout la

honte mais il les fait rire. Mes cops me disent que j'ai de la chance d'avoir un père comme lui. Pour ma mère, elles ne disent rien. Celle de Jenny a fichu le camp avec un voisin, attention, pas mon père ! Jenny est sûre que le sien aurait pu récupérer sa mère s'il l'avait voulu, mais non, il l'a aidée à faire ses cartons et les a descendus dans l'appartement de l'amant au rez-de-chaussée. Il a regardé la mère de Jenny prendre les tableaux, les couverts en argent, ce qu'il y avait de mieux chez eux sans rien dire, il a laissé faire, quoi. Et puis il s'est mis à marcher penché. Penché vers l'avant.

Sur le moment ça lui donne un air fonceur mais quand on s'approche on dirait qu'il va tomber. Il me fait de la peine ; Jenny répète qu'il a pas de couilles, je trouve pas. Elle le dirait plus si son père se tuait. Dans notre famille, il y en a une qui l'a fait. J'ai pas les détails, vu que tout le monde baisse la voix pour en parler, heureusement j'ai toujours une oreille qui traîne, surtout quand mes parents croient que je ne les écoute pas. Deux ou trois fois par an on croise Nicolas, le fils de la suicidée. Ça ne manque jamais, après mes parents se pourrissent sur pourquoi sa mère elle a

fait ça. Ils ne sont pas d'accord à propos d'une pauvre lettre. La lettre d'Ève, d'abord on sait pas si son fils l'a. La mère elle se tue, elle lui écrit, et la lettre on lui donne pas ? Moi, je serais verte ! Mon père dit qu'il y a des choses dedans qu'un fils ne peut pas lire, qu'avec les médicaments elle délirait. C'est pour ça qu'elle a disparu, la lettre. Ma mère, elle, est persuadée que la Ève avait un amant, que tout le monde croit qu'elle s'est tuée à cause de son mari écrasé mais pas du tout, que de toute façon ils allaient divorcer. Elle en démord pas, c'est sa rupture avec son amant qu'Ève

n'aurait pas supportée. À la fin, mon père prend la défense d'Ève, et ma mère l'accuse d'avoir été amoureux d'elle. Heureusement, on ne croise pas trop souvent le fils, vu les scènes, après... Ça me passionne les suicides, c'est quand même super horrible de se faire ça. Moi, je crois que j'y arriverais pas mais chaque fois que le métro arrive sur le quai ou que je traverse un pont je pense à ce que ce serait de sauter. Le père de Jenny, il me fait peur. Je vais prendre mon courage à deux mains, et je vais lui dire, de toute façon, c'est mieux chez lui sans la vaisselle sucrée et les

bibelots que sa femme a pris. Elle lui a laissé le plus beau : sa fille.

J'ai arrêté mais avant je faisais des photos du visage de Jenny en gros plan, je les imprimais, puis avec un papier calque et des pastels je repassais dessus. Je lui changeais la couleur des yeux, des cheveux, je lui mettais des rouges à lèvres verts ou bleus. C'est spé, non ? Jenny est au courant de tous les essais maquillage gratuits dans la ville. On risque pas de la voir se foutre au-dessus d'une casserole d'eau bouillante, avec une serviette de toilette sur la tête pour pas que la vapeur

s'échappe. Une recette de mon arrière-grand-mère. Je l'adore, grand-mamie Jeanne. Je fais comme elle m'a montré, j'attache mes cheveux, je laisse bouillir l'eau dans la casserole, et je pose mon visage au-dessus, il fait le couvercle. Je m'étouffe à moitié avec la chaleur humide, elle me saute à la gueule. Ça ouvre les pores, tu parles d'un nom : pore, on a tout de suite compris. Je m'arme d'une feuille de papier-toilette pour pas marquer quand je pince, et sus aux points noirs ! Grand-mamie m'appelle sa gamine guerrière sauvage. J'aime bien. Elle me dit que l'acné

n'existait pas autant de son temps. Pareil pour Alzheimer. Ce qu'on bouffe est trop dégueulasse, leurs merdes d'OGM nous bousillent, et nous on avale. Les adultes remplissent les caddies pour des mômes gavés de céréales transgéniques. J'ai interdit à mes parents d'en acheter, et toutes ces saletés de boissons gazeuses. Grand-mamie Jeanne m'a appris que l'arôme vanille des yaourts serait de l'urine de castor et le Fanta rien que des croûtes de fromage séchées avec des produits chimiques pour la couleur et le goût, la gerbe totale.

Ils viennent d'où, mes comédons ? Je

fais pourtant gaffe. Faut le vouloir, feuille de papier cul à la main devant le miroir du salon, et en avant l'extraction. Ça sort de tous les côtés, haro sur le sébum ! Après, je me sens victorieuse, avec une adrénaline. J'en ai besoin pour regarder ma mère défilé dans le salon. Trois cent soixante-cinq jours par an, mon père et moi sommes ses deux spectateurs à demeure, sommés de s'extasier. Ma mère n'est pas fichue d'amener un plat à table sans tortiller des fesses, même si elle n'a que les os pour s'asseoir, au point d'avoir deux bleus en permanence là où c'est censé

être rembourré. On fait des Oh, des Ah. Hier, c'était un nouveau jean. Cinq ans après tout le monde, elle découvre le Push-Up, on peut avoir le derrière creux comme elle, on se retrouve avec les fesses d'une bimbo, elle se pavane, on a même le droit d'applaudir. Elle passerait sa vie à essayer des fringues. Jusque dans les cabines d'essayage, les vendeuses s'extasient. Je suis certaine que six ans après ma naissance elle devait encore faire croire qu'elle sortait de la maternité, et vas-y pour une salve de compliments sur la silhouette incroyable de la fausse jeune accouchée.

Elle voudrait être aussi maigre que Manon. Seulement, pour ça, il faudrait être anorexique et faire comme Manon, vomir tranquille, deux doigts dans la bouche. Bien sûr, personne n'en parle dans la famille, on dirait que je suis la seule à m'en être rendu compte. J'ai toujours entendu ma mère se plaindre d'avoir un bedon, mais il est invisible son ventre ! Elle se gave de coupe-faim. Manon aussi, je suis sûre. Même moi, je sais que c'est du poison. Y a qu'à lire la notice, la lire vraiment et chercher sur Internet. Libre à ma mère et Manon de se tapisser l'estomac de gel, de la graine

de cancer. Je me demande si les coupe-faim ne provoquent pas aussi des arrêts du cœur. Tu m'étonnes que ma mère s'en fiche, elle en a pas ! Elle me fait penser à la femme dont on parlait aux infos, à qui on vient de retirer la garde de sa fille parce qu'elle lui faisait faire des UV à l'âge de deux ans !

Quand on me demande quel métier je veux faire plus tard – et y a toujours un emmerdeur pour ça –, ma mère répond systématiquement à ma place. L'occasion est trop belle de clamer qu'à mon âge elle voulait être courtisane. Sa spécialité : être choisie. Elle minaude !

Elle ne serait pas ma mère, je dirais qu'elle est sotte. Faut voir son air de dépit quand elle regarde mon père, style j'ai manqué d'ambition. Et tendue avec ça, en permanence. Il y a un signal qui ne trompe pas, cette veine apparente sur sa tempe, on dirait un câble électrique sous haute tension. Mon père se défend comme il peut, il la débîne dans son dos et sorti des défilés dans le salon il l'ignore. Il joue au golf, soi-disant. Je ne sais pas si ma mère est allée regarder mais ils ne s'usent pas très vite ses clubs, faudrait lui demander où il en est de son handicap. Lui, c'est le golf, elle,

c'est la peinture. On n'a jamais vu un seul tableau. Elle revient de ses cours sans une tache sur les doigts, c'est l'Immaculée Conception qui ne conçoit rien... À mon avis ils s'envoient en l'air à des années-lumière l'un de l'autre.

Mon père aime bien raconter le réveillon où ils ont voulu me faire croire au Père Noël la fois de trop. Ma mère avait endossé le costume, ça l'amuse de se déguiser, et moi devant toute la famille j'ai dit haut et fort au Père Noël que ma maman aussi devrait porter une barbe pour qu'on ne voie plus sa tache de naissance sous le menton. Stupeur

dans l'assistance. Une minute de silence, à croire que je venais d'enterrer ma mère. On n'en parle jamais de sa tache de naissance, cette infamie. Lili en rigole : « À côté la fleur de lis de Milady, c'est du pipi de chat. » La sœur de grand-mamie aime bien se moquer de ma mère avec moi. La mother a bien pensé à l'enlever, son gros pâté, elle a vu dix dermatos, tous lui ont assuré qu'à la place elle aurait une cicatrice boursouflée encore plus voyante.

Elle va finir par les avoir ses quarante ans. Déjà, au réveil, elle ne se ressemble pas. Le petit déjeuner du

dimanche c'est œufs au bacon pour mon père et moi, on laisse à ma mère l'œil poché et le teint brouillé. Elle peut m'engueuler parce que je mets trop de confiture de noix sur mes tartines et me menacer de toutes les calories de la Terre, le coude qui plisse ce n'est pas le mien. Bientôt, il pendouillera. Entre une gorgée de thé vert et une gorgée de thé vert, elle déballe sa boîte à outils : anticernes, fond de teint, poudre libre, c'est parti pour le ravalement de façade. Ensuite, les finitions : blush et gloss. Le mascara, c'est à la truelle. Il faudrait presque arrêter de respirer pendant

qu'elle se brosse les sourcils.

Ma mère revient toujours à cette histoire de pompon, au temps où je faisais du manège. J'avais encore jamais attrapé le pompon, je comprenais ce qui était en jeu. Un tour en plus. Il paraît que je montais chaque fois sur un escargot. Ma mère, bien sûr, aurait préféré que je choisisse la fusée. Elle répète que, le jour où j'ai voulu attraper le pompon pour la première fois, après plusieurs tours sans succès, ce n'est pas mon air déçu qu'elle a vu, elle a vu mon échec, ce que serait ma vie. Elle dit ça ! Et aussi : « Dans la vie, ma petite fille, soit

on le prend, le pompon, soit on descend du manège et on regarde les autres s'amuser. C'est ce que je leur dis, chez Airbus. Ils ont vite fait de comprendre, crois-moi. » À la fin, elle a été voir le gars du manège et elle lui a demandé de me donner le pompon, de le laisser sous mon nez le temps que je l'attrape. Elle le raconte à qui veut l'entendre, pour prouver qu'elle est une bonne mère.

Je viens de commencer une autobiographie graphique ; c'est ça ou j'explose. À dix-huit ans, j'arrêterai, il faut que cela reste mineur de raconter sa vie. J'ai imaginé une miss 0 : c'est moi.

Un mister double 0 : mon père, et une Mrs 0 % : la mother. Je laisse exprès traîner mes dessins story-boardés. Mes parents n'ont pas fait de commentaire.

J'aurais bien aimé qu'ils divorcent comme tout le monde. J'aurais eu des pauses, je n'aurais pas été obligée de les voir tous les jours. Jenny est peinarde avec son père, et quand sa mère a eu un cancer après la fugue avec le voisin du rez-de-chaussée ma copine l'a pas eue sous le nez chauve en permanence. Ablation du sein et reconstitution avec une nouvelle aréole qui tient quatre ans. Après, le pigment se barre. Mrs 0 %

avait pensé à de beaux implants, mais en apprenant que ceux de la mère de Jenny ont empêché de détecter la tumeur, elle réfléchit. Pareil pour le voisin du rez-de-chaussée, apparemment il supporterait mal l'aréole effaçable. Jenny en est sûre, il y a aussi le fait qu'avec son cancer sa mère n'a plus le droit au moindre emprunt bancaire ; le voisin n'y trouverait plus son compte. Ils sont fichés, les cancéreux, c'est écrit sur la carte de Sécu. Ma copine n'a qu'une peur, c'est que sa mère remonte.

Depuis une semaine, la mother est top manager. Elle en rêvait, Airbus l'a fait.

Elle a ses équipes, ses cadres, ses A320, ses *training days*. Et des chevilles pattes d'ef à force d'enfler. Maintenant qu'elle est top manager, Mrs 0 % traque d'autant plus le bourrelet. Je ne sais ce qu'il en sera de l'héritage familial mais à voir les hanches de sa mère et de ses sœurs, elle a intérêt fissa à changer de gènes. Elle vient d'embaucher le coach de Lili. Là, c'est trop, je suis chez Jenny quand Clint vient. Clint, le coach. Mon père est prié de ne pas rentrer tant que la trottinette de Clint est sur le palier. On en a vu se carapater pour moins que ça, mais

mister double 0 est endurant, à sa façon.

La nouvelle invention de ma mère : se peser chaussures aux pieds pour se faire peur. Elle finira par monter sur la balance chaussée de plateformes en bois. Jusqu'à en perdre un os ? Ça existe, un os vital ? Qu'on en finisse.

C'est mon anniversaire, je peux bien dire toutes les horreurs que je veux. Et m'habiller gothique. Ce sera collants résille et la jupe bouffante que j'ai piquée dans l'armoire de mon oncle Yves. Je sens que je vais avoir une nouvelle tata.

Depuis que j'ai de l'acné, il n'y a pas

un matin sans que ma mère me demande ce que j'ai sur la figure. De préférence au moment où elle applique son fond de teint. « Je ne sais pas comment tu fais, je n'avais pas un bouton à ton âge. Ça doit être du côté de ton père. » Et les tartines de ketchup qu'elle m'a fait engloutir avant que je ne comprenne ce que c'était. Dans mon autobiographie graphique, Miss 0 remplace en douce le fond de teint de Mrs 0 % par de l'acide, le dessin est page 17. Je le regarde, et déjà je bourgeonne moins. « Viendra le jour où j'aurai un teint de rose et Mrs 0 % un teint de cendre », le début du

septième chapitre.

Il n'y a qu'à la ferme de grand-mamie Jeanne que la mother la boucle. Elle est toute changée au milieu de la nature, elle en deviendrait presque molle. Je me dis qu'elle ressemble alors à celle que mon père un jour a préférée à toutes les autres. Un jour. Sur la route pour aller dans le Lot, il est au volant, ma mère règle le rétroviseur sur sa gueule, rien à branler de ce qui peut arriver sur la droite. Deux cents kilomètres pendant lesquels elle ne se quitte pas des yeux. Ce qu'elle voit la fait encore sourire. Je suis aux premières loges derrière. Pour

être juste, le sourire est devenu flottant lors du dernier trajet, on aurait dit qu'elle cherchait une personne qu'elle ne trouve plus. Avant qu'elle nous fasse un burn out, faut que j'en parle à sa pote esthéticienne. Je reviens de L'Éden. Après son croissant aux amandes ramollo, ma mère m'y a conduite. Elle se serait bien incrustée dans la cabine de soins ; heureusement Alice l'a mise dehors, on est restées seules. Je pensais la tester en lui racontant que je faisais des injections de plasma en cachette pour traiter les cicatrices d'acné, voir si elle aurait cafté, mais une fois devant

Alice je n'ai pas ouvert la bouche, elle est trop belle. En plus, elle est gentille. Je le tiens, mon modèle canon à dessiner. On n'a qu'une envie, c'est de lui ressembler. Pourtant, ça commençait mal, avec son string en papier. J'ai jamais porté de string, ce truc qui te rentre dans les fesses et qui sent le caca à la fin de la journée, non merci. Je l'ai mis mais j'ai gardé ma culotte dessous. Elle a pas moufté. Après, il a fallu que je lui montre mes seins ; même ma mère je ne lui montre pas un genou. Alice m'a fait son topo sur l'importance du décolleté, et j'ai réalisé que ça ne me

gênait pas, finalement, d'être nue devant elle. J'ai essayé de retenir tout ce qu'elle disait pour le dessiner et l'écrire dans mes bulles. Comme son : « C'est Pinocchio une femme, on se regarde, on se ment. On ne peut pas s'en empêcher. » Alice m'a rendue toute joyeuse. Après, elle a parlé des tatouages, elle trouvait bien que je n'en aie pas. Jenny en veut dix ! Je ne savais pas que c'était du plomb que l'on s'injectait dans le corps. Je lui dirai à Jenny. Alice a affirmé aussi que si on commençait à se voir elle et moi maintenant, juste une fois dans l'année,

je ne serais pas la femme que j'aurais été à trente ans et même après. N'importe qui d'autre me dit ça, je lui tarte l'ego, je trouve ça insupportable, là pas du tout. C'est juste chouette. Que ma mère aime tant Alice m'a presque étonnée, ma mère est peut-être pas si nulle, alors. Je lui avais parlé de mes boutons et, c'est une découverte, mes sourcils ne lui vont pas non plus. Trop fournis. Alice ne m'en enlèvera pas un : « À ton âge, je n'épile pas les sourcils, et je ne fais pas de soin du corps, il faut que d'autres mains se soient posées là avant. Je te donnerai une paire de gants.

Tu ne touches plus à tes boutons sans les porter. Plus tôt on comprend que la peau est un organe vivant, mieux elle se porte. Tu te laves les dents, tu te brosses les cheveux. Pour ta peau, c'est pareil, il faut la nettoyer. Tous les jours tu vas lui dire bonjour, bonne nuit, et lui demander comment elle va. Toute ta vie. » Pendant qu'elle parlait, les doigts d'Alice avançaient en crabe sur mon visage, ce n'était pas désagréable. Elle a parlé de pincement jacquet, faut que je regarde ce que c'est sur Internet. Je la surveillais du coin de l'œil, voir si mes boutons la dégoûtaient. Elle touchait mon visage et

j'ai presque cru au miracle. Quand elle a eu terminé, j'ai vite vérifié avec mes doigts. Non, les boutons étaient là. Même pas grave.

Clarisse, cinquante ans, brune avec les racines blanches une partie du mois, fréquente les cimetières, les couvents et les églises mais pas Dieu. Lit Jane Eyre chaque hiver depuis sa douzième année, a été championne d'endurance à quinze ans, n'a jamais retrouvé cette adrénaline de la victoire après la course. N'aime pas changer les sacs aspirateur, fredonne sans arrêt le Concerto n° 2 de Rachmaninov, ne

s'explique pas que Julio Iglesias la bouleverse à ce point avec son Viens m'embrasser, a la flemme de faire l'amour. À déjà vu quatorze fois Il était une fois la révolution, a cru un temps que son mari l'aimerait autant mais mieux que Jivago avec Lara, préfère ne pas trop penser à ses fils, a donné tous ses bijoux à ses futurs ex-belles-filles sauf un cabochon en cristal qui ne la quitte pas. Parfume ses culottes en y glissant des sachets de thé Pleine Lune, aime les hommes pieds nus dans les espadrilles, reine des Post-It sa mémoire autocollante, a des doutes sur

*son altruisme. Sait où trouver la
meilleure herbe, aime rouler à
contresens à vélo, observe avec
curiosité la défaite de son corps face
au temps.*

On me répète volontiers que je suis séduisante, que je ne bouge pas. Peut-être. Seulement il y a ces fleurs de cimetièrre qui recouvrent le dessus de mes mains. Des taches qui ne font pas une peau. J'oublie toujours de la protéger avec un écran total l'été. Plusieurs de mes amies se sont fait des mains neuves : on brûle le dessus et on porte des gants pendant des semaines. On n'a plus des mains mais des petites

croûtes. Cramées les fleurs, plus de taches. Pour combien de temps ? Deux, trois ans ? Puis les fleurs repoussent. Et on recommence jusqu'à quand ? À quel moment décide-t-on d'avoir les mains de son âge ? Quand cède-t-on ? Les batailles inutiles, ce n'est pas mon fort. S'il n'y avait que les mains... Maintenant, quand je mets un chapeau, s'il serre à peine, mon front plisse au-dessus des sourcils et je vois les rides que j'aurai bientôt. J'ai arrêté la course à pied. Jusqu'alors, je n'avais eu de cesse de pousser mon corps dans ses limites, en contrôler la puissance, durcir

mes muscles. Je suis fière de ma silhouette indemne. Pas un bourrelet encore. Bien sûr, tout cela finira par s'affaïsser, mais que ce soit le plus tard possible. Il n'y a pas longtemps j'ai éprouvé le besoin de montrer à ma mère que je deviens ça, une femme qui vieillit. Je voulais que Lili le voie, j'avais besoin de lui mettre sous le nez une fille malmenée, lui signifier que ça pouvait être rude aussi. Je ne me suis jamais autant regardée dans une glace. Tout à coup, il n'y avait de place que pour ce que je perdais, la jeunesse. Je me suis mise à aligner les crèmes

antirides sur la tablette de la salle de bains sans en ouvrir aucune, que ça me saute aux yeux tous les matins. La vieillesse s'installait, et en ne la cachant pas je l'accueillais mieux. Un temps, j'ai été cette femme qui ressemblait à un applaudissement. Nous avons fini par nous quitter, elle et moi, c'est plus reposant.

Comme d'autres femmes dans la famille, comme Lili ou Jeanne, ma tante, je suis née les yeux en pagode, les paupières tombantes. Un regard qui s'enterre tout seul, on ne l'opère pas. J'ai opté pour les verres fumés.

Dommmage, on m'a souvent vanté mes yeux verts. Je ne m'attarde pas devant le miroir, je me démaquille consciencieusement, c'est le coton que je regarde. Est-ce que toutes les femmes sont comme moi ? Sommes-nous toutes un paquet de promesses qu'on ne tient pas ? Les bien carrossées vouées à être des cabossées. On dit que passé quarante ans une femme doit choisir entre son visage et ses fesses. Prendre quelques kilos pour effacer les rides ou foutre en l'air sa silhouette, à un âge où on n'en a vraiment pas besoin. Deux ou trois kilos de plus me feraient du bien,

on me voit et on voit les rides sur mon visage. L'effondrement. En attendant, mes fesses ont de la gueule. Et pour de vrai, contrairement à celles des magazines. Je préfère mes rides du lion bien installées entre mes sourcils à une Adjani pathétique avec son air de vieille fillette, on en oublie qu'elle a été si belle. J'aurai plutôt les paupières de Rampling, sauf qu'elle a vingt ans d'avance. Re-dou-table. Même si elle c'est toujours sa beauté que l'on retient. J'ai cinquante ans et je n'ai pas eu recours à la moindre injection de collagène, ce qui ferait presque de moi

une femme exceptionnelle. Ça n'empêche pas la ménopause. Je ne prendrai pas de traitement hormonal, mieux vaut vingt ans de bouffées de chaleur que six mois de chimio. Pourquoi ne nous dit-on pas davantage ce qui nous attend ? Une irritabilité constante, les articulations qui gonflent, les auréoles de sueur sous les bras et les seins quand on se dessèche à l'intérieur. Résultat, c'est un peu comme Adjani : le plaisir ne ressemble plus à grand chose. Jouir, une rareté. Passé cinquante ans, qui n'a pas rêvé de faire chambre à part avec son mari ? Même en cent soixante,

un lit se révèle étroit pour deux corps fatigués l'un de l'autre. On se sent un barbelé couché à côté d'un autre barbelé, on s'écorcherait à se toucher. Je lis Clarice Lispector et je comprends qui je suis. « Elle fait comme si elle était une princesse bleue dans le crépuscule qui va venir, elle fait comme si l'enfance était aujourd'hui et argentée de jouets, elle fait comme si une veine ne s'était pas ouverte et fait comme si un sang écarlate en silence blanc ne coulait pas, elle fait comme si elle aimait et était aimée, elle fait comme si elle n'avait pas besoin de mourir de regret,

elle fait comme si elle était penchée dans la paume transparente de la main de Dieu, elle fait comme si elle vivait et n'était pas en train de mourir car vivre en fin de compte n'était guère que s'approcher de plus en plus de la mort, elle fait comme si elle n'avait pas les bras tombés quand les fils d'or qu'elle filait s'entremêlaient et elle ne savait pas dénouer le fil froid, elle fait comme si elle était assez habile pour défaire les nœuds de marin qui lui liaient les poignets, elle fait comme si elle avait un panier de perles rien que pour regarder la couleur de la lune, elle fait comme si

elle fermait les yeux et les êtres aimés surgiraient quand elle les ouvrirait embués de la gratitude la plus limpide, elle fait comme si tout ce qu'elle avait n'était pas comme-si, elle fait comme si sa poitrine se décontractait et qu'une lumière dorée la guidât dans une forêt d'écluses et de tranquillité, elle fait comme si elle n'était pas lunaire, elle fait comme si elle ne pleurait pas. »

Davantage qu'un contrat, j'ai voulu des mots d'amour entre l'homme que j'allais épouser et moi. Au moment d'apparaître dans ma robe de mariée, j'ai fait un avion en papier noirci d'une

déclaration et je l'ai lancé aux pieds de Léonard. Écrire l'amour m'était facile alors. Rien ne semblait trop, nos secondes sauvages m'inspiraient. Ce jour-là, Léonard m'a fait un très beau cadeau, avec le livre de Clarice Lispector. Il était fier de sa découverte, fier d'avoir pour une fois trouvé un auteur que je ne connaissais pas. Davantage que Léonard, c'est Clarice que j'ai épousée. Quand écrire à Léonard est devenu tout bonnement impossible, et que les avions en papier ont été remplacés par des listes de courses sur des Post-It, j'ai compris à

quel point mes missives enflammées, je les avais écrites pour faire comme si.

Je ne les ai pas tant aimées, ces années avec un mari à satisfaire. Ma libido conjugale a fondu comme neige au soleil. Assez vite, je me suis mise à sucer Léonard, non par goût, mais pour qu'il me pénètre moins. C'était donnant donnant, je le suçais, il me massait. Notre couple aura ressemblé à la calvitie progressive de Léonard. Je ramassais ses cheveux un peu partout sur l'oreiller, sur le col de ses chemises, dans le lavabo et la baignoire, sur le carrelage. J'ai compris qu'à la fin il ne

resterait rien. Au début, j'avais du « mon mari » plein la bouche. Un homme m'avait épousée, il m'avait choisie et je me sentais complète. Aboutie. La cruche ! Trois fils sont nés en cinq ans. Le deuxième, je me suis laissé convaincre par Léonard, traumatisé d'avoir été fils unique. Notre troisième est un retour de couches foireux. J'aurais dû avorter ; j'ai laissé la nature faire son œuvre. Cruche, et en plus fêlée. On a attendu que le temps passe et il est passé. Notre temps ensemble. Ces années ont été un tunnel. Trois gosses, autant de boyaux. J'ai commencé à

flotter dans ma vie, je me suis raidie, quasi amidonnée. Je ne retiens pas grand-chose de nos vingt-trois ans de vie commune, comme si les souvenirs devaient nécessairement dater d'avant. Pareil pour les amants que j'ai jugé bon de prendre. Tous rebaptisés du même sobriquet : Sportlovelove. Les femmes sont autrement plus filoutes dans l'adultère, on ment tellement mieux. Pourquoi tout se dire ? Mes amants ont été une pause, quelques heures volées au hachis parmentier du mercredi midi et au poulet rôti du dimanche soir. Pas de quoi en faire un plat. Des aventures sans

risques ni querelles, sans gravité, sans emprise. Des allumettes à la lumière vacillante, à la chaleur furtive. Je me demande si le couple de ma sœur aurait tenu la distance ? Ève et Pierre, leur histoire d'amour restera éternellement inachevée. Éternellement intacte.

Aurait-il mieux valu avoir une fille plutôt que trois garçons ? La jeune fille assise en face de moi dans le train hier, à la regarder grandir, m'en serais-je autant éloignée que de mes trois fils ? À peine quitté Toulouse, elle s'est endormie, ça m'a fait râler parce qu'elle était dans le sens de la marche, si c'était

pour dormir, on aurait pu échanger nos places. À un moment, le train est resté bloqué sur la voie, comme souvent. Tant qu'il roulait, cette fille n'avait rien de remarquable mais une fois immobile, son côté juvénile, intact, m'a captivée. Un gonflement de sa poitrine sous sa blouse, deux globes peu enclins à tomber, sans aucun sens de la gravité. Assoupie, la jeune fille avait le visage aplati par les songes tout comme mes fils quand ils étaient petits. Un visage étale, forcément beau d'être si tranquille. Il y avait sa poitrine et il y avait deux cuisses écrasées sur un siège

collant avec la chaleur, assez ouvertes pour qu'on y devine une culotte à pois roses, on ne peut plus délavée, le bout de tissu censé être une jupe ayant tirebouchonné pendant le sommeil de la demoiselle. De blafard au départ du train, son décolleté est devenu une porcelaine dans la lumière du couchant. Je me suis régalée à contempler une poitrine laiteuse qui serait douce comme le plomb. Des seins si jeunes, que savent-ils de leur pouvoir ? Ses mamelons sont-ils aussi délavés que les pois de sa culotte ? Ce n'est pas son visage, son buste ou ses cuisses que je

regardais mais une lumière sinuant
dessous la chair. J'aurais voulu que le
train m'emportant vers la maison de
tante Jeanne ne reparte pas. Regarder
encore quelque chose que je n'aurai
plus. La jeune personne a fini par bouger
une jambe et une ombre a dessiné une
jarretelle sur sa cuisse. Un cadeau. Une
fois réveillée, elle n'a pas dû
comprendre mon sourire. J'ai détourné
les yeux.

Le chauffeur de taxi qui m'a emmenée
de la gare chez ma tante n'était pas
bavard. Une chance. Cette route est une
route à souvenirs, ceux d'une petite fille

qui croyait pouvoir attraper le vent entre ses doigts. J'adore ces départementales bordées de platanes. Un reflet du passé. Jadis, on roulait en voiture et c'était de la poésie. La nature, encore. Jadis a trente ans. Et Jeanne qui n'est pas loin des cent.

Quand, tour à tour, mes fils m'ont demandé si un jour, je les emmènerais sur la lune, ou dans la jungle, ou dans le ventre de la baleine, je répondais oui, toujours. Croire l'impossible. Aujourd'hui, je n'ai rien à dire à ces jeunes hommes engoncés dans pas grand-chose, et affublés peu ou prou du

même genre de compagne. Au moins, ils ne risquent pas de se les envier. Le pouvoir des belles-filles... il est redoutable. J'ai enseigné à mes fils à lire sans trébucher, j'ai tenté de leur apprendre le trésor d'une route plantée d'arbres, je ne leur ai pas appris l'audace. On dit qu'on récolte ce que l'on sème chez un enfant, j'ai des doutes. Les garçons se fichent bien de cette route, et de la ferme de leur grand-tante. Comme si leur enfance ne comptait pas. Et ça me fait mal. Est-ce leur manière à eux de me punir de ne pas les avoir aimés mieux ? J'ai forcément loupé

quelque chose. Ça ne peut pas tenir qu'aux écrans, à Skype ou à je ne sais quoi. Oui, ils ont la mémoire parasitée, mais est-ce qu'un enfant n'a pas aussi la mémoire que ses parents lui donnent ?

Aujourd'hui, mes fils n'ont plus besoin de moi, du moins ils le croient, et ça me va très bien. Depuis leur naissance, j'ai attendu ce moment où ils quitteraient la maison. Et tant qu'à faire, j'ai mis leur père à la porte. Être seule, enfin.

Quand le premier est né, je jouais encore du piano, je composais un peu aussi. J'enseignais au Conservatoire,

j'espérais bien faire de mes enfants des pianistes d'exception. Pas un ne joue, moi aussi j'ai arrêté. À un moment, j'ai eu besoin de silence plus que de musique. J'attendais que les garçons soient à l'école, j'écoutais avidement... rien. Un jour, ce silence me blessera. Sur les trois, il n'y en aura pas un pour aider sa vieille mère ; on me bazardera. On fait quoi d'autre avec Jeanne ? Ça me rappelle mon fils aîné, il devait avoir dans les cinq ans et il répétait un peu trop souvent à mon goût : « Même quand tu seras morte maman, je penserai toujours à toi. » Ça ne m'avait pas du

tout attendrie, je trouvais plutôt suspect qu'il pense si tôt à m'enterrer.

C'était juste impossible la répétition tous les jours : « Vous vous êtes lavé les mains ? Vous avez mis vos chaussons ? Rangez vos affaires... » J'ai vite pris le parti de m'adresser aux trois en même temps sinon je ne m'en serais pas sortie. Je les appelais d'un bloc, les trois ensemble : « Les garçons faites ci, les garçons faites ça, tout va bien les garçons ? » Ils n'étaient plus trois, ils étaient un, je divisais les contraintes. Évidemment, ça ne marche pas.

Quand ils sont petits, jusque sous la

douche, on est une mère aux aguets. On devrait pouvoir se délasser sous un jet d'eau brûlant mais non, on reste branchée sur ses gosses, et on s'use. La machine à laver n'arrête pas de tourner, l'impression de passer soi-même par le programme essorage. Avec les trois à la suite, pendant huit ans, chaque matin j'ai ouvert la porte de leur chambre en reniflant pour vérifier qu'il n'y avait pas d'odeur d'urine. Des années à me reprocher un vague sentiment de dégoût envers mes enfants. Finalement, je n'ai pas été une meilleure mère que Lili. Je m'étais juré de faire mieux pourtant.

Je ne supportais pas d'opposer mes hurlements à leurs chamailleries incessantes, je détestais les fessées et les gifles que je distribuais parce qu'elles me défoulaient et les calmaient un peu. Je me revois dans la cuisine, je m'y réfugiais quand ils rentraient de l'école. J'ai béni le ciel de ne pas avoir de cuisine américaine. Il m'arrivait de nettoyer la salade cinq, six fois, pour échapper à leurs cris de guerre, à leurs combats de superhéros ou de monstres. Éplucher les légumes a été une issue. Je m'accrochais aux tâches ménagères pour retarder le moment de me retrouver face

à eux. J'attendais qu'ils soient à la maison pour passer l'aspirateur, je comptais sur son ronronnement pour me couper d'un énième mamann ! Les enfants sont des voleurs de silence. J'ai bordé nos trois fils avec la même chanson. « On s'est connus, on s'est reconnus, on s'est perdus de vue, on s'est reperdus de vue, on s'est retrouvés, on s'est réchauffés, puis on s'est séparés. Chacun pour soi est reparti dans le tourbillon de la vie... » Déjà le besoin de ne plus les avoir dans les pattes. Ils étaient enfants, j'attendais une seule chose, les coucher. On aurait dit

qu'ils se donnaient le mot : « Encore un baiser, maman, pour te garder plus longtemps », je me raidissais. Je voulais juste éteindre leur lumière : « Le meilleur moment de la journée. » J'avais besoin de le dire à voix haute.

Ils ont grandi et il y a eu les devoirs. Enfant, j'ai détesté l'école, je n'allais pas recommencer... On s'était pourtant mis d'accord avec leur père, lui s'occuperait de l'école. Il a vite démissionné devant ces trois tyrans. J'ai rempilé pour quinze ans. La corvée de leur apprendre ce que je n'avais pas voulu apprendre. Faire en sorte que nos

fils ne soient pas des ânes, redouter les bulletins, punir et en être malheureuse. Des années de collège et de lycée, à ne pas en voir le bout. Le drame des dimanches soir, l'horreur des cartables lourds de mauvaises notes. Après quatre entrées en sixième, en comptant la mienne, je ne sais toujours pas si la Garonne est un fleuve ou une rivière, et j'hésite encore entre le conditionnel et le futur. Quant à calculer, mon cerveau s'y refuse comme au temps de mes premières tables de multiplication ; c'est bien le seul de mes organes à ne pas avoir changé en quarante ans.

Ados, ils ont fait la gueule à tour de rôle trois cent soixante-cinq jours par an. Tout le monde me répétait profite, ça va vite, trop vite. Je ne trouve pas. J'ai vu leurs défauts très tôt. Aujourd'hui, c'est eux qui me jugent. On s'évite, c'est plus simple. Il y en a toujours un pour monter la tête aux deux autres, me lancer un grief mal digéré. Ils arriveraient presque à me convaincre. Leur père, lui, est épargné. Ils l'ont érigé en saint. Je laisse dire. J'ai torché, allaité trois procureurs qui ne sont même pas passés par la case des études de droit. Ils n'y mettront jamais la violence avec

laquelle j'ai jugé Lili.

C'est terrible de comprendre que l'on aime de moins en moins ses enfants, que leur père c'est du passé et qu'une sœur morte reste la seule qui compte. Eux m'ont encombrée, Ève me manque tout le temps. C'est pour cette raison que je suis venue seule ici, après m'être assurée que la maison serait vide. J'avais envie de retrouver les étés d'avant, l'enfance avec Ève et nos cousins. On les aimait puisqu'on adorait leurs parents, même si Ève et moi nous arrangions toujours pour avoir nos moments à nous. Notre préférence, on

aimait la montrer, pas la prouver. Quand on m'entend parler de mes fils, on voudrait me faire croire que c'est contre nature de les voir ainsi, on me dit que je ne les aime pas. C'est autre chose... la certitude que j'aurais été une femme plus heureuse si je n'avais pas eu à m'en occuper. Je ne m'attendais pas à cet agacement, à cette irritation croissante de les regarder grandir, devenir des hommes moyens. Ça ne se dit pas, mais c'est ce que je ressens. Caroline est folle quand elle m'entend. Elle me connaît pourtant. Pendant un temps, avec Ève, elles m'appelaient

« l'insaisissable. » Le jour de mon mariage, je les ai entendues dire à Léonard que je ne serais pas une femme confortable. Je le prends pour un compliment. On n'a jamais pu me mettre dans un moule, ou une case. On n'a jamais dit de moi : « elle, par exemple ». Je ne veux être l'exemple de personne. Je veux rester quelques jours dans la maison de Jeanne et continuer à attraper le vent. Je crois que j'essaierai toujours d'attraper le vent. J'ai vu le chauffeur du taxi m'observer dans le rétroviseur en m'emmenant ici, carreau baissé, mon bras dehors et la vitesse qui

écarte les doigts. Je n'ai pas osé lui demander d'accélérer.

Chaque été de notre enfance, mes cousins, Ève et moi, nous avions notre journée de joie absolue. La sortie annuelle dans la voiture de Lucien à Saint- Guilhem-le-Désert. On partait avant le lever du soleil, on prenait notre petit déjeuner debout dans la cuisine et déjà c'était différent. On pouvait engloutir autant de tartines que l'on voulait mais pas une goutte de lait, histoire d'épargner la voiture. Cinq gosses à l'estomac retourné vous retapissent la banquette arrière en moins

de deux. Une fois arrivés à destination, on avait droit à une baguette de pain entière par personne avec au choix saucisson sec ou barres en chocolat. Ce n'était plus des casse-croûte, c'était une fête. Elle commençait avec Lucien au volant, Jeanne en copilote, Caroline, ses frères, Ève et moi, tous dans la 504. Au début, on se sentait un peu serrés, mais après un kilomètre, on aurait traversé le monde. Il me semble que c'est le seul jour de l'année où je ne voyais pas mon oncle et ma tante en sabots. Nous, les trois filles, on avait des couettes et on s'amusait à les faire danser en secouant

la tête à tout bout de champ. On y ajoutait des rubans, on se sentait des femmes. On roulait vers une histoire tragique, vers la petite bergère des grottes de Clamouse. J'attendais moins la visite sous terre que la noyade de la bergère racontée par le guide. Je ne quittais pas des yeux les tourbillons d'eau à mes pieds, j'étais sauvée, moi. Je n'ai pas voulu y retourner, même avec mes fils. Le passé se regarde de loin quand il est ce que l'on a de meilleur.

Aucune voiture ne pourra remplacer la 504 de Lucien. Rien ne vaut cette vieille guimbarde aujourd'hui rouillée à

laquelle on rend visite sous son apprentis chaque fois qu'on vient. Qu'est-ce qu'on y aura chanté, avec mes cousins ! Caroline commençait : « À Saint-Malo beau port de mer, à Saint-Malo beau port de mer », et on suivait tous en canon. Jusqu'à Lucien. On était fiers et émus de l'entraîner à chanter. J'observais Jeanne regarder son mari, année après année, je ne crois jamais avoir regardé ainsi une fois Léonard. Si Jeanne et Lucien avaient été mes parents, cela m'aurait-il rendue plus douce ? Je ne suis jamais allée à Saint-Malo, pas la peine. Jusqu'au bout, j'entendrai

l'allégresse dans la voix d'Ève, quand peu après sa rencontre avec Pierre, ils s'y sont arrêtés. Ma sœur m'a appelée d'un café au pied des remparts, je ne comprenais rien à cause du bruit des vagues mais j'ai reconnu sa voix du bonheur, celle de quand on chantait : « Nous irons nous prom-promener, nous irons jouer dans l'î-î-le. »

On n'aurait pas dû laisser Jeanne aller dans cette maison de retraite. Mais quoi ? La prendre avec moi ? Je n'ai pas d'ascenseur et j'habite au troisième. Il aurait fallu déménager, je ne l'ai pas fait. Ses deux fils et Caroline n'ont pas

davantage proposé de la prendre chez eux. Il y a bien eu Yves, son petit-fils, mais Jeanne n'a rien voulu entendre. Elle ne veut pas encombrer. Quand je vais la voir, je m'arrange pour être partie avant qu'on lui amène son plateau-repas, ou alors je ne pourrais pas la laisser. C'est tellement immonde ce qu'on leur sert à manger, ça pue.

La semaine dernière, ma cousine est venue mettre un peu d'ordre dans la maison de sa mère. Caroline m'a dit avoir trouvé des mouchoirs en papier usagés à côté du lit de Jeanne. Elle n'a pas pu les jeter, ç'aurait été comme de

l'effacer. Combien de fois ma tante m'a-t-elle répété qu'il fallait avoir au moins une fille, pas seulement des garçons. Que ce sont les filles qui s'occupent des parents lorsqu'ils deviennent vieux. Alors, Caroline est une exception, elle qui traîne des pieds pour aller à la maison de retraite. Étrange, comme ceux que l'on a le plus aimés peuvent devenir des adversaires.

Qui va tenir le calendrier des allées et venues des uns et des autres dans la grange aménagée près de la maison de Jeanne ? Combien de temps en ferons-nous notre refuge, sans elle ? Jeanne l'a

gardée trop longtemps, sa maison trop grande, trop froide. Mais elle ne voulait pas d'un deux-pièces à deux pas des commerces ; elle voulait pouvoir accueillir ses enfants et leur famille. Ne pas être celle qu'on visite hâtivement sans savoir où poser ses fesses, celle avec qui on picore un paquet de chips sur un coin de table en redoutant qu'un même ne bouscule un bibelot. Tout le temps où nous serons venus, Jeanne nous aura régalés. On entrait dans la cuisine, certains de trouver encore tiède le gâteau qu'on aimait le plus, et les tomates, les radis, les concombres du

potager qu'elle pelait pour nous. Jeanne devait être la seule à mouliner encore sa soupe à la main, à dédaigner les robots qui vous gâchent le goût. Avec l'arthrite, ses doigts perdaient dans tous les sens mais elle n'abandonnait rien. Personne. Maintenant, pour la voir, il faut contourner une brochette de vieillards qui campent devant l'ascenseur de la maison de retraite, attendant de glaner un bonjour, un souffle du dehors, d'une vie qui ne serait pas arrêtée. La dernière année, pour que Jeanne reste chez elle, on a jonglé avec les aides, on est venus tour à tour, et puis on a jeté l'éponge. La

seule chose que ma tante ait jamais voulue pour elle, rester dans sa maison jusqu'au bout, ne lui a pas été accordée.

Il y a huit mois, quand le dernier de mes fils a quitté l'appartement, j'ai pensé à m'installer dans le Lot ; certains virages, si on ne les prend pas, se transforment en reproches, et on les promène partout. Ce n'était pas pour changer de vie, j'ai passé l'âge de cette illusion, ou alors il faudrait changer de peau. Non, je voulais me rapprocher de mes premières années, de l'époque où j'ouvrais les yeux le matin le nez chatouillé par les cheveux de ma sœur,

quand les grands rêves l'emportent sur le désenchantement. Des rêves muets, indécélables, les seuls qui vaillent, on l'apprend.

Il aurait fallu vivre dans le coin il y a vingt ans et offrir rien de moins que le ciel à mes fils. Regarder ses tempêtes, ses embrasements. Y a-t-il meilleur mètre étalon pour vivre tête haute ? J'aurais mis mon piano sous un noyer, et voilà. Au lieu de ça, j'ai arrêté les cours au Conservatoire, troqué mon piano contre un congélateur et un sèche-linge, et maintenant je vends des appartements à des prix prohibitifs : chasseuse de

mètres carrés pour ceux qui n'ont pas le temps de visiter. De toute façon, quand Ève est morte, il n'y a plus eu de place pour mon piano. Plus de place pour la musique ni pour l'autre femme que j'abrite secrètement.

Le silence alentour ici, la paix des champs de noyers me délivrent d'une panique. Je m'efforce de la cacher, elle ne me lâche pas. Sauf peut-être quand Alice me masse. Voilà pourquoi ses mains sur mon corps comptent tant. Elles me reposent de moi-même quand rien ni personne n'y était parvenu depuis la mort d'Ève. J'aime regarder Alice, la

jolie belle, je l'appelle. En elle, tout est délié. On n'a jamais assez de temps ensemble, alors je la regarde par morceaux. Une fois ses épaules, une autre fois sa bouche, ses poignets ou sa taille. La semaine dernière, Alice m'a massée dans le noir, c'était une première. Juste la flamme d'une bougie et la nuit. Un cadeau. Et un trouble à l'instant où elle a éteint la lumière, l'impression que ses doigts me touchaient plus loin. Je cale mes massages avec elle de manière à être son dernier rendez-vous de la journée. Alice me masse, je rentre chez moi, et je

m'endors. Je vais jusqu'à me laver les dents avant d'aller à L'Éden, afin de ne pas avoir à le faire en rentrant et de me coucher tout de suite.

Je n'ai pas osé parler de Caroline à Alice. Le coup de la mèche blonde qu'elle s'est faite, identique au blond Côte d'Azur de notre masseuse préférée. On en a discuté, avec Yves. Dans la famille, Yves et moi sommes les plus proches de Caroline. Huit ans qu'elle nous saoule avec son mari, ex-mari. Ce ne sont pas des cornes qu'Arthur lui a mises, ce sont des bois, un troupeau de cerfs ne suffirait pas à les porter. Moi

aussi, j'ai couché avec lui. Il n'y a vraiment pas de quoi le pleurer huit ans, même pas une heure. Je suis d'accord, un massage avec Alice vaut tous les amants du monde, seulement ma cousine va encore se prendre un râteau. Au moins, son idolâtrie pour notre esthéticienne l'a poussée à maigrir. Quand je vois un gros dans la rue marcher avec les bras écartés du corps, je pense à Caroline, à nos jeux d'enfants dans les arbres. C'était elle la plus agile, une liane.

Au détour d'un album photo, il m'arrive de m'apercevoir en

communiant, un début de jeune fille inaboutie, une esquisse grossière. Il faut souvent compter avec le temps pour tirer parti de ce qu'on a de mieux. Jusqu'à l'heure où ça ne marche plus. Je me suis habillée comme un sac jusqu'à mes quarante ans. Je détestais mes cheveux. Quand on me dit qu'ils sont frisés, c'est une véritable agression. Je réponds « bouclés », ce n'est pas vrai, mais j'y suis arrivée, j'en ai fait une parure que l'on m'envie. Pour passer le cap de mes épaules, il leur a fallu dix ans, ils sont si secs qu'ils s'usent au contact de ma peau. Les coiffeurs sont formels, le jour

où je les couperai, c'en sera terminé de les avoir longs. J'ai rêvé d'être une poupée avec un bouton au milieu du ventre : on appuie dessus et les cheveux s'allongent jusqu'aux fesses.

C'est aux parents de dire les premiers à leurs enfants qu'ils sont beaux, non ? Lili nous appelait les bestioles, Ève et moi. Je croyais ne jamais entendre ma mère pleurer. C'est un sanglot qui m'a appris la mort d'Ève. Ma petite sœur. Huit mois qu'elle économisait les cachets. Une vraie fourmi. Huit mois que l'on avait enterré Pierre. Ève a essayé de continuer, de vivre pour leur fils ;

elle n'y arrivait pas. Elle a préféré rejoindre son amour mort qui ne mourrait jamais. Je n'en ai pas été étonnée. Il y en a eu pour dire que c'était une drôle de mère de laisser son enfant, qu'on ne se tue pas quand on a un môme de onze ans. Les gens sont bêtes. On ne choisit pas le désespoir.

J'aimais ma sœur, je l'aimerai toujours, l'amour que Lili ne nous a pas donné, on allait le chercher l'une chez l'autre. Mais passé la trentaine, on a perdu notre proximité. On ne voulait pas se l'avouer, alors on a exagéré la force de notre lien, surjoué notre attachement,

avec derrière la tête une idée pas très nette : blesser Lili. Les deux sœurs que rien ne peut diviser, et que dalle pour notre mère. Ni ma sœur, ni moi n'avons jamais pu l'appeler maman. L'impression de proférer un mensonge. Lili la volage, la séductrice. C'est vrai qu'elle séduit, Lili. Elle n'est pas remarquable mais on la remarque. Elle fait ce qu'il faut pour, elle est de celles que l'on qualifie de voyante quand on veut être gentil.

Ève et moi nous sommes éloignées quand elle a rencontré Pierre, et en même temps pas vraiment, ça nous allait

à toutes les deux. On avait besoin de souffler. Pas la peine d'en parler, on savait qu'on s'aimait. Puis la mort de Pierre a brisé ma sœur.

Si Ève était encore là, que serait devenue notre relation ? On aurait peut-être versé dans l'anecdotique, partagé de loin en loin les nouvelles sur Untel et Untel, nos rares échanges auraient frôlé le laborieux. Et aussitôt, je me dis non, on ne se serait pas lâchées. Quand on a été les plus proches... le ciment de l'enfance peut tout, non ? Je ne sais pas. M'a-t-elle appelée au secours ? Ne l'ai-je pas entendue ? Je n'aime pas y

penser. Ni à cette lettre qu'Ève aurait laissée à l'attention de Lili. Ou de Nicolas. Va savoir. Si la lettre existe, ma sœur n'a pas voulu me l'adresser. Lili est capable de l'avoir inventée, j'ai cherché chez elle, dans ses papiers, le tiroir de sa table de chevet, ses multiples sacs à main, rien. Si j'avais eu cette lettre, je l'aurais glissée derrière une photo d'Ève. Mais Lili n'a pas une seule photo de ses filles. Je n'ai pas réussi à protéger ma petite sœur, surtout pas de Lili. On est obligé d'aimer ses parents, sinon comment faire ? Peut-être encore plus quand ils nous abandonnent.

Si cette lettre était pour son fils, qu'est-ce qu'elle lui aurait écrit, Ève ? Un espoir douloureux et terrible, mourir ? Le petit avait onze ans, il y a de plus jolis contes. Si c'est ça la lettre d'Ève, si c'est : je préfère me tuer plutôt que de te voir grandir, Lili a bien fait de ne pas la donner à Nicolas. Il est le seul à ne jamais en parler. On ne sait pas ce qu'il en pense. Il n'a rien trouvé de mieux que de choisir une femme qui porte le prénom de sa mère. Une autre Ève. Forcément une autre. Je n'arrive pas à m'y faire, j'évite d'avoir à prononcer son prénom. Pour moi, il n'y a qu'une

Ève et elle est morte. Il aurait fallu le consoler, ce petit garçon, mais personne n'en a eu le courage. Quinze années n'y changent rien, on ne parle jamais de sa mère, trop de larmes. J'ai fait moins que le minimum pour mon neveu, j'avais trois fils, lui en plus, je ne pouvais pas. L'été, tout de même, on l'emmenait avec nous dans le Lot, notre enfance à tous. Depuis que je suis née, je passe le mois d'août là. Parce que c'est là que j'ai été le plus heureuse avec Ève. On avait nos parties de pétanque avec l'oncle Lucien avant l'apéritif et nos fous rires avec Jeanne. On grignotait les brins d'herbe,

et après une journée à courir dans la nature, on avait les genoux verts et les ongles noirs, on sentait la terre. On se poussait dans des bottes de foin qui ont pourri depuis.

Nicolas aura bientôt l'âge d'Ève quand c'est arrivé. Je le vois et je ne peux m'empêcher de chercher ma sœur, il a tellement pris d'elle, jusqu'aux raclements de gorge à la fin de ses phrases. Et ce grain de beauté au même endroit dans le cou, au millimètre près. Que Nicolas porte un col roulé et je suis déçue. Il est aussi frileux que sa mère. On avait toujours trop chaud chez Ève,

surtout l'hiver. Son fils fait pareil, il surchauffe les pièces. Et il est lunatique, comme elle, à changer d'humeur plus vite qu'un nuage avançant dans le ciel par temps de grand vent. Les jours de pluie, j'appelais ma sœur, un peu comme on remonte une montre pour qu'elle ne s'arrête pas. Il faisait soleil, le matin où Ève s'est suicidée. C'est qu'elle ne pouvait vraiment pas faire autrement. Une ombre est descendue sur moi ce jour-là, elle ne partira plus. Je serai toujours sa grande sœur, toujours inquiète, celle qui doit protéger, écouter. À croire que ce n'était pas assez. On

avait tous démissionné et cessé de vouloir la sauver. On ne pouvait pas lui rendre Pierre, alors quoi ? Notre mère se sera éloignée la première. Ce que Lili a toujours fait : ne pas être là.

C'est mon deuxième jour ici, c'est pas mal de vivre nue, d'étendre le linge les fesses chauffées par le soleil. Tous les matins, je laverai les draps pour le plaisir de m'endormir le soir dans une odeur de lessive. Celle des draps frais que l'on remontait sur notre nez, Ève et moi. Je n'ai jamais trouvé ailleurs cette odeur de propre dans le noir. À quel âge j'ai commencé à appuyer sur mon

clitoris pour trouver le sommeil ? Vingt-trois ans de lit commun avec Léonard n'y ont rien changé. Il le savait et en souriait.

Je passerai ce mois d'août avec l'Ève de quand on était petites. Je nous ai installées dans la grange, je nous emmènerai dans le jardin, nous irons faire le tour des noyers qui restent. On s'y éraflait, deux sauvageonnes, les épaules brunes de soleil, la langue et les doigts violets et gavés de mûres, de prunes et de poussière. Ma cousine Caroline appartient aussi à ce passé. Elle est un marqueur de mon enfance, le

seul qui me reste vraiment, maintenant que Jeanne n'ouvrira plus ses volets à l'aube. Les voir fermés me donne l'impression de ne plus pouvoir regarder mon paysage préféré, comme s'il allait falloir changer d'horizon. Deuxième jour ici, et pour la première fois je ne trouve pas mes marques. Sans Jeanne, les souvenirs hésitent, ils se bousculent et se dérobent. Le bonheur peut-il faire mal ? Quand il est ancien, il manque. Comme ma petite sœur, comme Lucien, comme Jeanne bientôt. Il commence à y avoir trop de fantômes ici. Je dormirai dans la grange, je ne

peux pas aller dans la maison de ma tante si elle n'y est pas.

Quand Lili disparaissait, elle laissait celles qu'elle appelait ses deux bestioles, on ignorait si ce serait pour un mois ou pour un an. Mon oncle et ma tante ont fait ce que je n'ai pas fait pour Nicolas, ils nous ont pris avec eux. Ils avaient cent fois moins de temps que moi et trois enfants eux aussi, pourtant, ils nous ont donné, à Ève et à moi, bien plus que je n'ai pu ou voulu donner à mes propres enfants. Qu'importaient les va-et-vient de Lili, nous étions inscrites à l'école de nos cousins, nous avions

notre place dans le bus du ramassage scolaire, un foyer assuré. Lili et sa voiture devenaient un point puis plus rien. On ajoutait deux lits dans la chambre de Caroline. Personne n'aurait pensé à se plaindre, on était ensemble, on a grandi. Avec ma cousine, on a besoin de parler de ces années-là, on fait assaut de nos souvenirs, on est bien avec eux. On est mieux. Les œufs de Pâques que l'on cherchait dans la nature même les années de pluie, la messe de minuit le soir de Noël, on ressortait de l'église les pieds gelés, les boîtes de chocolats que Lucien cachait en tâchant

de les garder pour lui et qu'on vidait en douce, les pots de confiture que l'on remplissait de cerneaux de noix pour les vendre un franc à la fête de l'école. Ce bal du 14 juillet où Ève, Caroline et moi avions malgré nos dix ans d'écart voulu plaire au même garçon et ça nous avait rendues tristes. Et quand la neige nous empêchait d'aller à l'école, que pendant presque un mois on restait bloqués chez nous comme si on était en vacances ; savoir les autres en classe rendait ces semaines merveilleuses. L'année où le froid a fait éclater les canalisations du hameau, on a été sans eau jusqu'au

printemps, on a creusé un trou dans le jardin et on faisait caca comme des animaux, évidemment on adorait. Et les soixante ans de Jeanne, ce baiser qu'elle et Lucien se sont donné en se penchant au-dessus de la table, c'était la première fois qu'on les voyait s'embrasser. La cuisine, le royaume de Jeanne. Là, ma tante se livrait un peu. Elle parlait de son enfance dans cette maison, elle en devenait rêveuse et on ne s'y habitait pas. Jeanne travaillait tout le temps. Il a fallu qu'elle ait quatre-vingt-dix ans pour que je la voie assise. Et qu'elle quitte sa maison pour rester couchée.

Elle n'arrêtait jamais et nous on n'y pensait pas, on trouvait ça normal. On ne se fera plus de petits signes et de vrais sourires, elle sur le pas de sa porte, moi dans cette chaise longue tapissée de je ne sais combien de sueurs.

À la maison de retraite, Jeanne dit qu'elle n'en finit pas de ne pas mourir, qu'elle est foutue. J'aurais préféré qu'elle vive un an de moins et qu'elle meure chez elle. Il y aura eu l'hiver de trop. Elle respire, et alors, puisque ce n'est pas assez pour rester dans sa maison ? Cet endroit, c'est toute sa vie, avant même sa naissance, ses parents

étaient là. Elle pouvait presque le toucher, son passé, elle n'avait qu'à tendre la main, choisir un coin où poser ses yeux. On l'en a coupée, et ce qu'elle veut maintenant, c'est que sa vie s'arrête, qu'on n'en parle plus. Qu'on ne parle plus de Jeanne ? Impossible, on est trop nombreux à lui devoir qui on est. Combien de morts Jeanne a-t-elle apprises dans cette maison ? Combien de naissances ? Elle disait : « Le compte y est. » Elle ne voulait pas partir dans une ambulance à la maison de retraite, alors, on est tous venus. La famille s'est retrouvée là pour être une dernière fois

réunie autour d'elle, chez elle. Quatre générations pour une vieille dame, notre Jeanne. Des obsèques avant l'heure. On a pensé pouvoir y mettre un peu de légèreté mais non. La seule à ne pas pleurer, c'était elle.

Lili tient tête aux années, mais j'espère qu'elle a prévu d'augmenter son Cyril, sinon elle risque une déconvenue. Je sais depuis longtemps que je ne m'occuperai pas de ma vieille mère. Ça n'empêche pas de s'inquiéter. La déchéance de nos parents, c'est un peu la nôtre, non ? Le délabrement de celle qui m'a mise au monde a

commencé. Un jour, on voit ses parents s'essouffler dans un escalier, ou leur visage au réveil ressembler à un pâté, et d'un coup ils sont vieux. Lili n'y coupe pas. D'accord, elle n'a rien d'une vieille dame, elle trouve encore le moyen de porter des jarretières, n'empêche, elle est une vieille dame. Tous, nous redoutons de devoir être un jour les parents de nos parents, parce que leur vie aura duré trop longtemps. Quand Lili dit qu'elle arrêtera le jour où l'effort sera plus fort que l'envie, je ne réponds pas, je la comprends. Je l'ai vue sans sa gaine après son opération,

son corps a tellement changé, il m'annonce celle que je vais devenir et ce n'est pas beau.

En ce moment, ma mère fait une fixette sur le bébé de Nicolas. Vu le passif de Lili, on comprendrait qu'il ait du mal à la lui confier. J'aime bien diaboliser Lili, ça me soulage, et j'arrive à peu près à la supporter. Après avoir superbement ignoré ses deux filles et ses quatre petits-fils, Lili s'est mis en tête de pouponner. Elle a écumé les magasins de jouets et en est revenue en tempêtant : « Tous ces fers à repasser en plastique, l'attirail de la bonne

ménagère avec à coup sûr la gueule d'une gamine sur l'emballage ! On les prédestine. Il faut qu'il y ait tous ces modeux de cuisiniers étoilés vus à la télé pour qu'on colle la gueule d'un gamin sur l'emballage des dînettes. Moi, assène-t-elle, j'emmènerai la petite dans les musées. C'est unisexe, les musées. » L'arrière-grand-mère exemplaire... Elle aussi a des casseroles, et la mort d'Ève a eu raison du peu de crédit qu'on lui faisait côté sentiments. Chaque fois qu'on a parlé de ma sœur, Lili et moi, on s'est engueulées. Ce n'est pas en traitant sa fille de « petite conne » pour s'être

suicidée qu'elle règlera le problème. En même temps si Lili commençait à se reprocher le suicide de sa fille, elle ne s'en sortirait pas. Ses j'aime la vie, j'aime la vie, j'aime la vie ne feraient plus le poids. Mon neveu m'a appelée pour savoir ce que je pensais de la passion inédite de ma mère pour son bébé qui n'est pas encore né. Au fond, je crois qu'elle s'en occupera bien, et qu'on le sait tous. On ne va pas la punir, ça changerait quoi ? C'est comme pour Léonard, pourquoi je lui souhaiterais du mal ? De là à brûler un cierge pour lui...

À la mort de Lucien, Jeanne a dressé

une sorte de petit autel dans leur salon, avec une photo de son mari, une fleur fraîche et une bougie qui brûlait dès sept heures du matin. Pendant ces quatre années, elle s'asseyait en face, elle était encore avec lui. Cet hiver, à un mois d'intervalle, Jeanne s'est brisé le poignet droit et fracturé le coude gauche. Elle a tenu à guérir : « Je veux être entière pour partir, je ne suis pas un puzzle. » Et si elle arrivait à nous faire sourire du pire, n'empêche, au moindre mouvement on la voyait grimacer. Une fois « réparée » elle a réussi à cuire encore des confitures. Personne ne les

fera comme elle. On a vidé des centaines de pots, persuadés qu'elle serait toujours là. Après, c'était trop tard pour lui demander ses recettes, on n'a pas osé. Pas question d'envisager de prendre la suite, d'accepter de se passer d'elle.

Dans une heure, quand le soleil disparaîtra derrière les noyers, je m'autoriserai tous les verres qu'il faut et je pourrai peut-être attraper les doigts de ma petite sœur à cet âge où on a le droit de tremper ses lèvres dans le verre des grands. Ce sont les mêmes noyers, les mêmes étoiles et, couchées dans

l'herbe, nous regarderons main dans la main les ombres criblées de lumière, jusqu'à sentir la terre nous avaler. Enfants, nous faisons des concours de mains de vieillards, Ève et moi. Nous avons chacune un seau d'eau dans lequel nous plongeons nos mains. On attendait, puis on frottait le bout de nos doigts l'un contre l'autre, jusqu'à sentir les ridules se former, on comparait nos mains de vieilles, les doigts mordus de rides. Les imaginaires sont les plus légères. On prenait des voix de crécelle, des voix de sorcière, on se moquait de notre peau gaufrée et des crevasses. On

riait, on marchait appuyées l'une sur l'autre comme sur une canne, c'était à celle qui serait la plus ratatinée, peut-être qu'on se faisait peur, aussi. On ne connaissait pas le mot escarre. On ne pense pas aux tranchées que deviennent les rides. Maintenant, je n'éteins plus la lumière le soir sans avoir enduit mes mains de crème hydratante. Les fameuses fleurs de cimetière... Celles-là ne fanent pas, c'est nous qui fanons. Oui mais... j'ai encore ce désir d'attraper le vent. Être un rire d'enfant qui ne s'arrêterait pas.

Ève, trente-deux ans, châtain clair, a su jongler avec trois balles dès l'âge de sept ans, juge les gens au premier coup d'œil, aurait préféré ne pas déménager pour rester avec ses voisins. Fume des cigarettes aux clous de girofle, ne porte pas de culotte sous ses robes, ne peut s'empêcher d'arracher les étiquettes sur les vêtements neufs ni de toucher ses durillons sur ses orteils. File

systematiquement ses collants, offre des fleurs aux garçons, s'assied au premier rang au cinéma, préfère les hommes tristes, le genre Glenn Ford dans Règlement de comptes, a réussi à éviter le transfert avec son psy en le surnommant cafard, est grivoise pour le plaisir de l'être, aime les tortues, n'a aucun sens de l'orientation. Ne doute pas une seconde que Dieu n'existe pas, mange énormément parce que c'est tellement bon puis se met régulièrement à la diète pour manger encore plus après. A toujours dans sa bibliothèque trois ou quatre

*exemplaires de La Femme changée en
renard pour l'offrir, écoute depuis neuf
mois en boucle À toi de Joe Dassin.*

Petite, je rêvais d'être joueuse d'orgue mécanique. Mon métier quand je ne suis pas en train d'accoucher. Petite, je rêvais d'avoir une fille, et elle est sur le point de sortir de mon ventre. J'ignore qu'il va s'en trouver modifié, abîmé. J'ignore les marques tenaces d'une grossesse, surtout les invisibles. Les vergetures ce n'est rien, on nous rebat les oreilles avec. Le tuyau qu'on se refile : s'enduire d'huile, de préparer le

terrain, d'hydrater et d'hydrater encore, que ça ne pète pas à la première poussée, à la première contraction. Si on n'oxygène plus les tissus, ils cèdent, et on se retrouve avec des peintures de guerre *ad vitam*. De la gnognotte à côté de ce qui se passe à l'intérieur, c'est le plaisir qui est en jeu, le désir qu'on peut bousiller. Ça, on n'en parle pas.

Il y a neuf mois, comme à peu près pour toutes les femmes, mes seins ont donné le signal. Le cœur battant, j'ai fait pipi, sur une sorte de thermomètre, en essayant de ne pas en mettre partout. Dix ans plus tôt, je m'étais enfermée dans les

toilettes en redoutant de voir apparaître la couleur espérée aujourd'hui. Une barre bleue, et vite, les deux fois j'ai filé faire une prise de sang sans rien dire à personne, avant d'être sûre. Je me suis retrouvée dans le même laboratoire à dix années d'écart, avec la même affiche du Klimt *La Maternité* dans la salle d'attente. Le résultat de la prise de sang a été vécu différemment il y a dix ans et il y a neuf mois. La première fois, rendez-vous a été pris dans un café avec le père involontaire, puis dans la foulée une interruption de grossesse en solitaire.

Dix ans plus tard, c'est le bonheur. On a eu beau me dire que le prince charmant n'existe pas, alors qu'à l'âge où on se déguise en princesse on nous serine le contraire, moi je l'ai attendu et j'ai bien fait. Il s'appelle Nicolas. Le prénom que mes parents m'auraient donné si j'avais été un garçon, j'y ai vu un signe. Tout ce qui nous lie un peu plus, je prends ! À être dans les prénoms... Nicolas a fait fort. Est-ce qu'il m'aurait embrassée si je ne m'étais pas nommée Ève comme sa mère ? Personne ne le dit mais tout le monde le pense : il serait amoureux parce qu'en m'appelant il appelle sa

mère. Peu importe, je l'aime. Et celui-là je vais le garder. J'ai toujours voulu être l'amazone d'un seul. Les autres avant, je voulais les aimer et je n'y croyais même pas. Ce pouvoir que l'on peut donner à ceux qui nous font jouir.

Nicolas, je l'épouserai puisqu'il me l'a demandé. La grossesse ne nous aura pas empêchés de faire l'amour. Des possédés ! Plus ce n'est pas possible. On est bavards au lit, on a de l'imagination. Mon gros ventre n'a rien changé, je lui tournais le dos et il entrait. Ce matin encore, avant que je ne me mette à éponger le sol sans comprendre

que je perdais les eaux. Je venais de prendre un bain, et quand l'eau a coulé le long de mes jambes, j'ai cru mon vagin transformé en gourde comme cela arrive parfois après le bain. Sans Nicolas, j'aurais continué à éponger. Direction la maternité et fissa.

Enceinte, je ne me suis jamais sentie plus puissante, aussi triomphante. Je marchais des kilomètres le long du canal, j'aurais pu aller à pied jusqu'à Sète ! J'ai préparé des dîners pour vingt en me disant qu'après on resterait tous les trois, avec l'envie d'une famille rien qu'à nous. J'ai eu tout le temps de faire

ma belle. Des gommages deux fois par semaine en insistant sur les fesses pour les avoir plus douces que douces, je changeais trois fois de tenue par jour. J'ai toujours aimé m'apprêter, me préparer pour le sexe. Mettre en scène le désir. Il n'est pas utile d'être vue les fesses à l'air, du moins quand on se les savonne, ni de cracher de concert son dentifrice dans le lavabo. Alors que se maquiller, choisir le bon bijou, envoyer les signaux destinés à faire bander et qui vont dire au mec, c'est bon, on va baiser, là oui. Dans vingt ans je voudrais être encore l'amante que Nicolas

n'espérait même pas. En plus, nous avons l'orgueil de vouloir être fidèles. Je ne nous trahirai pas.

On sort de neuf mois de siestes. Nicolas enseigne le grec ancien par correspondance, quant à mon orgue et le ludion, ils ne m'occupent que le matin. Ce serait bien d'avoir transmis à notre enfant notre goût des heures blanches l'après-midi. Le moment où je dors le mieux, après l'amour, le plus profondément. Je jouis et je suis une pierre qui chute, et légère, légère. Depuis le résultat de la prise de sang je n'ai pas arrêté de danser. Je l'adore ce

gros ventre, il me donne mon équilibre. Notre fille, on l'appellera Judith. La dame de cœur. Nous aimons jouer aux cartes, mon amoureux et moi, à la bataille, comme dans notre lit. Qu'est-ce que c'est bon de vivre en souriant. De ne pas craindre que ça s'arrête. Bien sûr il faudra mourir, et sauf extraordinaire, on ne va pas pffft s'éteindre d'un même souffle tous les deux. Pourtant, quand on est si heureux, on espère presque que ce sera différent, que le bonheur parviendra jusqu'à contrôler la mort. Les statistiques disent que les hommes vivent en moyenne six ans de moins que

les femmes. Les hommes meurent, les femmes vieillissent. On verra. Nous avons mis tous les atouts de notre côté avec mes six ans de plus. Je danserai jusqu'au bout pour Nicolas. À tourner, et tourner encore sur notre chanson : « À toi, à la façon que tu as d'être belle, à la façon que tu as d'être à moi, à la petite fille que tu étais, à celle que tu es encore souvent. À la vie, à l'amour, à nos nuits, à nos jours, à l'éternel retour de la chance, à l'enfant qui viendra, qui nous ressemblera, qui sera à la fois toi et moi. » Je monte le volume à fond et je me déhanche. Je ne sais pas pourquoi

cette chanson éveille en moi une tristesse venue de loin. Je danse et je la défie. Avec Nicolas, avec Joe Dassin et mon ventre, un obus, cette tristesse me répète que je suis forte. Il y a une autre chanson, mais celle-là, j'attends d'être seule pour l'écouter. C'est enceinte que j'en ai mesuré la poésie et la brutalité. *Cette blessure*, de Léo Ferré. Les paroles me disaient tellement ce qui m'arrivait. Qu'on est tous une blessure, qu'on naît d'une blessure. Depuis ma grossesse, je vois un grand vide : ma fille est au bord, en appui sur un tremplin. C'est obligatoire, elle va

sauter au-dessus du vide, bien au-delà, mais pour cela il faut tous les ressorts, ou elle tomberait. J'aimerais réussir à ce que mon enfant prenne son élan. Et qu'on soit bien ensemble parce qu'on le saurait toutes les deux.

L'intensité de Nicolas me pousse à mettre la barre haut. Il veut que je sois différente, unique. Plus forte que les phéromones, l'ocytocine, la dopamine, les endorphines, la lulibérine et la leptine, toute la chimie des débuts. Réussir où les autres se plantent. Pas de tromperie, de petits accommodements, l'exceptionnel dans le quotidien. Ça

agace autour de nous, je le sens, les autres attendent qu'on se casse la gueule, qu'on en rabatte un peu.

Je m'en fiche, j'accouche mais je continuerai à être une créature. J'ai emporté mon ruban noir à la maternité, celui de Romy Schneider dans *Max et les ferrailleurs*, je le noue autour du cou et j'ai l'air d'une escort, celle que Nicolas veut dans sa vie, à la maison. Une femme, la nuque pliée, enfoncée dans le matelas, désarticulée, offerte. Je ne sais pas encore les dégâts d'un accouchement, je suis une innocente.

La veille du terme, j'ai tenu à aller

chez le coiffeur, que mes cheveux brillent jusqu'à la racine. Je n'arrête pas d'entendre qu'après je n'aurai le temps de rien. Même plus de briller ? Ma coiffeuse était en congé maternité elle aussi, son père m'a coiffée, j'aurais dû lui claquer le beignet et partir. Ça existe encore un type capable de vous asséner qu'un homme marié qui a des aventures ne trompe pas sa femme : « Un homme qu'est-ce qu'il fait ? Il entre, il sort. Rien de plus. » Pauvre mec ! Ça a dû l'inspirer, mon gros ventre, lui rappeler celui de sa maîtresse, où il se vidait les couilles pendant la grossesse de sa

femme. Il a conclu : « Alors qu'une femme, quand même, on la pénètre, elle reçoit, elle garde. Elle, elle trompe son mari. » Le surcon ! En plus il m'a mal coiffée. Je l'ai croisé avec une blonde dans le jardin où je joue de l'orgue. Il fait partie de ce troupeau qui ne vit jamais mieux le sexe que loin de sa femme. Une chose est sûre, ses doigts ne toucheront plus mon cuir chevelu.

J'installe mon orgue de Barbarie sur l'herbe devant le fleuve. Pour personne parfois, pour un rayon de soleil. J'arrive et je repars toujours à la même heure, j'ai des habitués, des esseulés, vieux

messieurs à canards, dames à pigeon, des miettes de pain plein les poches. Des qui boivent aussi, de mauvaises bières. J'actionne les manettes, j'enclenche les boutons. Un jour, Nicolas passait par là. Je jouais une valse : *Indifférence*. Le volant du ludion glissait entre mes doigts et je me suis trompée. La fausse note a arrêté Nicolas. L'instant d'après, il s'étonnait de me voir si élégante avec mon ludion. J'ai déniché un smoking Saint Laurent dégriffé, je l'enfile et la musique n'attend plus que moi. Je ne connais pas plus chic, une femme en tailleur

pantalon, les yeux fardés. Avant de rencontrer Alice, je ne savais pas me maquiller, un peu de mascara les mauvais jours. Lili me donne des cours d'eye-liner. Selon Alice, un regard maquillé vaut plus que n'importe quel pistolet sur la tempe pour obtenir ce que l'on désire. À la croire, mettre du fond de teint est bon pour la peau. Ça protégerait des UV. J'aime comme Alice parle de la féminité, d'après elle une arme redoutable parce qu'elle est douce. À condition d'avoir les bons cosmétiques, les autres on les jette et on tire la chasse. Elle m'a aussi mise en

garde contre la silicone dans les cheveux, on paye une fortune pour trois gouttes qui les étouffent et les feront tomber. On se couvrirait le crâne de plastique, cela reviendrait au même.

Pour Nicolas, bien avant Lili ou Clarisse il y a Alice. Il était chez elle avec ses deux fils quand il a appris que sa mère s'était suicidée. C'est elle qui le lui a annoncé. Le boulet, une mère enterrée trop tôt ! Il cumule, Nicolas. Il perd son père, le tremplin sous les pieds de sa mère se casse, tous les ressorts, et elle tombe, elle tombe, elle n'en finit pas de tomber, elle ne se relève pas. Ma

belle-mère est plus envahissante morte que vive. Elle habite dans la tête de son fils. Et si je n'y prends pas garde, dans la mienne. La petite n'est pas encore née, je lui parle de sa mamie Ève, sa mamie morte. J'ai créé une absence. Je sens Nicolas si heureux que sa mère soit avec nous trois, pas seulement avec lui. Ses ressorts cassés, on les réparera parce qu'on est ensemble. Un suicide gâche beaucoup, et longtemps. Il accuse ceux qui n'ont rien empêché. Et on hérite d'un fracas. Quoi qu'elle fasse, notre fille sera toujours la petite-fille d'une suicidée. Elle n'aura pas eu le temps de

grandir, qu'elle voudra savoir pourquoi sa mamie est morte. On lui dira quoi ? On ment, on dissimule, on élude ? Allez raconter à un enfant que l'on peut choisir de ne pas vivre. La mort, ce doit être loin. Après la vie, pas avant. Comment on expliquera à notre petite Judith le jour de ses onze ans que son père au même âge n'a plus eu de maman parce qu'elle a préféré se noyer plutôt que l'élever.

Quand j'ai rencontré Nicolas, il avait la photo de sa mère sur sa table de chevet. Je l'ai trouvé gonflé, j'ai cru que c'était son ex, la fille avait mon âge.

Notre première nuit. On venait de faire l'amour, ç'avait été un peu laborieux. La fébrilité des débuts n'expliquait pas tout. Cette fille sur la photo nous regardait, et je n'étais pas la seule à la voir. Nicolas a tendu le bras vers la table de chevet, je me suis dit allons bon je vais avoir droit au couplet sur l'amour de sa vie qui l'a quitté. Je commençais déjà à repérer où était ma culotte pour me rhabiller et au revoir... mais non. Nicolas m'a tout raconté : son père renversé, sa mère ensuite, et je suis entrée dans la tête de cet homme. Le jour est tombé, il parlait à la nuit et quand on a refait l'amour,

là... on a fait l'amour.

Après la mort de sa mère, ils ont été incapables de lui dire deux mots sur elle. Silence. Son geste les violentait trop, ils n'avaient ni les mots ni la force pour que morte elle vive encore, au moins pour son fils. Ils n'ont pas vraiment essayé, reculant devant un trop gros sanglot qui n'est jamais passé, qui aura empêché certains de continuer. Nicolas revient souvent sur les dégâts de cette violence-là. Même aujourd'hui, personne ne prononce le mot suicide devant lui. Sa mère est morte d'un accident, point.

Au petit garçon de onze ans de vivre avec ce blanc, la mort de sa maman. À lui d'imaginer ce qu'il voulait. Évidemment il savait, le jour même il a su, l'accablement des grands autour, des mots qui finissent par faire une phrase, qui n'a pas de sens et qui pourtant en a un. Nicolas parle d'une tristesse poisseuse. Mère et fils ne se sont pas dit au revoir, et ça reste. Il est parti à l'école comme les autres matins, elle n'a rien laissé voir et lui n'a pas deviné. Sans compter le père moins de un an avant sous cette voiture. Aux deux le petit garçon n'a pas dit adieu. Du coup il

les attend. Il grandit mais ça ne change rien, ni de m'avoir rencontrée ; il les attend. Est-ce que la lettre d'Ève pourrait l'aider ? La fameuse lettre dont Nicolas est censé ignorer l'existence. Hum... Elle aura fait parler. Une cousine éloignée de Nicolas – celle-là je l'aime pas – a sous-entendu qu'il y aurait eu un amant et qu'il serait le destinataire de la lettre. Je ne crois pas que cela soit revenu aux oreilles de Nicolas. Je pense moi que sa mère était à bout, son seul espoir étant de ne plus vivre. Arriver à ce point, et croiser le regard de son enfant... ça aussi, on en

vient à vouloir l'effacer.

Pour l'instant, je n'ai pas mal, je suis très calme. Mon col est dilaté, on m'a conduite dans une salle de travail et posée sur un lit. Nicolas a l'air d'avoir vu le diable ! C'est moi qui accouche ; c'est moi qui le rassure. On se sourit bravement, et je me trouve courageuse. Vu la douleur qui s'annonce, c'est de l'inconscience. J'espère ne pas avoir d'épisiotomie et que la petite ne se récupérera pas mon herpès en sortant. Nicolas m'a accompagnée à tous les examens. Au dernier, la gynécologue remplissait un formulaire et il a fallu

répondre que oui, j'avais eu un herpès vaginal, seulement Nicolas l'ignorait.

Ouhhlalala ! Cette contraction était plus violente, il faut que je me concentre sur mon accouchement et que Nicolas arrête avec son air accablé. Le bébé appuie je ne sais où exactement, en tout cas pas au bon endroit. À chaque contraction j'ai l'impression que je vais chier, que je ne pourrai rien retenir. C'est agréable... J'aurais préféré ne pas devoir le signaler à la sage-femme devant Nicolas. Selon elle, vu la façon dont se présente le bébé, tout est normal. Je ne vais pas me retrouver dans le caca.

Bon.

J'ai interdit à Nicolas de regarder entre mes cuisses, même moi je n'ai pas envie de voir. Dire qu'il y en a qui filment avec leur portable ! Tu m'étonnes qu'après la mère de leur enfant soit bonne pour la robe de chambre. Si en plus le même, on lui chie sur la tête au moment où il sort... Je commence à avoir vraiment mal.

Comme Nicolas ni moi n'avons le permis de conduire, nous avons choisi Alice pour nous emmener à la maternité. Mes parents vivent à huit cents kilomètres et la famille de Nicolas c'est

mieux à petite dose. Entre sa tante Clarisse qui me raconte ses fuites urinaires après chacun de ses accouchements et Lili qui nous a déjà soumis un agenda avec des petites croix pour garder le bébé la moitié des vacances... Apparemment, elle ignore que les bébés ne vont pas à l'école. Avec Alice elles ont voulu m'offrir des soins à L'Éden après mon retour de la maternité. Lili me fait cadeau d'une cure de choc, six séances de Liposvelt pour le corps et une de courant galvanique pour le visage. Pas la moindre idée de ce que cela veut dire, mais il paraît que

j'en ressortirai plus mince et lisse qu'avant, alors je prends. Le soin offert par Alice s'appelle EVE et ce n'est pas exprès. Éléments Vitaux Essentiels. Elle m'appliquera sur le visage un sérum hydratant plein d'acide hyaluronique qu'on utilise pour les grands brûlés, un régénérant cellulaire, ou tissulaire, je ne sais plus. J'aurai la peau plus souple qu'une balle en mousse, et comme j'aime jongler ça devrait m'aller. Même si en ce moment c'est plus bas que ma peau tire.

J'accouche, je ne sais pas que mon

utérus va descendre d'un cran. La nuit, ce ne sera pas notre bébé qui me réveillera mais une vessie. J'accouche, je ne sais pas que dorénavant au premier étternement, mon tampon tombera dans ma culotte. J'accouche, je ne sais pas qu'un nombre effarant de femmes – je vais préférer ne pas le retenir – frôle la descente d'organes, que la vessie et l'utérus se décrochent et cherchent par quel orifice ils vont tomber. Au choix, le rectum ou le vagin. Aller aux toilettes, et risquer de voir tout arriver dans la cuvette... Âmes sensibles s'abstenir. Au premier rendez-vous chez le proctologue

on comprend vite qu'on n'est pas là pour des hémorroïdes. J'accouche, je ne sais pas que dans trois ans, on m'allumera des mèches dans le vagin. J'éviterai l'opération et son agrafeuse. Quatorze agrafes, pas moins, pour raccrocher ce qui menaçait de tomber. Même avec une césarienne, on n'est pas à l'abri d'une descente d'organe. Même sans avoir eu d'enfants. Parce qu'on a trop maigri, parce que l'on marche en permanence sur des talons ou que l'on court ses dix kilomètres par jour et que l'on n'a plus vingt ans. J'accouche, je ne sais pas que là où j'avais un vagin il y aura une

béance. J'apprendrai trop tard qu'une épisiotomie a du bon, qu'un coup de ciseaux peut éviter un utérus en chute libre. J'accouche, je ne sais pas que les dix séances de rééducation postnatale remboursées par la Sécu sont indispensables. Contracter son périnée devrait être un réflexe dès le moment où l'on coupe le cordon ombilical. Si on ne remuscle pas tout de suite, fini d'être étroite, l'orgasme se fait hésitant et pour sentir quelque chose, on en vient à contracter le fameux périnée pendant qu'on fait l'amour, d'ailleurs ça ne change rien. On consulte sa gynécologue

sur le sujet et on s'entend répondre qu'on devrait s'estimer heureuse de ne pas avoir un cancer. On change de gynéco mais cela ne règle rien. Ma fille, je l'avertirai. Reste la chirurgie qui reconstruirait un trou élastique. Sans moi ! Ou ce spray de testostérone qui d'un pschitt vous envoie en l'air, à condition d'accepter un clitoris hypertrophié et un système pileux viril. Non merci. J'accouche, je ne sais pas que j'en sortirai les hormones secouées et des gingivites chroniques traitées au bicarbonate et à l'eau oxygénée. J'accouche, je ne sais

pas qu'une prolifération d'œstrogènes me fera suer. À m'en croire préménopausée. Les nuits je deviens liquide ; rien à voir avec une femme fontaine. Ma nuque, mon dos détremperont le matelas et il finira par être envahi de punaises. Voici venu le temps des glaires nauséabondes et des protège-slips que l'on change matin, midi et soir. Mes seins aussi auront leur rythme, des nids à ganglions durs comme du bois une semaine par mois, ne supportant plus d'être effleurés, au point de susciter un mouvement de recul chaque fois que ma fille approchera

pour un câlin. Seul remède : l'huile d'onagre. Non remboursée et pas dans mes moyens ; je m'en passerai. Si bénins soient-ils, ces ganglions me vaudront ma première mammographie, les seins compressés sur une plaque, des doigts froids qui vous palpent et une voix qui vous apprend que ça se vide, un sein, que peu à peu la glande mammaire sera remplacée par de la graisse. Si on savait à quel point nos seins de jeune fille passent en un claquement de doigts, on les toucherait plus souvent. J'accouche et j'ai très très mal. Nous y sommes, la douleur du fond des âges. Je ne crie pas,

je hurle. J'accouche vite, en quatre heures, trop tard pour la péridurale. Nicolas accepte stoïquement d'avoir les mains broyées entre mes poings serrés. L'expression sentir passer la douleur, elle vient de là ? « Comment on peut avoir envie d'accoucher une deuxième fois ? Comment on peut avoir envie de revenir ! » Ce sont mes derniers mots à la sage-femme, après je grincerai des dents. J'ai un projecteur braqué sur le visage comme si on m'accusait d'un meurtre, et vue sur une horloge, elle semble vouloir me dire que ma dernière heure est arrivée ! À côté, le Golgotha

est une promenade de santé.

On m'objectera que les ravages de ce que l'on appelle tout de même la délivrance ne sont pas systématiques. Que l'on peut avoir, trois, quatre, cinq enfants et conserver un vagin de jeune fille et des hormones stables. Certes, n'empêche, on devrait béatifier toutes les mères et en faire un peu moins autour de la Vierge.

Je n'accouche plus, la tête du bébé a entraîné le reste.

Deux kilos sept. Est-ce que je lui ai chié dessus ? Je ne poserai pas la

question. Le mystère restera entier. C'est fini, non, ça commence, je suis une maman. Et c'est vrai, qu'il n'y a rien avant cet instant, la première fois où l'on voit son enfant. Cela a quelque chose de préhistorique un bébé, d'animal, qui aurait déjà vécu longtemps. Il n'y a que les parents pour oser le trouver beau. Le mien tête, Nicolas peut aller vomir. Après, on est silencieux, on est trois et quoi qu'il se passe, quoi qu'il nous arrive, cela n'aura pas de fin. Mon amoureux a les yeux plantés dans les miens et je ne peux pas m'empêcher de trouver que c'est

bon signe, le bébé n'est pas entre nous, il est avec nous. Quelques minutes, une heure, on est quelque part où on ne sera plus jamais, c'est gravé et rien même Alzheimer ne nous l'ôtera.

Deux jours plus tard, je sors de la maternité, et pour fêter mon retour je chausse illico mes cuissardes blanches. J'allaite affublée en pute, décidée à rester la femme fatale de Nicolas et à éviter le piège de la femme lessivée. Je ne l'éviterai pas. Les couches et les biberons gouvernent. Je ferai comme tout le monde, je sortirai la panoplie de la femme sexy pour les anniversaires et

les grandes occasions. Tout de même pas la Saint-Valentin, on a sa dignité. Nous achetons notre premier écran plat et nous regardons *Le Temps d'aimer et le temps de mourir*. Entre mon émerveillement et mon désarroi de maman, l'émerveillement l'emporte. Est-ce qu'il l'emportera toujours ? Oui. Si je réponds oui peut-être notre fille pourra-t-elle être heureuse. D'abord, on ne divorcera pas son père et moi. Le jour des un an de Judith, Clarisse me glissera : « C'est une course d'endurance, le couple. Ne partez pas trop vite ou alors vous ne tiendrez pas.

On se fait vite doubler. » J'aimerai un peu moins la tante de Nicolas pour cette phrase, et je continuerai de danser sur Joe Dassin en tenant notre enfant tout contre ce ventre qui a tant aimé la porter. Je chanterai encore, ne lâchant pas des yeux mon amoureux. Puis le jour arrivera où Judith sera trop lourde pour que je la porte. Elle me regardera bizarrement quand je gesticulerai sur la musique. « À l'enfant qui viendra, qui nous ressemblera, qui sera à la fois toi et moi. » Elle aura compris cette tristesse dans la joie. La violente douceur d'aimer. Notre enfant chantera

elle aussi, et sa voix couvrira la mienne.

Yves, quarante-trois ans, blonde mais ce sont des implants, regarde les nuages jusqu'à ce qu'ils lui racontent une histoire, a aimé se confesser gosse, très bon pour les condoléances, s'il pouvait ne mangerait que le riz au lait de son enfance et des cèpes. Danse le ska sur Madness dans son salon, a la hantise de la feuille de salade coincée entre les dents avant un rendez-vous. Vient de s'offrir le coffret des

quarante-deux épisodes d'Albator héros du libre arbitre, ne peut s'empêcher de jeter ses tickets de Carte bleue sur la voie publique, a l'art d'accommoder les restes. Aime cracher sur ses chaussures pour les faire briller, s'est toujours fait baiser en amour, dort encore avec sa panthère en peluche, n'a toujours pas trouvé d'homme avec d'aussi belles mains que Gary Cooper, aurait voulu ressembler à Ava Gardner et encore plus à sa grand-mère. Vit chez lui comme dans un musée rangé au millimètre, trouve que rien ne résume mieux l'existence

que le dernier plan de La Porte du paradis. A un placard remplis de sacs à main et de manuscrits de romans, a aussi une provision de robes pour le jour où.

Je me raconte des histoires. « N'eus-je pas une fois une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or ? » Ce n'est pas de moi mais d'Arthur, pas l'Arthur de ma tante Caroline, Arthur Rimbaud. Piller les poètes est ce que je fais de mieux. À quatorze ans, je poussais le volume de la sono à fond dans ma chambre pour écouter *Cette blessure* « comme un soleil sur la mélancolie, comme un

sourire sur ma destinée, cette blessure d'où je viens. Qu'on voudrait coudre au milieu du désir, comme une couture sur le plaisir, qu'on voudrait voir se fermer à jamais, comme une porte ouverte sur la mort », Ferré gueulait plus fort que les Bulots, mes parents, les avoir rebaptisés les Bulots me soulage. Dans un plateau de fruits de mer, les bulots sont une garniture, un prétexte à mayonnaise pour caler l'estomac ; ils n'ont rien d'essentiel. Comme eux. Avec ma chanson, je voulais que mon père et ma mère comprennent, qu'ils n'ignorent rien de cette blessure, qui m'obsède et qui

manque.

J'ai hérité des attaches fines de ma génitrice, du coup je lui en veux moins. Pour un homme, je suis trop mince, trop étroit du buste, je n'ai pas de torse. Pour une femme, je suis pas mal. Grâce à une heure de barre au sol trois fois par semaine je peux la jouer liane à défaut d'être la Jeanne de Tarzan.

Je raconte des histoires, j'en fais des livres pour enfants. Elles me permettent de vivre loin des autres, de ne pas avoir à ronger mon frein chaque matin sur une rocade ou m'enquiquiner avec une pointeuse. Il me semble ainsi garder une

distance avec ce que je ne veux pas être, ne peux pas. Personne n'entre chez moi, j'ai besoin d'heures lentes. Je suis connecté en permanence à une voix que personne n'entend. Une voix que j'abrite et qui s'interpose entre les autres et moi. Sauf avec Jeanne, ma grand-mère. Elle, je l'écoute. J'ai encore plus besoin d'elle que de ma voix.

Il aurait fallu rester avec Jeanne, vivre dans sa maison pour qu'elle n'ait pas à la quitter. Je l'aurais fait un an, mais après... après il faut tenir. Au début c'est facile d'aider. Mais si cela doit durer, on fait comment ? Avant, avoir

des enfants permettait au moins d'éviter les maisons de vieillards. De ne pas vivre entouré d'agonies. Jeanne n'a pas voulu s'installer chez l'un de nous, et personne n'a vraiment insisté. À part moi, peut-être, mais j'étais certain qu'elle n'accepterait pas, alors...

Avec qui d'autre, l'aube les pieds mouillés dans la rosée ? Ma grand-mère venait me chercher dans mon lit, je glissais ma petite main dans la sienne, on faisait attention de ne pas faire craquer le plancher, c'était notre moment à nous. La maison devait encore dormir pour qu'il soit parfait. Nous

sortions, je caressais la chair de poule sur ses avant-bras et je savais que ça la ferait sourire, chaque fois je demandais si pour les hommes on disait chair de coq ? Nous allions chercher des œufs sous le cul des poules. Pour le petit déjeuner de pépé Lucien. Je voulais être le seul à le servir, et il me donnait une mouillette, trempée dans ce jaune d'or des œufs frais percé par le pain. On aurait cru que je les pondais, ces œufs, tellement j'étais fier de les lui amener. Ils avaient le goût du lever du jour dans cette cuisine, où je me sentais si bien assis entre mes grands-parents adorés.

Aujourd'hui il n'y a plus de main d'enfant, mais celle d'une vieille femme que je vais chercher sur le drap. Combien de fois Jeanne a-t-elle répété au cours des repas de famille cette histoire de son petit-fils admirant sa robe et croyant faire un compliment : « Elle fait jeune ta robe, mamie, mais pas le visage. » Et tout le monde de s'esclaffer devant le faux air horrifié que Jeanne affichait.

Il y a une chose que je n'arrive pas à dire à ma grand-mère. Trente ans que j'essaye. Dans huit jours, elle saura. À moins qu'elle ne meure avant. Je

l'espère presque, qu'elle ignore jusqu'au bout. De toute façon, elle ne veut plus vivre. Elle veut que ça s'arrête, maintenant. Comment elle dit ? « Je suis foutue. » Elle en a assez d'elle. Il n'y a rien à répondre, je serre juste sa main un peu plus fort.

Ma grand-mère n'a jamais arrêté de travailler, s'activant quoi qu'il arrive, et pas une plainte. À une époque, mes grands-parents ont eu des hectares de noyers, et cinq enfants à la maison. Mon père, son frère et leur sœur Caroline, plus les deux filles de Lili. Ma grand-mère n'a pas su ce que c'était que se

poser. Elle devançait les envies de crêpes et de farçous, de garbure et de confitures de mûres. On se barbouillait le visage de ces fruits noirs, on nous disait que ça ne partait pas, cela en faisait des taches dangereuses, nos préférées. Je jouais beaucoup avec Ève. La cousine de mon père, n'empêche, on avait presque le même âge. Pendant la messe, je priais pour lui ressembler. On a bien essayé quelquefois de s'embrasser en cachette, ce que je voulais moi, c'était toucher ses longs cheveux, en imaginant les sentir couler dans mon dos. Nos dents

s'entrechoquaient, je chronométrais les secondes pour que ça fasse vrai baiser, mais surtout j'en profitais pour faire des anglaises avec ses mèches autour de mon doigt, au point qu'Ève arrêta de vouloir m'embrasser et me confiait ses cheveux à coiffer. Après, il y a eu Pierre. Ç'a été un coup de foudre, entre Ève et lui, entre lui et moi, mais j'étais seul dans l'histoire. Je pouvais me l'autoriser, personne ne s'en doutait. Cela ne m'empêchait pas d'être heureux pour Ève et Pierre, ils étaient fabuleux, on aurait dit la poésie de Rimbaud. Ève était inconsolable quand Pierre est mort,

elle n'a pas cru au temps qui atténue la douleur et le manque. La dernière fois qu'on s'est vus, chez elle, elle ne bougeait plus de sa chambre, j'ai essayé de la convaincre de venir avec moi chez Jeanne et Lucien, on marcherait des heures dans la nature et son petit pourrait courir partout. On a parlé du père de Nicolas. Il faut parler des morts, c'est assez de les mettre dans une boîte. À un moment, Ève a répété « Pierre » et les mots se sont coincés dans sa gorge. Il en est de certaines phrases comme de certains souvenirs : on ne veut pas les poursuivre. Je l'ai laissée, elle était

calme, je la trouvais mieux. Triste mais différente. J'ai compris après. Ève avait décidé de se tuer, elle le savait et elle en était soulagée, plus forte. Nicolas a-t-il accepté le geste de sa mère ? Comprendre c'est encore autre chose. Et puis à mon avis, il n'y a rien à comprendre. Le fils d'Ève a les yeux pleins d'étincelles quand on évoque sa mère. Il me dit que je suis à peu près le seul à m'y risquer. En fin de compte, elle est morte parce qu'elle était heureuse cette femme. Qu'elle l'a été. C'est une chose de dire qu'elle s'est tuée parce que Pierre est mort, une autre

parce qu'elle avait perdu son bonheur. Moi, je préfère penser que la vraie raison est qu'elle avait perdu son bonheur. Et, si vraiment elle a écrit à son fils, j'espère qu'elle le lui dit dans sa lettre. Une de nos rares discordes avec Jeanne est liée à la lettre d'Ève, ma grand-mère ne veut pas entendre parler de cette idée de bonheur qui tue les gens. Pour Jeanne, la vie c'est la vie, et il faut la prendre sans faire la grimace. En quatre-vingt-quatorze ans d'existence, elle a eu sa « dose de saloperies », ce sont ses mots. Des morts à remplir un cimetière, et l'agonie du seul homme

auprès duquel elle se sera jamais couchée. Elle a tout fait, et elle y est arrivée, pour garder mon grand-père chez eux jusqu'au bout. Quand c'était trop dur, et que ça n'en finissait pas, elle trouvait des forces à répéter qu'on ne pouvait pas le mettre dans une maison, qu'il n'avait rien fait de mal dans sa vie, et ne méritait pas de mourir au milieu d'inconnus. » Et Jeanne, elle l'a méritée, sa chambre de treize mètres carrés aux murs saumon ? Au carrelage saumon, au plafond saumon et jusque dans son assiette, le premier de l'an, un saumon qui n'a de saumon que le nom.

Ils sont loin les jours de soleil, quand on attendait l'orage. Les vieux, les gosses, on avait tous le même âge au moment de filer dans les bois vers les coins à champignons. Cet orgueil de trouver un cèpe. On en ramenait des kilos mais chaque cèpe restait un exploit, quelque chose de rare. Lucien stérilisait des bocaux pour tout le hameau, il ne manquait jamais d'en porter aux plus âgés. Et nous, les enfants, on découvrait grâce à lui l'émotion de partager et on lui en était reconnaissants.

Depuis quarante ans ma grand-mère

m'appelle « mon garçon », et je ne suis pas sûr que cela me rende heureux. Parce que ce n'est pas vrai. Parce que ça ne va plus l'être. Ton garçon va se transformer en petite-fille, mamie Jeanne, en femme. Dans dix jours, on m'opère. Je m'étais donné jusqu'à mes quarante ans, j'ai dépassé la limite. Vivre avec un sexe de femme, je dois essayer. Pour ne plus être quelque chose entre rien et rien, une fumée qu'on traverse.

À mon entrée en CP, ma grand-mère m'a offert une panthère des neiges pas plus grosse que mon poing. Je ne lâchais

pas ma peluche, je la planquais dans mon cartable, sous ma serviette de table, Toute petite toute mignonne, c'est son nom. Je rêvais qu'on m'appelle toute petite toute mignonne ! Quarante ans après, on n'y est pas, et j'ai encore besoin de poser ma panthère sur mon visage pour m'endormir.

Les seules fois où j'ai regretté de ne pas avoir d'enfant, c'est pour ce que je lui aurais raconté de Jeanne, tout ce qu'elle m'a appris, que ça ne s'arrête pas avec moi. *Je t'aime plus que l'amour*, le titre de mon roman. L'histoire d'un petit garçon et de sa

grand-mère qui marchent main dans la main à l'aube sous les arbres. Les toiles d'araignée de la nuit leur attrapent le visage, l'enfant les recherche, tendant son front au feuillage, les yeux fermés. Il y a ce dialogue entre eux où il lui dit qu'il l'aime plus fort que l'éclair, avant de demander à sa grand-mère comment elle l'aime, elle ? Elle ne répond pas, se régale de la douceur à marcher avec son petit-fils, le lien d'être avec un enfant de son sang, cette quiétude qui va disparaître parce qu'il va grandir. Alors elle se tait, profite de l'instant. Le petit continue : « Tu m'aimes plus que

l'amour, c'est ça ? » Elle se penche sur cette beauté-là, et toute sa paume effleure l'étroit visage levé vers elle. « Oui, elle répond, plus que l'amour. » Il y a un tronc foudroyé, l'écorce en morceaux, et leurs deux mains dessus nouées. Le roman, je l'ai dédié à Jeanne, bien sûr. Je ne sais pas si elle l'a lu, elle ne m'en a jamais parlé. Personne ne m'a rien dit de mon livre, et le chercher dans les librairies sans le trouver a été un crève-cœur. Les romans suivants, je ne les ai pas laissés me blesser, je les ai écrits et rangés dans une armoire. Pendant des mois, ils sont ce qu'il y a de

plus important. Tant d'heures, des centaines de pages pour tenter d'écrire ce que Rimbaud fait tenir en trois phrases. « Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers, picoté par les blés, fouler l'herbe menue : rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue. Je ne parlerai pas, je ne penserai rien : mais l'amour infini me montera dans l'âme, et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien, par la Nature, – heureux comme une femme. » En fait, Rimbaud a écrit : « heureux comme avec une femme ». Seulement pour moi, être

heureux, c'est être une femme.

Depuis que ma grand-mère est dans cette maison de retraite, je choisis des livres dans ma bibliothèque pour elle. On les ouvre au hasard, je lui lis des bouts de phrases. Elle n'a jamais eu de temps pour la littérature ; ce n'est pas maintenant qu'elle va chercher une histoire qui lui ferait oublier la sienne. Même si quand on en est là on ne souhaite que ça, échapper à son existence.

J'ai voulu qu'on sache. À dix ans, je chipais des rouges à lèvres dans les grandes surfaces quand je faisais les

courses avec ma mère. Je cherchais à me faire prendre par le vigile, qu'il vide mes poches sous ses yeux. Elle a vu ; elle n'a rien dit. Elle a préféré remplir ses tirelires. Quelque chose, les tirelires de la femme Bulot. Je ne sais combien de boîtes en fer-blanc dans sa salle de bains. Toutes identiques et fendues, pleines de francs ou d'euros, et dessus le dessin d'une ravissante en short, les cuisses galbées, un sourire écarté sur des dents irréprochables. Sous chaque pin-up, les mêmes mots en anglais : *I'm saving up for plastic surgery ! Some mornings, it's more than just my spirit*

*that needs to be lifted*¹. Au verso des boîtes, le message est tout aussi clair : *Since when is it a crime to be fabulous*² ? La tranche n'est pas en reste : *Miracles can happen ! Each coin you put aside will bring you that one step closer to perfection*³.

La mère Bulot ne me donnait pas d'argent de poche, elle gardait ses pièces pour cette plaisanterie, qu'elle a prise très au sérieux : *When it gets time for you to have your first face lift, you'll need to invest in a Eternal Beauty Saving Plan*⁴.

Le jour de mes dix-huit ans, je n'ai pas

pu m'empêcher d'aligner toutes ses tirelires devant son miroir et d'y écrire avec mon rouge à lèvres : La beauté sera convulsive. Je n'ai pas jugé utile de préciser que l'auteur en était André Breton. J'ai soufflé mes bougies comme si de rien n'était, et le lendemain ma mère demandait à la femme de ménage de nettoyer la glace. Quelques années plus tard, la mère Bulot a fini par vider ses boîtes en fer pour un lifting. Résultat, elle n'a pas vieilli de la même façon des deux côtés du visage. Sûr, elle a un drôle d'air. J'ai toujours entendu Jeanne interdire aux filles de la famille de

poser leur menton sur leurs mains. Inutile, à l'en croire, de se faire des rides en plus. À moi, elle ne disait rien, j'étais un garçon. Qui continue à croire que les rides font le charme des hommes ? Comment elle dit, la ravissante sur la boîte en fer ? *I'm saving up for plastic surgery.*

Moi aussi, j'ai cassé ma tirelire. On va me découper et je serai entière. Il y en a qui prennent des assurances vie pour leurs mômes, moi j'ai soldé la mienne pour une femme que je ne suis pas près de quitter.

Je garde mes romans pour moi et je

publie des histoires pour enfants, la collection « Bêtes comme tout ». J'ai proposé récemment à mon éditeur un album ayant pour héros un petit garçon qui se transforme en fille. Je me suis entendu répondre que cela avait déjà été fait, et qu'on parlait assez du mariage homosexuel. Tous dans le même sac ! Je n'ai pas insisté. J'insiste rarement. J'ai laissé mon histoire de gosse trans et j'ai suivi le conseil de mon éditeur : me concentrer sur notre collection. Je me suis amusé à raconter les aventures d'un fennec entiché d'une pastèque. Après mon opération, je proposerai à mon

éditeur de remplacer le petit trans par un escargot, et il sera peut-être preneur. Le mariage gay chez les mollusques hermaphrodites n'a encore lassé personne, que je sache.

Je n'agis pas à la légère. Tout ce que les médecins, les chirurgiens pouvaient me dire, je l'ai entendu. J'ai aussi vu des psychologues et un tas d'associations, j'aime bien leur servir mon histoire d'*All about Eve*. J'ai onze ans, ce doit être les vacances pour qu'on me laisse regarder le Ciné Club du dimanche soir. J'aime les films en noir et blanc, je trouve que les femmes y font

plus femmes. Parce qu'elles sont fatales ? Le film est en version originale, et soudain j'entends qu'on m'appelle sur l'écran, avec un souffle plus prononcé avant le Y. Et là... qui répond à mon prénom ? Une femme somptueuse, vénéneuse, Ève en anglais, devient Yves. Dans la seconde je suis elle, Bette Davis, ça ne me quittera plus. Les ongles laqués, les lèvres sanglantes, les sourcils redessinés – on dirait Lili – et du satin sur tout le corps, des souliers insensés. Quand gamin on me rasait la nuque – bien dégagée sur les oreilles, pour me coiffer comme un homme,

disait-on –, ma voix silencieuse se mettait à hurler. J'attrapais ce bout de chair de trop, je le tordais, je le pinçais et, à la fin, je coinçais ma queue entre mes jambes. Je tirai dessus, pas pour qu'elle soit plus grande, non, pour la cacher entre mes cuisses, qu'elle disparaisse. Je restais debout, nu devant la glace, je regardais un trou d'ombre.

Enfant, j'aurais donné ma collection de *Pif Gadget* pour avoir des pieds aussi étroits que ceux de mes cousines. Au lit, je les compressais des deux mains comme un malade, j'essayais de les rapetisser, au moins de les affiner,

jusqu'à ce que je m'endorme, épuisé, les muscles tétanisés d'avoir mobilisé toutes mes forces d'enfant pour modifier ce qui commencerait à faire de moi un homme. Aujourd'hui, en plus de mes dix-sept robes dans la penderie, ma collection d'escarpins rivalise avec celle de la mère Bulot. Est-ce d'avoir fait ma Chinoise en torturant mes pieds, enfant ? Le résultat est un petit 42.

En bas de l'armoire, dans l'entrée de la maison de mes grands-parents, il y avait une boîte à chaussures où Jeanne rangeait sa paire de souliers des grandes occasions. De vilains escarpins beiges à

bouts ronds dans lesquels j'ai pu avec délice glisser mes petons jusqu'à quatorze ans. J'avancais sur la pointe des pieds, afin qu'on ne m'entende pas marcher avec, mais je ne pouvais m'empêcher d'aller et venir chaussé comme une femme. C'était immédiat, perché de la sorte sur ces talons de rien du tout, je devenais plus belle. Le jour du mariage de ma tante Caroline, avant que Jeanne ne les mette, je les lui ai piqués. Une dernière fois. Je me suis enfermé dans la chambre de mes grands-parents, en bloquant la porte avec une chaise, pour défiler devant la glace et

prendre des poses. J'ai commencé à me déshabiller, et j'ai vu mes épaules partir en arrière, mon menton devenir plus fier, j'ai tiré la peau de mon torse, pour me faire des semblants de seins. C'est plus bas que les choses bougeaient, je bandais. Il me faisait pleurer ce sexe tout droit. Une fois encore, j'ai voulu le coincer entre mes jambes. De le toucher, j'ai éjaculé direct sur les chaussures de ma grand-mère. J'ai voulu faire comme elle, j'ai craché dessus pour les nettoyer, c'était pire. Mon sperme avait imbibé le cuir. J'étais toujours déculotté et là, j'ai vu la poignée s'abaisser. Je

n'avais pas bloqué la porte comme il fallait. « Nonnnn ! » a crié le petit garçon. Trop tard, je me suis retrouvé sanglotant dans les bras de Caroline. Un enfant presque un homme, perdu. Ma tante n'a rien dit, rien répété. Elle a caressé mon front, si doucement, si gentiment, si tristement. Elle a passé un cirage plus foncé sur les souliers avant de les donner à sa mère, et elle a gardé mon secret. Elle est la seule dans la famille à ne m'avoir jamais demandé quand j'allais me marier. Depuis, j'ai une tendresse particulière pour ma tante. C'est mon tour de la protéger. Sa

nouvelle mèche blonde est pathétique. Il faut qu'elle comprenne qu'Alice ne peut pas remplacer Arthur. Alice fait attention à ne jamais en dire trop sur les femmes de notre tribu, c'est moi le premier qui lui ai parlé de Caroline. On ne va pas à L'Éden pour une épilation ou une manucure. On y va parce que c'est une histoire de vie. Quand une femme appelle la veille de son départ au Club Med pour se faire faire le maillot en catastrophe, ce n'est pas pour l'épilation qu'Alice va trouver une place mais pour ce que cette femme attend de son pubis, en espère pendant sa semaine de

vacances.

Avec moi, Alice n'a pas besoin de cette distance qu'elle instaure d'habitude pour ses soins. Nous sommes amis. Penser qu'elle sera toujours là me tranquillise. On ne laisse pas passer une journée sans se parler. Pas de jalousie entre nous, pas d'amertume, même pas une attente, on est là ensemble. Sans défaite possible.

J'ai suggéré à Alice de pousser Caroline dans d'autres bras que les siens. Puisque ma tante confond volupté et désir, j'ai pensé à un copain hétéro kiné, ce qui pour Caroline lui donne au

moins un trait commun avec Alice, le palpé roulé ! Plutôt coureur, mon pote, et spécialisé dans les massages esthétiques, il l'a écrit sur sa plaque, ça marche. Il a une clientèle pleine d'œdèmes ! Surtout, il en a marre des maigres. Son verdict : « Des tas d'os, par quelque bout qu'on les prenne, on se fait un bleu. » Vu le profil de ma tante, il va la trouver moelleuse. Elle s'est mise dans la tête de se faire raboter le ventre. On est plusieurs à avoir dit à Caroline qu'elle aurait plus vite fait d'arrêter les croissants à la béchamel ou les saloperies qu'elle engouffre devant son

écran. Elle vient d'essayer la lipocavitation, des ultrasons censés exploser les cellules graisseuses, ils pètent surtout les organes. Elle n'arrivait plus à s'asseoir après, pire que si elle avait eu une aérophagie en 3D ! Un bon prétexte pour l'envoyer chez mon copain kiné. Et depuis hier, plus de mèche blonde. Caroline est allée jusqu'à annuler un soin avec Alice pour partir en week-end à Collioure avec son nouveau masseur.

Alice m'a aidé à supporter ma carcasse d'homme. Que personne ne vienne m'emmerder avec mon opération.

Cinquante mille augmentations mammaires par an en France, dix mille injections de botox par jour dans le monde, à côté je suis un petit joueur. En quoi serait-il plus normal de se coller une feuille de collagène sur le visage que de se couper les couilles ? Franchement, de la molécule bovine, interdite en France, et qu'on fait venir de Suisse ! Il paraîtrait que l'élasticité du collagène bovin serait sans pareille. Une grande marque de cosmétiques élève un cheptel destiné à la production de feuilles de collagène en vue de fournir les instituts de beauté. Comparativement,

le collagène du crustacé, c'est du pipi de chat. Les feuilles se brisent et ne raffermissent rien. Alice propose aussi un soin avec une feuille caviar, il vaut mieux y aller les yeux fermés sans risquer de croiser le regard d'un sans-abri. Moi, mon rêve, c'est une jolie culotte de cheval avec ce qu'il faut de peau d'orange.

Les quatre-vingt-dix soins qu'on a offerts à Jeanne pour ses quatre-vingt-dix ans, c'est parce qu'elle a eu envie d'être coquette pour un homme, son « Lucien au ciel ». Elle en est certaine, où il est il a tout son temps pour la

regarder. Deux fois par semaine, Alice se rend à la maison de retraite pour masser Jeanne aux endroits où c'est encore possible. Il lui arrive de prendre le relais des infirmières et de faire la chasse aux escarres. Est-ce que je n'aime pas d'abord Alice pour ce lien qu'elles ont, ma grand-mère et elle ? Jusque dans la chambre saumon, Alice lui donne un peu de cette complicité des femmes. Le vendredi, elle la coiffe, elle lui fait son chignon pour les visites des samedis et dimanches. Elle veut être impeccable, mamie Jeanne, même si, dit-elle : « Je ne fais plus entrer mes

lunettes dans la salle de bains pour pas voir les détails. »

À L'Éden, je suis comme dans les souliers de ma grand-mère. À ma place. Avant Alice, elles m'auraient laminé, les faiseuses de beauté. Celle qui m'épilait les cuisses, portable à l'oreille, ses gestes rageurs le jour où son petit copain de la semaine l'a lourdée au téléphone. Elle m'aurait dépecé, elle ne s'y serait pas prise autrement. Pour ce qui est du pelage, grâce à Alice, j'arrive au bout d'une épilation définitive, longue et coûteuse mais moins douloureuse qu'elle ne l'aurait été sans elle. Enfant,

j'épiaï ma mère sous la douche, j'ai redouté d'avoir autant de poils qu'elle. Avec son pubis de mammouth ! Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder, avec en même temps l'envie de ne pas voir. Et dire que je suis passé par là pour naître ! Tu m'étonnes que j'aie de la barbe ! J'attendais le moment où elle se doucherait pour regarder entre ses cuisses. Une ombre qui serait une masse. Les jours où elle se lavait les cheveux et avait les yeux fermés, j'en profitais pour approcher, la bouche à hauteur de son sexe, les gouttelettes rebondissaient sur mon visage, je fronçais les yeux, pas

assez pour ne pas remarquer que toute cette eau ne parvenait pas à forcer la toison. On aurait dit des larmes accrochées là. J'avais envie d'appuyer et hop ! plus de larmes. Rien qu'un mystère, comme un aimant.

À part Alice, il n'y a que Nessim à ne pas m'avoir tyrannisé. Nessim a un salon de coiffure pour hommes à cent mètres de la gare et le sens de l'humour. Dans sa vitrine, il annonce des coupes TGV, des rasages Express, des shampoings Première classe. Sa spécialité, ce sont les sourcils, et tout ce qui ressemble à un poil sur le visage,

pas un ne lui échappe. Il les attrape avec un fil dont il use comme d'un lasso. J'ai le haut des pommettes plus lisse qu'un bébé. Et grâce à Nessim, je les ai, mes sourcils à la Joan Crawford. J'ai tout fait pour éviter la chimie, les hormones, les piquouses et le reste. J'ai envie d'être une femme, pas de mourir. Je sors de deux ans de prise d'œstrogènes pour l'opération, et j'ai opté pour un léger maquillage permanent, très discret. Une repigmentation du contour des lèvres et, surtout, un trait d'eye-liner dans la ligne des cils inférieurs. Je suis le seul à le voir mais pour moi ce trait change tout.

On pique à un millimètre des yeux et une fois commencé, il faut terminer. Cinq aiguilles bourrées de pigment qui traversent les sept couches de l'épiderme. Alice a essayé de me dissuader de le faire, mais rien ni personne, pas même elle, ne m'empêchera d'être celle que je veux être. Celle que je suis. Pas comme le héros du film de Cimino, qui à la fin de *La Porte du paradis* regarde la vie qui n'aurait pas dû être la sienne.

Ça fait un moment que je n'ai plus de sexualité. Je n'ai jamais eu envie d'être un travelo. Être une fausse femme. De

toute façon, avec moi les hommes baisaient un homme. Nous savons, mes amants et moi, qu'ils étaient là pour m'enculer. Si c'est un vagin qu'ils voulaient, ils resteraient chez eux. Les mecs mariés raffolent de moi. À l'exception de mon père. Nos rencontres sont invariablement décevantes. Il finira par m'appeler Yvette, je parie. Pour faire rigoler autour de la table, avoir l'air de tout contrôler, la mère Bulot suivra.

Jeanne aurait pu m'obliger à reprendre la ferme, les quatre-vingt-dix hectares de noyers qu'ils ont eu un temps, elle et

Lucien, qu'on n'a plus. Parcelle après parcelle, ils ont vendu. Soixante mille troncs et leur écorce, dont j'ai usé comme d'une râpe. J'aurais voulu y laisser ce sexe. Je me déculottais, j'encerclais l'arbre avec mes bras d'enfant et je frottais. Un animal. La prochaine fois que je m'appuierai à un de ces noyers, j'aurai un petit clitoris. On verra ce qu'il réclame.

Je suis passé à la maison de retraite tout à l'heure, la petite voix à l'intérieur de moi faisait les questions et les réponses.

Tu dirais quoi, mamie, d'avoir une nouvelle petite-fille ? Ça y est, tu t'es décidé, mon garçon ? Ah ça, je suis contente. Avoir des enfants, on est là pour ça. Autrement, on sert à quoi ? Je suis contente, tu me fais grand plaisir, tu sais. C'est une fille, alors ? Une petite-fille, mamie, pas une arrière-petite-fille ! T'es comme les autres, alors. Toi aussi t'auras ton enfant. Tu l'as dit à tes parents ? On a eu un nouveau bébé dans la famille, du côté de ma sœur. Une petite Judith. Tu vas l'appeler comment toi ? T'es pas obligé de me dire. Pourquoi tu ne m'as pas parlé de la

maman ? Ne l'amène pas ici surtout, quand on est dans son état, faut rester tranquille. Tu t'occupes bien d'elle ? Je suis contente mon garçon. Tu me fais grand plaisir. Arrête mamie ! Dans la famille Bulot, je demande la grand-mère. Pas de bulots, attention ! Quand on est enceinte ce n'est pas bon dans son état. Elle ne fume pas, au moins ?

Il ne s'agit pas d'avoir un bébé, mais un vagin artificiel. *Mon* vagin. Ma petite voix aurait pu continuer longtemps mais Jeanne somnolait et tout ce saumon me sortait par les yeux. Sans parler du

monsieur de la chambre d'à côté qui n'arrête pas de gémir. Il paraît que cela fait soixante ans. Il est né avec je ne sais quoi en moins dans le cerveau, ses parents sont morts et on l'a mis là. Le plus jeune de la Maison des Fleurs. Ça lui fait une belle jambe.

Depuis tout petit, je caresse le dessus des mains de ma grand-mère. J'appuie sur ses veines, comme sur un fleuve dont je voudrais dévier le cours. Enfant, j'y pressais ma bouche, je cherchais le renflement sous mes lèvres. L'arthrite a fait ses doigts plus sinueux que ses veines, des sarments de vigne, tordus au

point de ne plus pouvoir rien attraper ni tenir, eux qui ont tant pétri, tant porté. J'ai attendu qu'elle s'endorme, j'ai lâché sa main et je me suis éloigné de son lit en faisant le moins de bruit possible comme un gamin qui voudrait faire le mur. J'allais sortir de la chambre, j'ai entendu sa voix dans mon dos : « Je suis fatiguée, mon garçon, la machine est cassée. » Je n'ai rien répondu, j'ai continué à avancer dans le couloir.

Avant que Clarisse n'aille y prendre ses quartiers d'été, j'ai eu la ferme et la grange quelques jours. Jeanne m'a

rappelé d'allumer la bougie devant la photo de mon grand-père dans le salon. Je lui ai proposé de lui rapporter le cadre et une provision de bougies mais elle qui ne se plaint jamais sait exactement où elle est. « C'est pas bien ici pour lui. » Elle ne veut pas que Lucien ait quoi que ce soit à voir, ne serait-ce qu'en photo, avec les saumons.

Après quatre ans sans Lucien, la ferme a encore l'odeur de leur vie à tous les deux. Pendant quarante ans, j'ai regardé ma grand-mère laisser entrer le jour dans sa maison et fermer sa porte à la nuit. À la fin j'aurais pu l'aider, elle en

aurait eu besoin, mais j'ai continué à l'observer sans bouger. Tant qu'elle pourrait se pencher, ouvrir et fermer ses volets, je serais encore son petit et nous étions chez elle. Aujourd'hui, je me retrouve avec des murs vides. Je laisse les fenêtres grandes ouvertes, pour être dehors dedans et regarder la nature. J'aime prendre mon temps avec elle. En poussant les volets, je sais où je suis. C'est aussi nos arbres, presque la terre, qui entrent par les fenêtres, tout devient plus lent, plus profond. Quand j'arrive, au moment de m'engager dans le hameau, c'est inévitable, je baisse la

vitre de la voiture et un bonheur me pince.

Ils vont vouloir trier, jeter, vendre et on va brader, nous allons brader. Ce qui restera finira dans un vide-grenier ou sur un trottoir, ce qui a compté et qu'une vie aura ébréché. On se débarrassera de ce qui encombre, alors que c'est ce qui reste de ma grand-mère, de nous, comment peuvent-ils ne pas le comprendre ? Personne n'a encore dit à Jeanne que Nicolas et sa femme projetaient de faire un gîte dans la grange, ils vivront sur place. Je trouve ça bien, un autre enfant va grandir ici, la

petite Judith qui vient de naître.

J'ai fait main basse sur les bocaux de cèpes. Les dernières confitures, je me suis obligé à en laisser quelques pots pour Caroline et Clarisse. Ce que je suis venu chercher, ce sont les journaux. Mon grand-père ne jetait rien, il a laissé sa vieille 504 sous l'appentis et une cargaison de magazines, tous ceux lus au cours de sa vie. Je voulais en sauver deux ou trois. Qui sait que le maréchal Pétain était à Toulouse le 7 novembre 1940 ? On s'en fiche ? D'accord, mais j'aime bien ce numéro de *L'Illustration* et son éphéméride. Le garder, comme

mon grand-père l'a gardé, même si je ne le sortirai jamais du coffre où je le rangerai. Il y a aussi le *Quercy Magazine*, le numéro 32, avec ce bonhomme en couverture, une faux à la main, gitane au bec, chemise à carreaux et la moustache, parfaite icône gay avant l'heure. Qu'est-ce qu'il voyait mon grand-père ? Certainement un paysan comme lui. Ces pages froissées ne me disent pas qu'avant c'était mieux ou moins bien, elles me disent que c'était différent. Sur le magazine, il y a la trace du pouce de pépé en haut à droite. Je le revois, assis à sa place en bout de table,

il adorait tremper le quignon dans l'huile de ses noix, le ramollir avant de le croquer. Ma grand-mère n'a pas voulu que sa chaise reste vide quand il n'a plus été là, son siège est devenu celle de mon père, mais personne ne pense à lui garder le quignon.

Tous les gosses qui ont grandi chez mes grands-parents y ont appris plus qu'ailleurs. Comme si en rebondissant sur les carreaux de la cuisine, les doigts de Dieu, ces rais de lumière dans le ciel après l'orage, pouvaient nous enseigner quelque chose. J'aimais rester dans la cuisine, attendre que ma grand-mère

s'assoie. On arrivait chez elle, après des mois d'absence, on n'avait pas fermé la porte, elle savait si on allait bien ou pas. Elle voyait tout.

Est-ce qu'un hétérosexuel tombera amoureux de moi ? Une histoire d'amour, c'est possible ? Mon idéal masculin, c'est un homme qui lirait à mes côtés le dimanche après-midi. On serait à demi allongés sur le canapé, chacun avec notre livre, et avant de céder à la torpeur, je sens la main de cet homme qui refermerait tout doucement mon livre.

Je veux qu'Alice soit la première que

je retrouverai après l'opération, qu'elle me voie nue. À part ma mère et mamie Jeanne il y a longtemps, Alice aura été la seule femme à voir mon sexe. Les rares hommes qui viennent à L'Éden sont surtout des homos. En général, les hétéros sont envoyés par leur femme en vue de pimenter une vie de couple à moindre risque. Elles croient ainsi prouver à leur mari qu'elles ne sont pas jalouses. Sans avoir à craindre qu'Alice le leur pique ! Un massage avec une blonde bien roulée, ils ne savent pas où se mettre les bonshommes. C'est quoi le cadeau ? Le massage ou Alice ? Ils ont

tellement peur de bander qu'ils s'endorment. Elle commence toujours à les masser allongés sur le dos, si il y a début d'érection, elle leur demande illico de se retourner sur le ventre. À côté, les homos sont à l'aise. À peine entrés dans la cabine de soins, c'est le show ! Pas une excitation de folle, plutôt celle d'un enfant. Alice les appelle les hommes guimauves.

Quand elle me masse le ventre, il y a un geste que j'attends, un geste que personne, jamais, n'a eu pour moi. À un moment Alice soulève mon bassin. Je sais que ses yeux sont fermés, pareil

pour les miens. Comme ceux qui font l'amour et veulent être seuls avec leur désir. Il n'y a plus d'amant, seulement une jouissance que l'on prie. Quand j'aurai un sexe de femme, est-ce qu'il y aura un homme pour fermer les yeux ?

1. « J'économise pour une opération de chirurgie esthétique ! Certains matins, il n'y a pas que mon esprit qui a besoin d'un bon lifting. »

2. « Depuis quand c'est un crime d'être fabuleuse ? »

3. « Les miracles arrivent ! Chaque pièce économisée vous rapprochera de la perfection. »

4. « Le moment venu, vous aurez besoin d'investir dans un Plan Épargne Beauté Éternelle. »

Manon, vingt ans, les cheveux aile de corbeau, préfère la méchante reine à cette cruche de Blanche-Neige, écoute Kurt Cobain et vomit Lana Del Rey. Facilement en mode catastrophe, fait de la distraction un art de l'esquive, ne peut plus manger de fromage depuis sa visite des caves de Roquefort, s'endort volontiers sur le canapé bercée par la voix de ses parents assis à côté d'elle, sort parfois la nuit marcher sur le toit

des voitures jusqu'à déclencher une alarme, brûlera ses fiches de paye, déteste le mot retraite et le mot chef, aime utiliser « nonobstant » parce que personne ne le dit. Voudrait déjà être vieille, tient un album des actrices botoxées, ne supporte pas qu'on arrive en retard depuis qu'elle a vu Elle et lui. Adore tremper ses doigts dans l'huile d'olive pour les essuyer sur ses cuisses, aime nettement moins les enfoncer dans sa gorge, boit systématiquement un grand verre d'eau glacé avant chaque repas, rêverait d'attraper le ver solitaire, éteint systématiquement son

*portable en voiture, refuse de se griller
le cerveau pour Free. Romantique
définitivement.*

— Elle adore, elle kife. Elle kife grave ma fille.

En entrant dans l'institut de beauté d'Alice, j'ai immédiatement repensé à cette phrase que j'avais entendue au Kid Spa. À L'Éden, on est loin, très loin, du pseudo-salon de beauté où j'ai fait mon précédent stage. Dans mon école d'esthétique, on nous a donné un dépliant avec les dix commandements de

la beauté, c'est un peu crétin. Je les ai montrés à Alice et avec un crayon elle a écrit dessus : On dit aux petites filles qu'il faut souffrir pour être belle, on devrait leur apprendre la volupté. Arrêter avec la petite sirène. Il y a d'autres moyens de trouver un prince qu'en y laissant ses écailles. L'Éden est un lieu pour oublier. Pour une femme insoumise. Je suis comme Alice, je n'aime pas l'imagerie des instituts, le cliché de la beauté qui claque quand ce n'est pas la bulle de chewing-gum. Tu m'étonnes qu'il y en ait encore qui confondent esthéticienne et

péripatéticienne. Hier, à la sortie du métro, une fille distribuait des prospectus rose bonbon vantant la journée 100 % rêves féminins avec au choix : un massage ou trente minutes de voyance. Ben voyons.

Les salons de beauté pour les enfants, c'est le pire du pire. Au Kid Spa, la petite qui kifait soi-disant s'appelait Sandy, sept ans. Parachutée par sa mère dans cet épouvantable temple de la beauté pour des gamines. À vous dégoûter de l'esthétique. Alice est à des années-lumière d'Aïcha et de son Kid Spa. Aïcha en faisait des tonnes, avec

ses « ma jolie » et « ma poupée. » Des mamans voilées, les mères du quartier s'y étaient donné rendez-vous pour l'inauguration. Ça sentait le plâtre et la peinture, le roussi aussi. La faute aux bandes de cire trop chaudes. J'ai repéré un sarcophage parfait pour s'irradier d'ultraviolets en vue d'acquérir un bronzage fumeux. Vingt-cinq mille cabines UV recensées en France, autant de cancers de la peau. Les mélanomes prolifèrent. Si on commence dès le Kid Spa, la prochaine génération est grillée. Aïcha est la première à avoir osé à Toulouse. « Vous avez vu mes

minifauteuils fuchsia ? Et le logo Dora sur les accoudoirs. J'aurai les Hello Kitty la semaine prochaine, ils ont eu un retard de livraison. Le paradis des enfants, je vous dis. » C'était son grand jour, l'ouverture de son Kid Spa, le début d'un empire ; elle ne doute de rien. On n'a pas envie de la contredire, tant sa fougue déplacée fatigue. De toute façon, j'étais là pour un jour, pas plus, et avoir sa signature au bas de ma convention de stage de première année d'esthétique.

Depuis toute petite j'entends dire qu'Alice est le remède prescrit dans la

famille. Je me demande si ça a joué dans mon envie d'être esthéticienne. Certainement. Et emmerder ma mère qui m'avait programmée au berceau pour être polytechnicienne. Elle a refusé que je fasse coiffure. Esthéticienne, elle a capitulé. Tatie Caroline a plaidé ma cause. La sœur de papa est raide dingue d'Alice, dans la foulée elle a convaincu ma mère de changer d'institut.

Plus tard, c'est un endroit comme L'Éden que je voudrais avoir. J'espère que la blonde préférée de maman et de tatie Caroline m'aidera. C'est vrai qu'elle est classe. Les garçons doivent

se transformer en merlans frits devant elle. Surtout, elle a l'air gentille. Elle ne pose pas de questions, pourtant à elle je dis des choses que je ne dirais à personne. Grâce à Alice j'ai appris à toucher les corps, à adoucir, à réparer. Avec une responsable de stage pareille je pourrai apprivoiser la beauté. Sa journée n'est pas remplie de rendez-vous mais de rencontres.

Avant de venir ici, je me disais qu'avec un nom pareil pour son institut, leur Alice avait intérêt à assurer. Je suis dans la place et je confirme : elle assure. Avec le déménagement de

L'Éden, elle va avoir besoin de quelqu'un pour l'aider dans la seconde cabine. Je ne la vois pas enchaîner les stagiaires. J'espère qu'à la fin de mon stage, elle me demandera de travailler avec elle. Ma mère est conquise. En tout cas, elle ne cache plus à ses copines de bridge mes études d'esthétique. En plus, elle est persuadée que L'Éden me fera prendre quelques kilos. Qu'Alice me raisonnera. Eh oui, j'ai beau me gaver en cachette, j'ai les fesses creuses, des osselets, dit ma mère ; moi je les trouve trop grosses. Petite, je ressemblais à un porcelet, c'est sur mes photos de classe.

En primaire, mon surnom dans la cour de récréation était Gradouille. J'ai détesté être une boulotte, le voir encore sur ces photos. De moins en moins, vu que je les déchire en cachette. Comme je ne veux pas que ma mère s'en rende compte, je refais l'album en espaçant les autres photos. Je m'efface ; je ne serai plus jamais grosse. Ma mère prétend que si je continue à faire n'importe quoi avec la nourriture, je ressemblerai à tatie Caroline : mince comme un fil jusqu'à quarante ans, avant de tripler de volume. Sa menace favorite, genre le corps se venge. Ce n'est pas le corps,

c'est nous. On se venge de soi. Chacun sa méthode. Lili, elle, engouffre presque tout son argent ici. Une mine d'euros pour un institut de beauté. Je n'en reviens pas du nombre de crèmes qu'elle achète. Pour elle, un pot à moitié plein est d'abord à moitié vide. À deux cents euros le pot, ça se discute. Si un blush ou un fard à paupières lui plaît, elle en achète pour cinq ans. Après, elle jette. Elle est celle qui réserve le plus de soins. En ce moment, elle découvre la fasciathérapie. Alice y excelle. Ce sera bizarre si un jour je devais le faire à ma mère. C'est la méthode que je

recommande pour rajeunir : pas d'injection, pas d'opération, pas forcément très agréable mais en deux heures on a les traits du visage détendus et reposés. Il faut masser à l'intérieur des narines, puis dans la bouche, la muqueuse, entre la gencive et la joue, après on retrouve sa figure d'il y a longtemps.

Pas une pub sur les murs de L'Éden, pas un présentoir avec le dernier sérum miracle. La moitié des instituts font leur marge en refourguant des produits merdiques après les soins. À l'inauguration de son Kid Spa, Aïcha en

faisait des tonnes pour la journaliste du quotidien local. « Et mes maquillages miniatures, vous avez vu mes maquillages miniatures ? Ils sont trop mes mini-fards à paupières, essayez-le le purple. Ou le sweet mandarine, ça ira très bien avec les yeux de la petite. » Plutôt un orange Casimir son sweet mandarine, bonjour *L'Île aux enfants*. Petite, ma mère le regardait, il repasse à la télé, elle l'enregistre et on le mate assises sur le canapé, histoire de partager quelque chose. Si elle avait vu le Kid Spa, elle aurait volé dans les plumes d'Aïcha et lui aurait servi un de

ses sermons sur la vulgarité qui triomphe de tout, etc., etc.

Quand on marche dans la rue, on voit autant de poubelles que d'instituts de beauté. Quelques mètres carrés en sous-sol, sans ouverture, avec des esthéticiennes qui font uniquement du commerce. Il fallait voir Aïcha brandir le make-up idéal pour transformer un ange en minipute. Je l'entends encore : « Viens mon petit sucre, assieds-toi là. Elle est où ta maman ? Elle est où la mère ? Je fais pas crèche, hein ! » Le ton se durcissait, tout comme les traits d'Aïcha, décidément trop fardée.

« Comment, madame ? Oui, les minipinces à épiler, c'est pour les sourcils des petites. Bien sûr, je fais l'épilation des avant-bras. Dix-neuf euros. Ce qu'on fait pour nous, on peut bien le faire pour elles, non ? » Stage d'immersion en entreprise, ils appellent ça. La journée allait être longue, je l'avais compris tout de suite. Aïcha en faisait des tonnes : « Allez madame. Je m'occupe de votre fille. T'es belle comme un cœur, toi, dis ! Prends une sucette, je vais tirer d'un coup sur la bande de cire, ça va faire un peu mal, juste une seconde. T'en veux pas de ma

sucette ? Dites, madame, vous pourriez lui mettre la main sur la bouche, faudrait pas qu'elle crie vous comprenez, avec les journalistes. » Une journaliste, aussi égarée que moi. J'ai soudain eu besoin d'être ailleurs. J'ai repensé à mon autre stage. Là aussi, une seule journée. La dernière année de collège. J'avais choisi la caverne d'Ali Baba, une librairie où j'allais le samedi pendant que ma mère écumait les magasins de fringues. Qu'est-ce que j'étais bien au milieu des livres avec le libraire, un monsieur rigolard à moustache. Le jour du stage, il m'a installée sur un tabouret et j'ai lu

des BD toute la journée, en l'écouter conseiller des romans à des gens qui venaient le voir, lui et personne d'autre. Devant moi une pile de vingt et un albums du *Chevalier Ardent*. Il les avait lus au collège. « Ce qu'on a aimé le plus, quand on a ton âge, c'est ce qu'il faut faire après. » Il avait l'air heureux dans sa librairie. Maintenant il y a un Sephora à la place.

Le Chevalier Ardent, le voilà mon homme idéal. Quand les gens me demandent si j'ai un amoureux, je dis son nom, ça les calme. D'ailleurs, je me coiffe comme sa princesse Gwendoline.

Deux longues tresses sur lesquelles j'adore m'asseoir. On me dit que ça n'existe plus des pareilles, on les admire. Mamie Jeanne la première. J'ai du mal à croire qu'elle a eu les mêmes. Ça fait bizarre de penser à elle jeune fille. Ça veut dire que moi aussi je vais être vieille comme elle ? Je les trouve posés les vieux, calmes. Ils savent plein de choses. Je les écoute raconter le temps d'avant. Je pense à ces trois mamies à l'école d'esthétique. Elles font partie des cobayes pour notre apprentissage, du coup elles ne payent pas. Mes trois mamies se plaignent

toutes de leur retraite minuscule, il y en a une qui a des engelures aux mains l'hiver parce qu'elle ne chauffe pas assez chez elle. J'aurais des économies, je leur donnerais tout. Elles aiment bien m'avoir pour les soins ; d'après elle on n'est pas tant que ça à ne pas les voir comme périmées. Mes trois mamies n'arrêtent pas de parler et c'est comme avec ma grand-mère, j'apprends tout ce qui n'existe plus. Avec qui elles parleraient autrement ? Elles me le murmurent quand on se dit à bientôt. Je me demande toujours si elles seront encore là au prochain soin.

À l'école, on nous enseigne à gommer les imperfections. On a surtout des femmes de quarante et de cinquante ans. Quand on les voit allongées en petite culotte, on décrypte. Celles qui font l'amour ou ne baisent pas, ce qu'elles mangent, les laissées-pour-compte, les propres, les pas propres. À la qualité ou au ratage de leur balayage, on devine le montant sur leur compte en banque.

On m'a proposé d'être mannequin mains l'année dernière, ça m'a mortifiée. Pour les mains ça va, mais pas pour le reste ? Combien de fois j'ai vu dans le regard des gens : elle n'a pas

la beauté de sa mère. Je compare en permanence. Elles me font du bien ses premières rides, elles s'installent. Son décolleté et ses coudes commencent à se friper, ça me donne envie de porter des débardeurs. En plus, quand on voit mes épaules, j'ai l'air encore plus mince. Est-ce qu'un jour mon père me trouvera plus belle que ma mère ? Ils me fatiguent, tous les deux, avec leur couple fusionnel. Allez, ils n'ont pas que des défauts. Chaque année, le premier soir de l'hiver on regarde *Le Voleur de Bagdad* en se tenant les mains tous les trois, et « en avant pour la féerie et

l'aventure véritable. » Mes parents ne m'ont jamais collée devant des programmes débiles à la télé. Ils ont ceci de remarquable, ils ne parlent ni de la météo ni des résultats sportifs. Je vois bien qu'ils me trouvent trop sérieuse, pas vraiment enjouée. L'hiver, on fait des feux de cheminée ; l'été, on regarde le ciel qui s'embrase sur notre balcon. Papa dessine des jardins. Des jardins dans des villes. Il ne manque pas de travail, il y aura de plus en plus de jardins citadins et de lotissements à la campagne. Ma mère est une actrice qui n'a jamais joué sur une vraie scène. Ce

qui est bien avec elle, c'est sa joie gourmande. Et c'est sans calories ! Chez nous, on prend un apéritif tous les jours. Mes parents aiment bien raconter qu'en deuxième année de maternelle ils ont été convoqués par la maîtresse : je réclamais l'apéro au lieu du goûter ! C'est vrai que j'aime nos apéritifs avec plein de choses à grignoter. L'impression d'une multitude de plats. Je mange et je sais que derrière je vais vomir. Fini Gradouille. Terminé ! Qu'est-ce que je me sens bien quand j'ai dégueulé. En même temps je suis triste. J'essaye de tirer la chasse discrètement,

je me suis inventé une petite vessie pour justifier mes allers-retours aux toilettes. Et j'ai la main lourde sur le désodorisant. Pour la nourriture et le reste ma mère est très organisée, on peut dire rigide, avec des règles strictes. Elle n'a pas pris un gramme depuis qu'elle a quinze ans. Jamais de pain, à part au petit déjeuner ; la charcuterie, le fromage et les viennoiseries pas plus d'une fois par semaine. Pour les pâtisseries, ce qu'elle appelle les vrais desserts, c'est uniquement le dimanche. Et surtout, zéro grignotage. Ja-mais. Comme si avaler une bouchée entre deux

repas risquait d'en faire une obèse dans la seconde. Elle s'habille en seize ans. Je déteste la pub pour les fringues avec la mère et la fille sur la même photo. Fausses complices, vraies rivales. Évidemment, la mienne a voulu faire le casting. Faudra changer de fille, maman. Est-ce de la voir jouer à la maigre qui me donne envie de faire mieux qu'elle ? Je ne sais pas. Ce que je sais c'est que je ne joue pas. Je fais beaucoup mieux que contrôler mon poids : je le détruis. Mon régal est de me voir fondre. J'ai piqué à mon père son mètre de chantier et je mesure mes cuisses, jusqu'à mes

genoux. Tant que mes parents ne se doutent de rien pour les coupe-faim et le reste, je suis tranquille. Les anorexiques carotte-concombre n'ont que de la bile à vomir. Je suis dans la catégorie boulimique contrariée, je mange et je remplis la cuvette des toilettes. Je pense tout le temps à bouffer, tout le temps. Il paraît que c'est une forme de suicide, trop manger ou pas assez. Des anorexiques qui meurent il y en a tous les jours et aussi des obèses qui se pètent le cœur. J'ai beau le savoir, je ne peux pas m'en empêcher. Il m'est arrivé de rêver de lavage d'estomac pour être

plus maigre. À qui je peux dire ça ?

On trouve plein d'astuces sur les blogs pro-ana, des tas d'infos pour maigrir. On se remplit, on se vide ; on se remplit, on se vide. Tant qu'on se vide plus qu'on se remplit, ça va. J'ai perdu tellement de poids cette année, je n'ai plus mes règles. Aménorrhée. Une fille sur un site expliquait comment donner le change et avoir la paix avec ses parents. Elle laisse traîner des boîtes de tampons vides après avoir calculé les jours où elle devrait avoir ses règles. C'est pratique la chasse d'eau, personne n'ira vérifier si les tampons sont usagés ou

pas. Je suis tellement heureuse quand je me sens flotter dans mon jean. Il y a ce moment, le matin dans mon lit, où j'ai les yeux ouverts dans le noir et où mes doigts cherchent mes côtes. Je passe et repasse dessus, ce bonheur de caresser mes os et de soupeser mes creux. Le moindre gramme perdu, je le touche. Forcément, je suis constipée, là aussi j'ai l'astuce : une cigarette à jeun au réveil et direction les toilettes. Du coup, le soir, je peux me jeter sur ma réserve de rochers pralinés sous clé dans une boîte au fond d'un tiroir de ma commode. J'attends qu'il n'y ait plus de

lumière sous la porte de la chambre de mes parents et je commence à saliver, je m'assois en tailleur dans mon lit et je vide consciencieusement la boîte. Le lendemain, je réapprovisionne. Et plus je m'en veux, plus je la remplis. Je reste branchée toute la journée sur ce moment : me tapisser le ventre de chocolat. Sinon je ne peux pas m'endormir. Impossible d'être dans mon lit en sachant qu'il reste du chocolat dans ma commode. Je ne dors plus chez les copines, les rochers me manquaient trop. J'en arrivais à taper dans le pot de Nutella de leurs petits frères et petites

sœurs.

Mamie Jeanne est la plus belle. Parce qu'elle est calme à l'intérieur. Elle était... À la maison de retraite, elle est sur la touche. J'espère qu'on continuera à aller dans son ancienne maison. Quand j'avais sept ans, on y avait un rituel au saut du lit avec ma mère. On guettait les chevreuils, accroupies côte à côte et on faisait pipi. Parfois je lui voyais un fil bleu sortir, j'étais intriguée, je ne savais rien alors des tampons ou des règles. Je lui demandai ce que c'était et ma mère répondait : Ce qui fait qu'on est une femme. Un peu réducteur, non ?

Mon père n'en démord pas, selon lui mes études se résument à un diplôme pour se peinturlurer. Maintenant que je fais mon stage à L'Éden, ma mère ne manque pas une occasion de lui balancer que bientôt je gagnerai plus d'argent que lui. Quand mes parents se disputent, c'est toujours à mon sujet. On dit souvent que si un enfant s'engueule avec son père ou sa mère, c'est qu'il lui ressemble. Je ne veux pas me disputer avec ma mère ; je ne veux pas lui ressembler. C'est mamie Jeanne, mon modèle. Mamie chérie. Après la mort de mon grand-père, elle a commencé à se

préparer pour lui comme une fiancée. Elle est persuadée que là où il est pépé Lucien la regarde, qu'il n'a que ça à faire. Elle en a fait des kilomètres pour venir voir Alice quand elle n'était pas encore dans sa maison pour morts-vivants. Alice la maquille encore le vendredi, un nuage de poudre et un gloss transparent sur les lèvres. Elle la coiffe, lui masse les articulations, en faisant gaffe aux plis, où ça macère. Je demanderai à Alice de m'apprendre les bons gestes pour soulager ma grand-mère, qu'elle ait encore plus de douceur.

C'est vrai qu'on est bien à L'Éden. Le

nom finalement n'est pas prétentieux. Elle m'agaçait avant de la rencontrer, Alice. Tellement exemplaire d'après ma mère et les autres, tellement parfaite ! Lorsqu'elle a commencé à s'occuper de mamie Jeanne, je suis devenue moins méfiante, et j'ai compris qu'elle aimait ma grand-mère comme j'aime mes petites vieilles, qu'on était pareilles.

Je ne m'habitue pas à voir mes tantes et mes cousines faire leurs soins à L'Éden. En général, Alice me demande de ne pas rester dans la cabine quand elles viennent. Ça pourrait les gêner. Je reste dans le boudoir à côté, mais

impossible de ne pas entendre, surtout avec Lili. Elle en fait des tonnes, du coup je tends l'oreille. La semaine dernière Alice lui a annoncé que L'Éden allait changer d'adresse. On ne va pas loin, on va en face, ce sera plus grand, avec deux cabines. Alice m'a fait comprendre qu'elle aurait encore plus besoin de moi. Je suis contente. Pas Lili. Fallait voir sa réaction. Elle criait, elle a dit que c'était inadmissible, qu'Alice ne pouvait pas lui faire ça. Je ne me rappelle rien d'Ève, j'étais trop petite. Lili a parlé d'une lettre dans son portefeuille. La lettre d'Ève. Elle a

demandé à Alice de se souvenir de cette lettre. De la relire, tiens, là, maintenant, qu'elle prenne la mesure de ce qu'elle s'apprêtait à lui faire. Après, plus un bruit. Je n'étais pas vraiment à l'aise, aux aguets sans rien à entendre. Elle a l'air superlongue, la lettre. Elles n'ont pas terminé le soin, finalement. Lili a eu l'air surpris de me retrouver en sortant de la cabine, elle m'avait complètement oubliée. Pas Alice. Elle sait que j'ai entendu. Et Lili qui d'habitude ne me dit jamais trois mots, m'a caressé la joue en regardant loin, très loin, au-delà du mur. J'ai compris que ce n'était pas ma joue

qu'elle caressait. Elle a ouvert son sac, j'ai cru qu'elle allait me montrer la lettre, j'ai eu droit à une photo. J'ai bien vu que Lili était déçue quand je lui ai dit que non, je ne me souvenais pas d'Ève. Je n'ai même pas pu lui dire que sa fille lui ressemblait, ce n'est pas vrai. Ni qu'elle était belle, c'est vraiment trop cliché. Quelqu'un est mort et il est beau. Même laid, il devient beau pour faire plaisir. N'importe quoi, à part donner plus de regrets.

J'ai prétexté une course à faire et je les ai laissées toutes les deux, c'était trop glauque. Chez moi, j'ai demandé à

mon père de me parler d'Ève. Ils ont été élevés ensemble par mamie Jeanne. Il m'a dit que ça ne l'avait pas étonné qu'elle se tue. Plus jeune, Ève était toujours en train de rêver et ça inquiétait mamie Jeanne. Lorsque les enfants étaient autour de la table, Ève sortait de la pièce, elle n'avait pas bougé de sa chaise, pourtant elle n'était plus là. Ça m'a fait penser à Lili quand elle m'a caressé la joue. J'ai dit à mon père que la prochaine fois qu'on irait dans la maison dans la nature, j'aimerais qu'il me montre où est la fille de Lili dans le cimetière. J'aimerais choisir une fleur

juste pour elle. Il m'a promis, on ira au moment des pivoines. Chaque printemps Ève les attendait, il s'est raclé la gorge en le disant, alors ma mère a serré son épaule et on s'est souri tous les trois.

Voir mes parents me donne envie d'être amoureuse. Je viens de prendre un forfait dans une salle de gym pour deux séances de muscu par semaine. Il y a un type qui ressemble au Chevalier Ardent, les mêmes cheveux. Le lundi, il vient accompagné d'une Black, mais pas le mercredi. Il s'appelle Marc-Antoine. Devant lui, je suis devant le plus gros gâteau de la vitrine. Miss Univers ne se

prépare pas autant que moi quand je vais à la muscu. Brushing, fond de teint, mascara, et je me fais les ongles avant chaque séance. Marc-Antoine remarque-t-il mes efforts ? Sa Black, foutue comme elle est, soit on est Naomi Campbell, soit il faut ruser. Cela dit, j'ai un truc qu'elle n'a pas : je suis vierge. Une vraie pièce de collection, mais à part moi qui le sait ?

On apprend aux petites filles à s'asseoir les genoux serrés ; à mon âge les filles écartent, ensuite elles racontent : le mec qui a un sexe de la taille d'un auriculaire, celui qui aurait

besoin d'un tuteur, franchement ça donne pas envie. Réussir une pipe est très commenté. Celles de mon école ont organisé une soirée Tuppergode. Leur truc, c'est d'avoir tout essayé, genre le défi. Sexe à pile, triolisme, branlette sur Skype, et le must, être bisexuelle. Non merci. Dès l'âge de quatorze ans, elles s'envoient des liens vers des sites porno en trouvant ça rigolo sous prétexte qu'elles ne le font pas. Six ans après, elles se repassent les mecs et elles comparent. Eux, le porno en fait plus des maladroits qu'autre chose, des trouillards. Je me suis inventé une

aventure avec Marc-Antoine. Je n'ai aucune envie que quelqu'un me touche. Pas même lui. De la même manière qu'avec les coupe-faim, je trompe mon monde. De toute façon, je suis un tas d'os pour les autres, et trop grosse pour moi. Bref, je ne plais à personne. On ne me croirait pas, si je disais que je suis vierge. Même ma mère ne me croit pas : elle essaye régulièrement de me refourguer la pilule. Une belle merde.

Y a un truc qui me gêne avec mon père, un truc qui m'embête. Une photo que j'ai trouvée en fouillant dans leur armoire. Il est appuyé contre un mur, les

bras derrière le dos, il est jeune, mon âge environ. Il est à poil, bronzé, et il bande. Le bas de l'image est cadré pile au bord de son gland, on voit une veine le long de son sexe, il est gros. Je m'enferme avec la photo dans les toilettes. Cette fois pas pour vomir. Papa regarde l'objectif ; il me regarde. Je passe de son sexe à ses yeux, ça peut durer longtemps. Je ne suis pas à l'aise. Derrière, il y a la date du développement : ma mère était enceinte quand elle l'a prise. J'étais là et papa la pénétrait. Est-ce que ça fait des enfants différents ? Est-ce que le gland de mon

père a touché ma tête de foetus ? Dès que je suis seule à la maison, il faut que je vérifie si la photo est à sa place, je ne peux pas m'en empêcher. Elle me manquerait si elle n'y était plus.

Je me suis sentie salie par cette journée au Kid Spa. Elle est où la beauté avec les Sandy, les Zora, et les Britney salopées à coups de cosmétiques alors qu'elles ont encore leurs dents de lait ? Il y avait surtout des Maghrébines, Aïcha a choisi le quartier exprès. Elle me l'a dit texto : « Elles sont poilues les petites, leurs mères ont tellement détesté l'être, qu'elles vont m'amener leurs

gamines en courant. » Maquillées comme des poupées et bijoutées à cinq ans. Les seules bagues que j'ai eues, moi, c'est à douze ans et sur mes dents. Je ne les supportais pas. Je me rinçais la bouche en douce avec du jus de grenadine et j'appelais ma mère pour lui montrer le sang dans l'évier. Elle s'est engueulée avec le dentiste, quelque chose ! Maintenant elle a peur que mes dents se déchaussent, même mes gencives maigrissent. Elle s'inquiète vraiment, mais je ne la laisse pas m'en parler.

Aïcha a-t-elle senti un flottement chez

sa stagiaire d'un jour ? Elle m'avait demandé de faire une beauté des pieds à une petite qui n'avait pas six ans. « Tu sais, Mandy – Aïcha m'avait rebaptisée Mandy, elle trouvait que Manon faisait vieux –, les pieds des gamines, il s'agit de les préparer aux stilettos. Elle, là, c'est peut-être déjà trop tard. » J'ai essayé de lui dire qu'à six ans on avait le temps de voir venir côté stilettos, mais Aïcha n'en démordait pas. Je n'ai pas pu y couper : « Mandy, tu fais la moustache de la petite, s'il te plaît ? » La petite en question avait une pilosité de brune, de là à parler de moustache...

Rien qui justifie le massacre de ce qui était à peine une ombre au-dessus de ses lèvres. J'ai fait semblant d'appliquer la crème dépilatoire et j'ai renvoyé la petite chez elle. Aïcha était occupée à vendre une énième minicrème pour éclaircir le teint, un truc conditionné par ses soins dans des sortes de piluliers en plastique. À l'école, on l'appelle la crème Michael Jackson : une pâte épaisse, bien dégueulasse, qui s'achète par pots de dix kilos. Aïcha avait aussi trouvé le moyen de proposer des mini-anticernes, devant mon air incrédule, elle ne s'est pas démontée : « On les

couche à pas d'heure, ces gosses, un enfant marque tout de suite. Ça reste après. Et là, c'est trop tard pour l'anticernes. » Elle a voulu me donner une deuxième fausse moustache à épiler. Et puis merde, ç'a été la fois de trop : « Vous vous rendez compte madame que vous allez défigurer votre fille ? » j'ai osé. Pas de chance, la mère était une amie d'Aïcha. Carbonisée pour carbonisée, je me suis lâchée : « Et la décoloration anale, vous y avez pensé ? » Haut-le-corps de la mère. « Vous ne connaissez pas ? Au Japon, toutes les filles le font. Ce qui ne veut

pas forcément dire qu'elles pratiquent la sodomie, remarquez. Quoique quitte à se faire épiler les poils du cul, ce qui ne doit pas être très agréable, autant en profiter, non ? » Et je me suis cassée. Deux jours après, j'ai constaté qu'Aïcha avait de l'humour. Un seul commentaire sur mon rapport de stage : « Au poil. »

Petite, j'étais aimantée par la glace à trois faces de notre salle de bains. Je montais sur le rebord du bidet pour me voir. Découvrir mon profil a été traumatisant. De côté, je suis proéminente : nez, menton, jusqu'aux arcades sourcilières. Le plus difficile, à

la muscu, ce n'est pas de soulever les haltères mais de faire en sorte que Marc-Antoine me voie toujours de face, même s'il ne me calcule pas une seconde. Il n'est pas le seul, mais les autres je n'ai pas envie de leur mordre la nuque. Un jour, je le ferai.

Il y a une autre glace dans laquelle je me suis beaucoup observée. Celle, horizontale, à hauteur du lit de mes parents. Au moins c'est clair : ils se regardent quand ils s'envoient en l'air. Et ceux qui viennent à la maison le savent. À douze ans, j'aimais m'allonger sur leur matelas et me voir tout entière.

Quand ils me laissaient seule à la maison, je fonçais dans leur chambre et je me déshabillais. Cuisses largement ouvertes, je regardais. La boursouflure du début, une protubérance fendue au milieu, devenue un sexe de femme. Elles sont nombreuses à venir à l'école d'esthétique pour avoir le pubis rasé. Il paraît que ça excite les hommes. J'ai essayé une fois, pas deux. C'est beau trois jours, l'épilation intégrale. Après quand ça repousse, c'est le poil à gratter. Porter une culotte vous fait l'effet d'une râpe.

J'ai commencé dans le lit de mes

parents à entrer un doigt, puis deux, puis trois. J'étais très curieuse de toucher l'intérieur, une grotte et une ventouse. Dire qu'un jour mes petites et mes grandes lèvres vont épaissir au point de ressembler à une crête de coq. En ce moment, elles me font penser à une dentelle blottie. On en a parlé avec Clarisse. Celle qu'on a été finit par s'effacer ou presque. « À partir d'un moment, m'a confié Clarisse, tu évites les miroirs. C'est carrément schizophrène parfois, parce que moi je ne me vois pas comme ça. Je suis comme à côté de moi et de l'image que

me renvoient les glaces. »

Il y a une chose dont je n'arrive pas à me débarrasser. Une chose que mes parents n'auraient pas dû faire. La première fois, j'ai neuf ans et j'ai peur. Maman a mal derrière la porte. Je devrais leur demander ce qui se passe, mais non. Pourquoi je ne l'aide pas ? Je suis pieds nus, j'ai froid, un animal pris dans les phares d'une voiture. Je ne sais pas ce qui arrive, pourquoi maman souffre. Je ne sais rien, je comprends pourtant qu'ouvrir serait pire, que je n'en ai pas le droit. J'ose à peine respirer. C'est à ma mère que j'en veux,

c'est elle qui crie. On est obligé de gueuler quand on a un orgasme ? Avec sa gosse à côté, on est obligé ?

Onze ans plus tard, l'effroi demeure, et quelque chose me dit que je ne suis pas prête de m'en débarrasser, pas plus que la solitude qui va avec.

Pendant des années, je guette. J'attends. J'attends et je redoute. Ils commencent, et je me bouche les oreilles. J'entends quand même, je connais tout de leur remue-ménage, il y a cette serrure à hauteur de mes yeux, je regarde. Je vois ce qui envahit la nuit, et m'envahit moi, ce qui va m'aimer

pendant des années. Je vois ma mère qui jouit. Mon père qui la remplit. Ce besoin que j'ai de regarder, je ne l'aime pas. Je connais leurs habitudes, leurs préférences, et même leurs dégoûts. Je grandis et mon œil devient plus grand que le trou derrière lequel ils se démentent. Ma mère crie moins fort avec les années, elle consent à miauler. Le soir de mes seize ans, je mate mes parents pour la dernière fois. Le lendemain, je commencerai à me vomir. J'achèterai mes premiers rochers. Mon premier geste de femme. Moi aussi, je veux quelque chose de doux dans mon

ventre.

Judith, tout juste née, un duvet blond, ne sait rien mais connaît tout ce qu'on a oublié, se souvient pour peu de temps encore de l'aube immémoriale, sera une petite fille sage, une grande fille déraisonnable, une femme obsolète au caractère ombrageux, sera pleine d'impatiences. Bannira le mot découragement et ça ne suffira pas. Boira pas mal de vin mais sans sulfite, se débrouillera pour n'avoir rien à

*repasser, se régaler des mots
ravisement, mélancolie, farouche,
obscur, aveux, chimère, abîme,
royaume, vermeil ; se méfiera du mot
inaltérable, comprendra un jour que
toujours ne veut rien dire, ne s'y
résoudra pas. Tombera dans le
panneau de l'existence : une fausse
promesse, d'abord brève puis
interminable, recherchera la déchirure
qu'il y a à écouter Kathleen Ferrier
chantant Have Mercy, Lord, On Me,
aimera jaunir le bout de ses doigts au
pistil des lis, naît avec des préférences
durables : les fruits de la passion, la*

*poésie, le Sahara, les péplums, la
couleur céladon, une envie de solitude.*

Ils ont décidé de m'appeler Judith, une histoire de bataille, de jeu de cartes. Je sors tête la première en un temps record. Au passage, je récupère l'herpès vaginal de maman. Mes parents s'extasient, comme tous les parents devant leurs bébés, après on s'étonne que l'on recherche les compliments toute sa vie.

J'enfile une barboteuse gris de Weimar, taille 0. Celle de mamie Ève. Lili, mon arrière-grand-mère, les a

surpris avec sa barboteuse. Personne n'aurait imaginé qu'elle ait pu la garder, et c'est moi qui en hérite. Papa en est bouleversé, ça commence... Il y a Ève, la vivante et Ève, la morte. Maman et ma grand-mère. Pour papa – donc pour moi – mamie Ève est le ciel à elle seule. Il en parle sans cesse. Je comprendrai bientôt que je ne la verrai jamais. À trois ans, je demanderai si on lui donne à manger derrière les nuages, si elle se nourrit d'oiseaux ; papa sourira comme à son habitude lorsque l'on évoque sa mère. Je parlerai souvent d'Ève la morte, pour lui faire plaisir, et le

fantôme poursuivra longtemps sa vie de revenante.

Papa sourit, mon arrière-grand-mère éructera, répétant douloureusement que sa fille est une conne d'être morte. J'entendrai dire que la barboteuse c'était pour amadouer mes parents. Pour avoir le droit de me garder. Ils ont à la fois raison et ils sont injustes. Tous l'appellent Lili, moi, je l'appellerai mère-grand. On aimera être ensemble, un petit enfant et une vieille personne sont tout tendres l'un envers l'autre. Il est faux de dire que les vieux redeviennent des enfants, ils sont au bout

du chemin eux, la différence est de taille. Et puis il y aura cette lettre, la lettre d'Ève. Ève la morte. Mon père la glissera peu après ma naissance dans un bouquin, *Martin Eden*. Je ne crois pas qu'il ait lu ce livre, ni la lettre ; je n'oserai jamais lui poser la question. *Martin Eden* aura une place royale dans notre bibliothèque, toutes les éditions en français, et même en anglais. Ce que je saurai c'est qu'un jour tous ses bouquins seront à moi. Alors la lettre aussi.

À la sortie de la maternité, on m'emmènera tout de suite dans une maison remplie de miasmes et de fleurs

en plastique. Mes parents aiment vraiment la dame qui y vit. La sœur de mère-grand, Jeanne, ne peut ni marcher ni manger seule. On me tripotera, mais pas elle, cette dame est toute cassée. Je n'échapperai pas aux rissettes, je passerai de main en main, celles d'une famille venue dans une chambre qui ne sent pas si bon, pour assister à la rencontre d'une vie neuve et d'une vie usée jusqu'à la corde. Une photo immortalisera ce passage de témoin entre une petite droit sortie de la maternité et une vieille dame qui m'aura tenue dans son regard. Le temps de

naître et le temps de mourir. Ce sera la seule fois qu'on se verra, personne ne le formulera mais tout le monde le pensera. Pour moi, elle restera la dame de la photo.

Après ce sera le couffin et la table à langer, la table à langer et le couffin, avec une halte sur le sein de maman. J'ai faim, je pleure, je tète. J'ai sommeil, je pleure, je dors. Et je remplis mes couches. Je suis un gésier, plus communément appelé bébé. Je suis venue au monde avec une chose hors de prix : des parents qui n'auront de cesse de s'aimer. Sans jamais douter de ce

bonheur qu'un jour ils auront désiré plus que tout. Mes parents se donneront des rendez-vous pour faire du sexe, je les entendrai le dire. Ils m'imposeront des siestes jusque très tard, pour aussitôt filer au lit, et faire l'amour. Afin de les laisser tranquilles, je siesterai jusqu'à l'âge de huit ans. J'en garderai le goût du lit l'après-midi, la sensation, au réveil, de remonter d'une grotte profonde.

Comme toutes les petites filles, on va m'apprendre à essuyer mon pipi par l'arrière pour éviter les germes parce que c'est plus hygiénique. Comme toutes

les filles, je m'essuierai assez vite par-devant parce que c'est pratique. À l'école maternelle, je me retrouverai cul nu au milieu des autres, devant une batterie de ces cuvettes miniatures qui ont le don d'émouvoir les parents. J'entendrai des petits garçons demander pourquoi les filles ont un sexe coupé, d'autres affirmer que nous avons un sexe caché ou cassé. À nous l'invisible, à eux l'invulnérabilité ? Dès la deuxième année de maternelle, les garçons font pipi debout, nous, les filles, on reste accroupies, peut-être pour apprendre à plier les genoux... Cela ne fait pas

forcément des femmes des êtres souples. On n'est pas franchement égaux devant notre vessie. Il suffit de regarder les toilettes publiques : aéroport, café, cinéma ; là où une femme attend vingt minutes, cinquante bonshommes ont eu le temps de se soulager. Cette liberté qu'ils ont de pisser nez au vent, je la prendrai. Entre deux voitures dans les parkings et en haut des dunes dans le désert, face à la mer debout avant d'y entrer. Dans la nature devant des petites pousses d'arbres et leur jeune vigueur, je déciderai qu'elles sont de belle humeur.

Comme toutes les petites filles ou

presque, j'adorerai me déguiser en princesse, diadème sur la tête et paillettes sur la traîne. Joyaux en toc et baguettes magiques de supermarché, l'essentiel est de s'en remettre et de ne pas s'obstiner à s'attifer en pétasse de contes de fées. Certaines se déguisent toute leur vie sans enchanter quiconque.

Je ferai mon Œdipe à peu près normalement. Bien sûr, un jour j'aurai envie de coucher avec papa, je chercherai d'abord un homme qui lui ressemble, et de son âge. Je me débarrasserai maladroitement d'une virginité encombrante, ne pouvant

raisonnablement la garder. Afin de ne pas me laisser tenter pour rien, je sortirai le soir sans m'être épilée ou avec des culottes hideuses. Avant, il y aura eu les chatouilles avec mes parents dans leur lit, je serai ce petit animal sur le dos, les pattes en l'air, qui veut qu'on le touche et qu'on le bouscule à lui en couper le souffle, à en avoir le cœur serré d'avance. Muscles tendus, je provoque et je redoute, je ne crierai jamais aussi fort dans un lit.

Un dimanche matin de novembre marquera maman. Nous venons de nous livrer à une orgie de chatouilles et je

suis encore essoufflée de rire, maman nous sert le petit déjeuner du bonheur : crêpes, cassonade et fruits de la passion avec Joe Dassin en fond sonore. Soudain, je m'affole, je lui vois une grande griffure sur le visage. Une griffure qui part de son nez et descend jusqu'au menton. Je m'inquiète, interroge, a-t-elle mal ? Comment se l'est-elle faite ? « Je vais te dire ce que c'est mon petit ange. Ça tient en quatre lettres : ride. Tu changes une lettre, et ça fait : rire. Regarde là, il y en a une autre qui arrive. Un jour, elles se rejoindront. » Un jour, oui, cette griffure

aura raviné tout un visage, pas n'importe lequel, le premier à s'être penché sur moi. Un jour trop de jours tuent.

J'ai onze, douze, treize ans ; la métamorphose. Je m'enferme à double tour dans la salle de bains, personne ne doit me voir. Je frotte mon petit cœur d'en bas – j'appelle alors ainsi mon clitoris –, personne ne le fera mieux que moi. Mon corps m'appartient mais je ne le sais pas. Il me faudra le brader pour le comprendre. J'embrasserai mes parents du bout des lèvres à cette époque, « un baiser comme avant » réclamera maman, mais c'est fini avant !

Fini, la zézette, la zizounette, la chochette, le minou, la foufoune, le kiki, la zigounette et la nénéte. Zigounette comme zigouiller ? Dire que certaines se font appeler Nénéte ! J'ai là de drôles de choses, des grandes et des petites lèvres, je ne m'en rends même pas compte. Après le galet fendu, j'aurai ce pubis que je ne trouve pas si beau. Autant le dire tout de suite : je n'aurai pas d'enfant. Pas envie de prendre le risque de le voir mourir.

Je me toque d'aller à l'église pendant mon adolescence parce qu'un curé traditionaliste célèbre Pâques sur le

parvis de l'église avec une pluie de pétales qui enchante maman. Et nous voilà remplissant notre panier d'osier de pétales rouges et blancs de tous les camélias à la ronde. Quand c'est pour l'église, on peut décapiter les fleurs que l'on veut alors ? Le curé postillonne, la célébration de Pâques à peine terminée, il donnera un grand coup de balai dans les pétales, n'en épargnant aucun. Des années plus tard, j'aurai au Japon cette même défiance pour les réunions de groupe mystiques. La Fête des poupées à Kobe. Je traverse une partie du monde, change de continent, car j'ai lu qu'une

fois par an, devant un temple on érige un bûcher avec des centaines de poupées données en offrande par des filles devenues grandes, presque femmes. La désillusion sera gigantesque, la plupart des poupées étant en plastique, on n'enflammera pas le bûcher, ce serait trop polluant. D'immenses bennes dotées de mâchoires d'acier viendront ramasser puis broyer le tas d'ordures à longs cils. Bruit des corps disloqués, pendant quarante minutes je regarde les chairs laminées. « Ce sont les poupées qui s'en vont », les prêtres s'en amuseront et moi je ne prendrai plus

l'avion.

Mon premier vrai souvenir sera un souvenir de papa, c'est lui qui me le raconte : papa enfant et mamie Ève à la sortie du cinéma, le cadeau pour ses onze ans. *La Strada*. Gelsomina et Zampano, on est loin de Walt Disney. Il me parle et je ferme les yeux pour mieux entrer dans son histoire. « Quand ta mamie Ève et moi sommes sortis du cinéma, la nuit était tombée, et mon père m'a manqué violemment. Je ne savais pas à quel point il me manquerait toujours. On n'a pas pris le chemin le plus court pour rentrer, un boulevard

avec des bistrots tristes comme tout, ou plutôt comme rien. On a pris le chemin des étoiles, les rues du temps passé avec leurs pavés. Mamie Ève souriait, c'était devenu rare, si rare. En marchant, on jouait à cache-cache avec la lune. On croisait quelques passants, eux aussi souriaient en nous voyant. Nous sommes arrivés sur une place, je voulais m'amuser avec l'eau de la fontaine mais ma mère s'est arrêtée, le visage basculé dans le ciel. Elle l'appelait un ciel à vœux. Pour que ce que l'on désire le plus reste un secret. On a attendu une étoile filante, longtemps, et quand elle a

été là, quand sa flammèche a traversé l'obscur, on a entendu son murmure. Cette nuit m'aura donné mes parents pour toujours. Est-ce que j'en ai été moins orphelin ? Bien sûr que non. Regarde le ciel chaque fois que tu le pourras, Judith. »

Pendant des années, je lirai tout ce que je peux trouver sur le suicide et je demanderai à mes parents de ne plus m'appeler Judith mais Mélancolie. Ils ne m'écouteront pas. Ils feront la gueule. Je caresserai l'idée que c'est héréditaire, le désir de mourir, que peut-être le suicide coule dans mes veines, et puis

cela me passera. Même s'il en reste toujours quelque chose, un attrait.

Grâce à mes saltimbanques de parents, je grandirai au milieu des arbres, non loin des noyers qui ont appartenu à notre famille il y a un siècle. Ils choisiront de m'élever dans la maison de la dame de la photo. Où mère-grand a grandi elle aussi. Elle vivra tout de même jusqu'à quatre-vingt-dix-sept ans. Sans une plainte, droite comme un I, avec une lenteur dans les gestes, à la fin, elle tournait la tête et tout le buste suivait. Quatorze ans, nous aurons quatorze ans ensemble mon arrière-grand-mère et

moi. Elle m'apprendra l'irrévérence, l'espièglerie, la tenue. Et aussi à nager. Pour qu'elle soit fière de moi, je me lancerai où je n'ai pas pied. Elle me mettra en garde contre les hommes, à commencer par ceux de Cro-Magnon qui, découvrira-t-elle en me lisant un livre sur la Préhistoire, sculptaient déjà il y a quarante-trois mille ans les premières Vénus avec d'énormes fesses, des seins comme des outres et une toute petite tête, qualifiée de réduite. Mère-grand en déchirera le livre !

Elle sera la seule sur qui mes parents pourront compter pour respirer un peu,

se retrouver. Parce que avoir un enfant c'est se perdre ? Je serai une arrière-petite-fille gâtée, nourrie aux paris-brest, ce plaisir de plonger mon index dans la crème. Mon arrière-grand-mère m'offrira Rosalie. Rosalie n'existe pas, c'est une jeune fille dessinée dans un livre ; la première qui m'ait attirée. Rosalie a une coiffure savante avec une sorte de hochet tressé sur le haut du crâne, et des bandeaux lisses terminés par des anglaises tire-bouchonnées encadrent son visage. Elle a un air trop ingénu pour être honnête et sa moue apparaîtrait moins boudeuse que

voluptueuse. Je tâcherai de l'imiter.

Alors qu'elle sera une presque centenaire, mon arrière-grand-mère reviendra vivre où elle est née, où elle s'était juré de ne surtout pas rester. D'une certaine façon, elle succédera à la dame de la photo. Elles n'auront peut-être jamais été autant sœurs. Je dormirai dans les mêmes couvertures qui enfants les auront protégées du froid. Et comme tout le monde, l'été venu, je les plierai pour les ranger dans des sacs plastique jusqu'à l'hiver suivant. Un jour, je verrai mon arrière-grand-mère prendre un livre dans la bibliothèque, la rangée

des *Martin Eden*. Elle me fera signe d'approcher et me serrera fort contre ses vieux os. Elle mettra un doigt sur sa bouche, sans rien dire, même pas chut. Elle sortira une lettre du livre, comme si c'était elle qui l'y avait mise. Elle me racontera l'histoire du roman, pas de la lettre. Elle ajoutera qu'elle a voulu faire deux fois plus pour son arrière-petite-fille, en précisant que ce n'est pas pour mon père ou moi mais pour sa fille, et à sa façon de murmurer, je comprendrai que c'est une des plus belles choses qu'elle m'ait dites. Elle remettra beaucoup de rouge sur ses lèvres et elle

appuiera fort la lettre contre sa bouche.
« Comme ça je serai avec elle » ; plus
jamais je ne la reverrai avec du rouge à
lèvres.

Au milieu du XXI^e siècle, c'en sera fini
des huîtres, imbibées d'hydrocarbures
après avoir été longtemps ce qu'il y
avait de meilleur. Je ne boirai pas la
mer contrairement à mes ancêtres. Je
garderai le souvenir de ce bout de chair
vivant que l'on décroche pour le
mâcher. Des années je dormirai dans les
draps en lin du mariage de la dame de la
photo ; je les donnerai à décatir pour
qu'ils ne jaunissent pas et restent

souples. Je vivrai hors des guerres et de la misère, je ne serai pas concernée. Finalement, je me serai débrouillée avec mes rêves, en m'ancrant dans un bout de nature, ce qu'il en reste. Un trille d'oiseau quand je me croyais seule, une pluie d'été bondissante sur les feuilles des noyers, je serai toute à ces odeurs de bois fumé l'hiver, ces bûches que l'on brûle dans l'âtre et dont le fumet court la campagne jusqu'aux premières lueurs. Saison après saison, j'espérerai la neige, son silence devenu un son tant il domine tout. Marcher dans la neige fraîche, sans aucune trace encore, sera

une volupté majeure.

Et puis, cela arrivera : l'amour. J'aimerai le temps immobile dans ses bras, l'illusion du temps immobile. J'aimerai son absence qui reste une présence. Et ce sera imparable. Est-ce que je serai une lesbienne ? Je serai amoureuse d'une femme et j'aurai moins peur. Une possibilité de l'amour et du désir. Il n'y en a pas tant des possibilités. Il ne me manquera pas le sexe d'un homme. La jouissance sera pareille à ces petites algues sous-marines avec des antennes qui se balancent dans tous les sens et une

lumière au bout. Ou les boules à facettes des anciennes boîtes de nuit. Toutes ces fois dans le sommeil où je viendrai poser ma tête dans le cou de mon amoureuse m'auraient manqué si elles n'avaient existé. Nous nous aimerons.

Parmi ceux qui séjourneront dans le gîte qu'ont créé mes parents à ma naissance, il en est une qui n'est pas de la famille mais l'incarne à elle seule : Alice. Toutes les deux, nous viendrons ici pour la première fois le jour de l'enterrement de la dame de la photo. J'ai vingt et un jours et des humains pleurent au-dessus de la terre. Plus tard,

j'apprendrai d'Alice qu'elle a soufflé à la vieille dame de s'en aller, qu'elle avait le droit de partir. On devrait tous l'avoir, quand ouvrir les yeux nous entraîne plus bas que terre et l'enfer. Les mains d'Alice donnent l'oubli à ceux qu'elle touche. Et de l'oubli il en faudra quand les métastases de mon amoureuse envahiront son cerveau. Cancer de la lymphe. C'est un joli mot, lymphe, on dirait un papillon, on voudrait l'apprivoiser, on croit pouvoir y arriver. Ce n'est pas vrai. On n'a rien apprivoisé. Alors, oui, l'oubli. Entre l'espoir et la mémoire, quelques

secondes tout le temps, revenir dans cette ombre où il fait chaud, d'où l'on vient. Avant de chuter.

Jeanne, quatre-vingt-quatorze ans, une crinière blanche ramassée dans un filet, cherche un parfum du passé qui lui ferait du bien. Ne fait plus que fixer la terre et le ciel sans savoir si après la vie il y a encore de la souffrance, se demande si l'on retrouve ceux que l'on a aimés, si c'est possible d'être encore plus seul. A toujours fait sa vaisselle à l'eau brûlante, rechignait à tuer les lapins et le cochon, n'a jamais

supporté de toucher le velours ni certains pétales, a un attachement pour les plantes grasses rebaptisées en fonction de leur forme et leurs piquants couronne du Christ, Yannick Noah, le cierge pascal, le crado, les plantes de l'espace ; s'est régalée de ce fruit éphémère nommé l'« amour en cage ». Évite de regarder ses mains qui ont tant travaillé, se dit qu'elle a nourri plus de générations qu'il n'en faut, que cela a passé comme un rien. Écoute des chanteurs de variétés démodés, a rencontré les livres tard, hier Buzzati, et son « chaque année qui passe,

*apprendre à désirer moins », pour elle
c'est chaque seconde.*

C'est ce mot... carillonne, que je cherche depuis ce matin. Depuis que je regarde cet arbre. Sa feuille d'un jaune-roux se balance au bout d'un lien invisible, sans qu'on sache s'il est accroché au ciel ou à la terre. Au début, quand je l'ai vue tourbillonner dans le vide, loin de sa branche, bouger au moindre souffle mais sans tomber, je me suis vue ne tenant qu'à un fil, tout comme elle. Je ne l'ai pas quittée du

regard, je somnolais et il fallait encore que je la voie. Engluée dans ce sommeil des vieux, ses à-coups, des yeux qui papillonnent, comme si avant le grand repos on n'avait pas le droit de s'endormir vraiment. Dormir pour de bon, c'est tout ce que je veux, un marchand de sable qui me scellerait les paupières. Parce qu'on en a marre, hein. Ça suffit. Je les embête à le répéter mais maintenant je ne me forcerai plus. Quatre ans sans Lucien. Je n'allais pas rester au lit parce que mon mari n'était plus là. Je n'ai pas flanché. Tout ça pour qu'à la fin mes jambes refusent de me

porter. Je ne marcherai plus, je crois. Pourquoi je dis je crois ? Je ne marcherai plus. Et que l'on arrête de me demander si ça va. Alors que je ne peux même plus m'essuyer les fesses. Il aurait mieux valu que tout s'arrête dans la chambre où j'ai toujours dormi, j'y suis née. La pièce est étroite et profonde. Juste la place pour nous coucher, Lucien et moi, et deux fenêtres ouvertes sur la vallée plantée de nos arbres. Je regardais la lumière, où elle en était sur les murs et je savais l'heure à la minute près.

J'ai gardé les yeux ouverts toute la

nuit, sans quitter la feuille jaune-roux avalée par le noir. Ce que j'aurai le plus regardé, ce sont les enfants endormis, les miens et quelques autres. Mon premier, les ténèbres l'ont englouti. Elles me l'ont pris. Joseph. On a eu le temps de le baptiser. Il y a eu ce coup de gel au milieu du printemps, on avait nettoyé la cheminée, on n'a pas voulu rallumer, et notre Joseph il a fait comme la terre ou ces fruits qui ont goûté au soleil trop tôt : il n'a pas supporté d'avoir froid. Les trois suivants sont nés l'été, c'est venu ainsi. On n'en parlait pas avec Lucien, on essayait d'être

heureux. Mes autres bébés après Joseph, j'ai été dix mamans pour eux ; il en manquerait toujours un, je pouvais bien vouloir plus pour les autres. Toutes les femmes le font, se réveiller la nuit alors qu'on a déjà donné le sein, pour aller voir, se rassurer. Même Clarisse qui a eu du mal avec ses fils, s'est levée. Il n'y a plus de fatigue, il y a une mère et son petit. Mes enfants, jusqu'à leurs quinze ans, jusqu'à ce qu'ils ne veuillent plus que j'entre dans leur chambre, j'ai eu besoin d'y retourner avant de me coucher, de remonter leur couverture l'hiver, vérifier la température de la

pièce ; l'été, fermer la fenêtre laissée ouverte, je venais les regarder dans leur sommeil. Je savais dès le début que ça ne durerait pas, qu'un jour je ne pourrais plus approcher de leur lit, deviner le petit corps dans le noir, et regarder ce visage qui s'en va. Il est si profond, le sommeil des débuts. Ai-je jamais été autant leur maman que dans ces secondes ? À chercher leur respiration d'enfant, leur visage de statue, les traits aplatis, écrasés par tant de paix. J'étais celle au-dessus d'eux, amoureuse de ses petits. Les enfants dormaient sur des matelas que je frottais chaque dimanche

soir avec de la lavande pour éloigner les poux. Tous ont dormi sur le dos, bras grands ouverts, je m'interdisais de les toucher, de bouger leur sommeil, je retenais ma main, seulement un souffle sur leurs cheveux collés par une sueur, un : Dors petit amour. J'ai été une voleuse d'abandon. Je repartais sur la pointe des pieds. Comme j'ai prié pour eux, sans penser à Dieu, prié le bonheur. Qu'il y en ait pour mes petits, ce qu'il faut. Je me doutais que ce n'était pas possible, je demandais quand même. Chaque fois que j'entrais dans la pièce, je savais que ça s'arrêterait et qu'il

fallait en profiter, rester encore un peu, m'asseoir sur le bord de leur lit, je ne l'ai jamais fait. Je restais debout, ou alors j'aurais pu vouloir m'allonger auprès d'eux. Parfois, j'appelais Lucien, je voulais qu'il voie, qu'on soit ensemble et c'est sa main à lui que je serrais. On se souriait, on ne disait rien, on se disait tout. Ça n'a rien empêché. On en a perdu une autre. Ève. Elle était comme notre fille.

Ce matin, la feuille d'un jaune-roux n'était plus là. Fermer les yeux et retrouver ce que l'on veut garder encore un peu, quand c'est passé, derrière nous,

ça fait mal et ça ne fait pas mal, on est ailleurs quand on a quatre-vingt-quatorze ans. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est dur, maintenant, de me retourner toute seule dans mon lit, même ça. On n'a plus ses dents, les os grincent. Je ne lâche pas mon petit transistor, c'est lui qui me tient le mieux compagnie. Je suis fatiguée des gens, je n'aurais jamais cru que voir mes enfants... que je pourrais me détacher d'eux. En même temps je les attends, c'est vrai. Ils viennent à tour de rôle, et on s'ennuie ensemble.

J'ai préféré laisser le portrait de

Lucien chez nous. La photo qui lui ressemble le plus, avec son chapeau de paille, ses deux mains que je trouvais belles croisées sur ses genoux, et son bon regard, un air d'homme tendre. Je lui ai fait un abri, en accrochant au-dessus du cadre la brindille d'un noyer. Ici les fleurs sont en plastique, elles font comme nous, elles ne vivent pas, elles prennent la poussière. La photo de Lucien est mieux où elle est. Je n'ai pas voulu l'amener, qu'il quitte notre maison, je l'ai laissé où on a vécu. Il est mort, c'est assez. Les dernières années, je le mettais devant la fenêtre, je donnais

du pain et de la semoule aux bergeronnettes pour qu'elles viennent le distraire. Les oiseaux mangeaient mieux que lui. Elle a duré longtemps, sa maladie. Je lui en voulais au début de ne plus me répondre, de ne plus me reconnaître, ce n'était pas mon mari cet homme-là. Je lui en ai voulu et puis je m'en suis occupée comme de dix bébés. Trois ans il est resté sans bouger. Ça a duré, duré, mais j'ai tenu, il ne méritait pas qu'on l'abandonne. Pourquoi je le bougerais encore ? Que la photo reste où elle est ; je sais que lorsque le soleil entre dans notre chambre son chapeau de

paille le protège.

J'attends, j'attends que ça s'arrête, je n'attends que ça. Je ne sers qu'à embêter le monde. Plus rien qui marche. La petite Judith, je n'ai même pas pu la prendre dans mes bras. C'est Liliane qui a voulu faire cette photo, elle aime les symboles, Liliane. Quand on était plus jeunes, je l'appelais ma sœur canon. Rien à voir avec son physique, c'est plutôt qu'elle détruisait tout. Liliane tenait à la photo de toute la famille avec son arrière-petite-fille. Ils étaient je ne sais combien entassés dans la chambre jusque dans le couloir, j'ai dit que c'était fini les

photos mais avec leur téléphone portable ils ne vous demandent plus votre avis. Ils auraient aimé que je tienne la petite. Qu'est-ce qu'ils croyaient, que mes os allaient se ressouder parce qu'on a un nouveau bébé dans la famille ? Des bébés, j'en ai porté. Celui-là, mes bras n'ont pas voulu. Pas ici. C'est un endroit pour les saumons, dirait Yves, il est sensible ce petit. Je sais ce qu'il veut me dire, il n'arrive pas à le sortir. J'ai compris mais je n'ai pas envie de l'entendre. Qu'il fasse ce qu'il a à faire, c'est tout. Dans un livre, mon petit-fils m'a écrit je

t'aime plus que l'amour, je ne lui ai pas dit que je l'avais lu, je ne sais pas répondre, moi, à des phrases pareilles. Je sais ce qui viendrait ensuite, il voudrait parler et je n'ai plus la force d'écouter.

Celle que j'ai envie de voir, c'est ma sœur. Il n'y a qu'avec Liliane que je peux remonter aussi loin, on était petites, et malgré nos onze années d'écart elle reste la seule du commencement. Je n'ai jamais voulu l'appeler Lili, j'ai dit Liliane jusqu'à ce qu'elle ait vingt ans, je n'allais pas changer pour ses beaux yeux. Est-ce

qu'elle se rend compte qu'elle ressemble de plus en plus à notre mère ? Les premières semaines sur le visage d'un bébé, on cherche ce qu'il a de ses parents. À la fin, on reprend les traits exacts du père ou de la mère. La ressemblance à la naissance et à la mort. Entre les deux, on essaye de vivre.

Il reste un moment au-dessus des autres, pas avec ma sœur ou Lucien. Je suis sur Coco, mon cheval, comme il galope. Il m'emmenait loin Coco, et vite. Je suis cette brindille couchée sur un cheval au nom de perroquet. Je croque le vent, je le rattrape dans cette course.

La feuille d'un jaune-roux accrochée à l'arbre hier m'a rappelé Coco, mes jambes qui le serraient. Les noyers arrivaient trop vite sur nous, les branches griffaient, je rugissais de plaisir, personne n'entendait. La nature, elle me rentrait dans le ventre. C'est loin, tout ça, ce à quoi je veux penser.

Je n'ai pas eu le temps de voir arriver la vieillesse, je n'ai pas eu le temps de grand-chose, sauf avec Yves. Je savais qu'il serait le dernier enfant que je verrais grandir. Après il y a eu Lucien, les années de maladie. Manon et Barbara, ce n'était plus pareil. Ce sera

plus facile pour Barbara que pour Manon. Ça me fait peur l'état dans lequel est cette petite. Alice va lui proposer de travailler avec elle après son stage, elle l'aura sous les yeux, elle nous la guérira. Des jeunes qui ne vont pas bien, il ne faut pas attendre. Est-ce qu'Ève n'allait pas bien ? Elle rêvait trop, c'est vrai. Y avait que l'imagination. Lucien disait qu'elle était inadaptée. Est-ce d'avoir vu enfant sa mère impatiente de mettre des kilomètres entre elle et ses filles ? Je ne pense pas. Ève et Clarisse étaient avec nous, et leur crainte, finalement, était

que leur mère revienne trop vite. Pourtant, qu'est-ce qu'elles l'attendaient ! Malheureuses d'être heureuses loin d'elle. Je me souviens de la main de Lucien sur leurs cheveux, on aurait dit deux petits animaux qui viennent chercher leur caresse. C'est pas bon d'être trop fragile. Clarisse, elle n'est pas heureuse mais elle fait attention à ne pas être malheureuse. On a été si contents quand sa sœur a rencontré Pierre. On s'est dit c'est bon, et puis non. Son petit garçon, j'ai cru que ça suffirait, il n'y avait plus le mari mais il restait l'enfant. Un gosse qui sourit, on

sourit. On en a fait des allers-retours quand elle allait mal, les mois après, sans Pierre. Parfois, on revenait à peine de Toulouse, elle pleurait au téléphone, et on repartait. Lucien, surtout, ne voulait pas la laisser. On n'a plus jamais été les mêmes quand Ève a fait ça. On a continué.

C'est pas une maladie de mon époque, l'anxiété. On n'avait pas le temps nous. Pour une fois je suis d'accord avec Liliane : maintenant dès que quelqu'un a un pet de travers, il est bipolaire. Alors qu'on arrête avec la lettre d'Ève. Comme si on en avait besoin. Faut pas y

penser. Inutile de remuer ce qui fait mal. Nicolas, c'est un homme, maintenant, et il a son bébé. Ils mettent du bonheur partout les jeunes. Comme si c'était une obligation. Il faut vivre, voilà, on n'a pas le choix. Le bonheur, c'est que des moments. Sûr, si on attend davantage, on est malheureux.

Ce qu'on a pu marcher Yves et moi dans ces chemins qui n'en sont pas, sa petite main douce dans la mienne. Une fois, on s'est arrêtés devant un arbre foudroyé. En approchant mes doigts du tronc, j'ai vu que mon bras était aussi plissé que son écorce. Il était encore

puissant, cet arbre ; il n'était pas tombé. « Pourquoi il va si haut le ciel mamie Jeanne ? » Je découvrais comme une vie passe, et mon petit-fils me parlait du ciel. Yves est le seul, aujourd'hui, à s'asseoir correctement sur le bord de mon lit, sans se laisser tomber de tout son poids. Lui attrape ma main, aucun de mes enfants ne me touche plus. Yves appuie sur mes veines comme quand il était petit. « Qui voit ses veines, voit ses peines. » Ça nous fait encore sourire. Yves était le seul à dormir sur le ventre, les bras tout serrés, le corps replié, on aurait dit un accordéon. On l'a pris avec

nous presque un an quand sa mère a eu son ablation du sein. Notre fils était absent pour son travail, elle n'y arrivait pas. On a fait comme les autres fois, on a fait ce qu'on pouvait. Il n'y avait même pas besoin de lui demander, à Lucien. Il donnait tout et même ce qu'il n'avait pas. Y a qu'à regarder ses yeux, c'est là. Qu'est-ce que je pouvais lui répondre, à l'instituteur, quand il m'a dit que mon petit-fils avait trop d'imagination ? Je n'ai jamais eu le temps pour l'imagination, c'est juste un mot, mais j'étais contente que le petit cavale dans sa tête, ça m'a rappelé mon

cheval Coco.

Quand Yves nous a annoncé qu'il ne reprendrait pas la ferme, on a vendu en bloc, on a remboursé les dettes et on a eu nos cinq cents euros de retraite. En anciens francs, on pourrait croire que c'est beaucoup. Il paraît qu'on ne dit plus paysan mais travailleur pauvre. Nos quatre-vingt-dix hectares de noyers étaient devant nos fenêtres quand je suis née. J'ai aidé mes parents. Liliane, on ne pouvait pas compter sur elle, je n'allais pas les laisser. Je ne me suis pas sacrifiée, il y a eu plus de bon que de mauvais à rester. C'est ma vie. Levée

avant les poules, jeune fille j'aimais bien parler à la nuit, je comptais et recomptais les noyers, je me trompais, recommençais. J'aimais avoir du mal à tomber juste, ça voulait dire qu'il y en avait beaucoup. On ne les a pas sauvés. Je n'aurais pas pu me lever plus tôt, on a fait ce qu'on devait. On a laissé les Anglais racheter nos terres, et ils ne savent plus quoi en faire. Ils liquident mais ce sera toujours plus cher que ce qu'on leur a vendu. La fabrique de vin de noix qui a toujours été là, on l'a vue se moderniser, embaucher les premières femmes, et maintenant elle appartient

aux Chinois. Les enfants ont tous une maison mais aucun dans ce Lot « à la noix », comme dit Liliane. Ils viennent dans la nôtre ou dans la grange. De mon temps, on n'avait pas de vacances, juste une journée à Saint-Guilhem, les enfants en parlent encore. Et les crêpes. Je leur en ai fait de quoi recouvrir le pays. La grande fête, c'était Pâques. Ils venaient tous, on s'organisait, on y arrivait, il y avait une odeur d'agneau et de lessive. Avec Lucien, on se souriait d'un bout à l'autre de la table, et c'était comme ces fois quand on sortait de la chambre des enfants. Ça ne sert à rien de penser aux

tablées qu'on a eues, à nos petits qu'on regardait rêver, c'est pas bon de se retourner, trop loin pour y voir bien.

Quand on n'était pas si vieux, Lucien et moi, je lui ouvrais mes cuisses. Ça m'affamait. Ensuite, il me donnait la becquée, avec ce qu'il trouvait dans la cuisine. Il me rapportait des douceurs du garde-manger après m'avoir joui dedans. J'essayais de ne pas laisser de miettes, j'étais pas à l'aise de manger au lit. Je n'étais pas malade, alors quoi. Il n'aurait pas fallu qu'on me prenne pour une paresseuse. C'était l'idée de Lucien, ces grignotages nocturnes sous les draps,

on n'a pas eu beaucoup de fantaisie. Le temps de faire les enfants est passé mais on a continué. Il me regardait me coucher avec son air de maquignon, des fois ça m'agaçait, des fois... Je voyais qu'après il était content, il lui arrivait de rire tout le lendemain et de chantonner. Je n'y étais pas complètement, j'avais tellement de choses à penser. Pendant qu'il était sur moi, je dressais des listes d'affaires à ranger, de ce qu'il y avait à planter ou à récolter, j'attendais que ça lui passe. Le soir de Pâques, Lucien sentait l'odeur de la viande qui avait cuit longtemps, j'aimais bien. Je respirai

fort dans son cou, il me rappelait Coco, l'odeur de sa crinière. Comment elle disait, ma mère ? « Les bêtes suent, les hommes transpirent, les femmes ont chaud. » Je serrais mes genoux contre les flancs de mon mari et quelque chose montait dans mon ventre. Pareil à ces fois où je rejoignais Coco les jours de neige. Je lui tapais sur la croupe et mes mains glacées devenaient brûlantes. Je voudrais être sur mon cheval et me recouvrir de silence, rien ne vaut la neige fraîche, elle étouffe tout.

Il n'y a eu que Coco et Lucien entre mes cuisses. Ce que j'ai fait surtout c'est

travailler. Je n'ai guère eu de caresses. Les enfants, quand ils étaient petits, et encore on manquait de temps. Alice, bien sûr. Ah, et il y a le jeune homme, le nouvel aide-soignant. Sûr, il est délicat quand il me prend dans ses bras pour me laver. Maladroit mais content d'être là, apparemment, c'est plaisant, assez rare chez les saumons.

C'est le jour d'Alice. Personne ne me fait mon chignon aussi bien. Caroline, je ne la laisse plus me coiffer, c'est n'importe quoi. Alice au moins ne me rentre pas les épingles dans le crâne. C'est elle qui m'enlève les poils autour

de la bouche, Caroline n'aime ni les voir ni les épiler. J'ai une fille qui fait facilement la grimace et me reproche entre autres de ne pas lui avoir fait de tresses mais des couettes quand elle était petite. J'ai de bonnes raisons.

J'ai onze ans, mes tresses sont tellement épaisses qu'elles n'ont pas besoin d'élastique. Elles bougent avec moi, elles courent et elles sautent, elles s'amuse. Mes tresses sont si noires, elles en sont bleues. Manon a les mêmes. Mon père disait : Elle a des cheveux comme nos prunes. J'attendais de les défaire, d'y enfoncer mes doigts,

de les écarter et de les ouvrir. À un moment, on aurait dit qu'elles coulaient le long de mes bras, de mon dos. Je savais que c'était beau. C'était moi. Ils me les ont coupées. Deux coups de ciseaux pour en faire une vilaine natte, un serpent mort. Quand la seconde tresse est tombée, j'ai senti un froid dans ma nuque. Mon père me tenait les mains pendant que ma mère coupait. Le soir, j'ai appris qu'ils avaient vendu la natte. Vingt francs. Mes parents ont vendu mes cheveux vingt francs. S'ils voulaient les vendre, il fallait vendre un trésor !

Les peines d'enfant sont les plus

terribles. Elles n'ont même pas de veines sous lesquelles se cacher. À cet âge, il n'y a pas de regret, que le chagrin.

Le jour où il m'a donné mon cheval, mon père a été clair : Il ne vaut plus rien au labour, si tu veux, tu peux lui dégourdir les jambes mais je te préviens, Jeanne, on ne le gardera pas.

Il n'allait pas si vite, Coco, pas tant que je veux bien le dire, et alors ? Il était rien qu'à moi et ça ne durerait pas, j'y pensais tout le temps. Peut-être est-ce pour cette raison que je l'ai tant aimé, ce cheval. Je m'éloignais avant de lui

grimper dessus. Je ne voulais pas qu'on me voie couchée sur mon cheval, je ne voulais que lui et moi, avant de nous enfoncer entre les noyers. Je ne me lavais pas les mains après l'avoir monté, je gardais son odeur et m'endormais tranquillement. Comme si la nuit était un autre soleil. Ils me l'ont pris et il n'y a plus eu que l'existence. Je n'ai jamais laissé mes enfants s'attacher à un animal ni monter sur un cheval. Même les poules, je les changeais. C'est parce qu'il m'a vue triste et que les vingt francs pour mes deux tresses devaient lui brûler les doigts que mon

père m'avait amené son vieux cheval. Coco aussi avait une tresse, cachée dans sa crinière, que les dix doigts d'une petite fille n'ont jamais cessé de caresser, jusque dans cette seconde où mes mains ne tiennent plus rien. Toute une enfance qui aura été une vie entière.

Alice, quarante-six ans, collectionne les agates depuis qu'elle a l'âge de jouer aux billes et à des jeux de garçon, aime les bas résille et la Méditerranée sans avoir forcément essayé les deux ensemble. A une poitrine trompeuse mais un dos à tomber, pas fichue de se masturber, est capable de manger cinq assiettes de couscous à la suite. N'aime pas mettre les couettes dans leur housse, du genre

à s'excuser en écrasant les fourmis, aime plus que tout être la mère de ses deux fils. A eu le temps de traverser la chaussée quand les autres attendent encore que le piéton passe au vert, lucide à temps plein, pas complètement à l'aise avec l'existence. Lit Les Pieds nickelés pour faire comme Belmondo dans Pierrot le fou, adepte des entraînements de rugby, ne s'embête pas avec le tri sélectif, écoute Reggiani chanter Le Petit Garçon en bénissant ses parents de ne pas avoir divorcé. Couleur préférée celle du lever de soleil, ira un jour sur les îles Gili, juste

*pour leur nom, ne sait même pas où
c'est.*

Il fallait bien qu'un jour je fasse ma propre fiche. Trier l'essentiel... Ce qui ne bouge pas. Il n'y a pas grand-chose qui ne bouge pas. Caroline vient d'appeler, Jeanne ne viendra pas. Ce soir, finalement, il y aura deux absentes. C'est une affection terrible, de procurer du bien à ceux que la mort commence à visiter. Quand on touche un visage ou un corps et que quelques heures plus tard ce visage, ce corps ne vivent plus...

J'en aurai accompagné des plus belles femmes au bout de leur cancer ou d'une vie trop longue.

« On croyait pas aller jusque-là », Jeanne n'arrêtait pas de le répéter les derniers temps quand elle parlait de son mari. On meurt mais on continue à tenir les rênes de la mémoire de ceux qui nous ont aimés. Il faut faire attention, on passe la main à travers nos fantômes et ils nous envahissent. Il y a quelques mois quand j'ai appris à Caroline ma décision de déménager L'Éden dans la maison de sa cousine, elle m'a répondu avec une énième citation de film. Même

les muets, elle les fait parler à sa place. *Nosferatu*, Murnau : « Et quand il eut passé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre. »

Plus on vieillit, plus les absents nous occupent. Parce qu'à la fin, c'est ça, non, avec quoi on est ; ce qui est fini et qui reste.

On boira des bulles ce soir. Jeanne a trouvé que la coupe était pleine, elle a eu raison. Reste le cristal. Et une fêlure dans le ciel, à moins que ce ne soit une trace laissée par un avion. Yves m'a appris que le mot fêlure voulait dire aussi étoile. Il sera surpris de voir

combien il plaira en femme à celles de sa famille. Jeanne l'aurait trouvé belle comme tout. Je le lui répéterai jusqu'à ce qu'il le croie.

Ils ne vont plus tarder à arriver maintenant. J'ai mis des fleurs dans les deux cabines de soins. Les fleurs blanches, je les change chaque semaine. J'aime ce moment, je n'ai pas l'impression de jeter les fleurs fanées, plutôt de refleurir L'Éden année après année. Il y aura le bouquet d'Ève et le bouquet de Jeanne. Mes immortelles. Ce sont elles que tout le monde retrouvera en venant ici ce soir. Je suis persuadée

que les réunions familiales ne sont pas pour se voir, mais pour tenter de retrouver ceux qui ne sont plus là. Jusqu'au jour où l'absent, c'est nous. On ne se l'avoue pas forcément mais on les cherche. À une place à table qui a été la leur, où on n'ose pas s'asseoir. Dans un dessin qui trône au-dessus d'un buffet, les couleurs sont passées, chauffé par le soleil des années le papier partira en morceaux si on tente de le saisir, et pourtant, il n'y a rien de plus important dans la pièce.

J'ignore quelle sera la réaction de Nicolas lorsqu'il reverra sa chambre

d'enfant. J'ai déplacé la cloison pour enlever le couloir entre les deux chambres mais il en faudra plus pour attendrir le passé. Il a une dizaine d'exemplaires de *Martin Eden* mais ne l'a jamais ouvert ; le fils a tenté de ne pas trop marcher dans les traces de sa mère. Depuis sa rencontre avec sa joueuse de ludion préférée, Nicolas a enfin arrêté de se cogner.

D'avoir relu toutes mes fiches, j'ai le cœur au bord de je ne sais quoi. Ou alors c'est d'attendre ceux qu'on voudrait attendre encore un peu. Parce qu'on met tout ce que l'on veut dans

l'attente.

Derrière la porte, il y a une silhouette et elle hésite à sonner. Une à qui sa fille a confié il y a quinze ans une mission dont elle se serait bien passée. J'ai reconnu le claquement de ses talons même si elle en a rabattu. Trouver sa fille morte, est une chose. Devenir la dépositaire de la lettre d'une mère en poussière à son enfant, en est une autre. Je l'ai lue. Je l'ai lue quand Lili n'y arrivait pas. Les pompiers venaient de partir, l'ambulance, tout le tintouin, il fallait prévenir Nicolas, et sa grand-mère avait cette lettre qui lui brûlait les

doigts. On s'est enfermées toutes les deux dans la cabine de soins. Cette pas encore vieille dame coiffée comme Marilyn, et que je voyais pour la première fois s'est allongée d'elle-même sur la table de massage. Elle a envoyé valdinguer ses stilettos, a fermé les yeux et m'a tendu la lettre. Je pensais à mes fils qui rentreraient bientôt faire leurs devoirs avec Nicolas, à moins qu'on n'aille chercher le garçon dans sa classe. Et puis après ? Le bureau du principal, un surveillant compatissant ? Une cour de récréation vide et un enfant perdu. Alors j'ai lu, pas parce que Lili

me le demandait, pas parce que Ève l'avait écrite, je l'ai lue pour savoir comment regarder un enfant.

Ces pages, Lili qui n'hésite jamais aura hésité à les donner à son petit-fils jusqu'à ce soir. Une lettre qui aura mis quinze ans à arriver.

Ève, trente-deux ans, cheveux blond cendré, blond vénitien, marron glacé ou noir corbeau selon la perruque du moment. Météorologie intérieure changeante, écoutait Barbara quand il pleuvait et les Concertos pour mandolines de Vivaldi quand il faisait soleil, aura fredonné par tous les temps Le Sud de Nino Ferrer. N'imaginait pas manger un paris-brest autrement qu'avec les doigts, cicatrisait mal, a

fait des piles de crêpes pour son fils le dimanche puis plus une, a arrêté un soir de se répéter « tomorrow is another day » et de mettre des fleurs dans des vases. Aimait ce flou que lui donnait la myopie, évitait le plus possible de toucher de la viande crue, avait enregistré la musique des Choses de la vie sur le répondeur de son portable et celle du Mépris sur son téléphone fixe. Ne portait pas de soutien-gorge, ne se sentait pas à l'aise pour autant, considérait que la dernière phrase de Martin Eden est la plus saisissante qui ait été écrite, y

pensait tout le temps.

Tu sais Nicolas à quel point j'aime écouter les cloches de la cathédrale. Elles me rassurent, elles sont un repère et me feraient presque croire que le temps est familier finalement. Compter jour après jour les douze coups de midi est une petite victoire. Je voudrais... ce n'est pas vrai, je ne veux plus. Pas sans ton père. C'était lui ma chance, ne reste que le malheur. Et une épine avec un cœur. Si je continue à t'enlacer,

mon fils, je t'ensanglante. Tu grandiras mieux sans moi. Quand ton père était encore là, les cloches sonnaient déjà, je ne comptais pas les heures, je me serais bouché les oreilles pour ne pas entendre le temps passer, pour que ça ne s'arrête jamais Pierre et moi, notre temps ensemble. C'est le premier printemps sans lui. On a eu douze années. On guettait les oiseaux avant l'aube, le corps engourdi de nos baisers au goût de sommeil. C'est bien que tu saches comment on s'aimait, ton père et moi. Un enfant qui grandit avec des parents amoureux, il pousse droit.

L'hiver, je me recroquevillais contre le dos de Pierre, mon désir avait froid. Ce que je voulais, c'était me blottir, ne faire qu'un jusque dans nos rêves. J'y pense trop, je sais. C'est fini Pierre, mais non. On voudrait que je recommence quand je ne peux pas continuer. On voudrait que pour toi je domine mon chagrin. Elle me blesse, Nicolas, ta ressemblance avec ton père. Je suis forte si je rejoins Pierre. Je préfère nulle part avec lui à rien ici. De toute façon, je n'y arrive plus. J'avais une réserve de joie, pas deux. Quand on a été la plus heureuse et que

c'est fini, je ne sais pas comment on fait. Et toi, je n'arrive plus à t'aimer comme il faut.

Tu as onze ans et tu te cognes. Au moindre mur, au moindre meuble, même dans les coins tu te cognes. Je voudrais, mon garçon, que tu aies une vie ardente et que cela ne te rende pas malheureux. Plus jamais tu ne me demandes si je suis contente de toi, tu n'en peux plus de l'inquiétude. Après l'école tu préfères faire tes devoirs ailleurs, dans une autre maison, on n'a pas eu besoin d'en parler. Tu as raison de vouloir rester hors d'atteinte. C'est

bien. Je sais qu'avant de rentrer tu attends un moment, la main sur la poignée, tu hésites, qu'il te faut un courage. Et là, tu te ratatines et tu te cognes. Ce que tu veux, c'est vite traverser le couloir, atteindre ton territoire, être avec ton poster de Bruce Lee et les prises de kung-fu que Pierre t'a apprises. Assez pour qu'un fils n'oublie pas qu'un jour, il a eu un père. À onze ans, ce devrait être l'enfance encore. Des parents qui ne sont plus là quand on est petit, cela reste en vous pour toujours, et parce que c'est silencieux ça hurle.

Ton père était mon adoré adoré. Pierre a entendu avant moi les freins, leur crissement, son bras m'a repoussée, et il n'y a plus eu que le passé. Pierre a préféré me sauver, il a eu tort. Je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit que ça ne servait à rien qu'il meure sans moi. En quoi j'aurais le droit de vivre après ça ? Parfois, c'est terrible, je lui en veux. C'aurait été plus facile qu'il ne bouge pas, qu'il reste ; aujourd'hui tu aurais un père et je ne serais pas obligée de me tuer. J'ai peur, Nicolas. J'ai peur et j'espère.

Jusqu'à la semaine dernière,

j'arrivais encore à me lever pour ton chocolat chaud. Huit carrés que j'aurai fait fondre des années. Un chocolat à l'ancienne, il te dessinait des moustaches que ton père t'apprenait à lécher, et moi je râlais de vos mauvaises manières. Je regardais ton air concentré quand tu savourais tes tartines, cet épi sur le sommet de ton crâne que je n'ai jamais tenté d'aplatir, l'épi de ton père. Tu n'as pas un air d'enfant, Nicolas, mais tu as bel air. À la fin je te servais ton chocolat avec la peau. Personne n'aime la peau du lait. À qui je vais te confier ? Lili,

certainement pas, ma mère n'a pas idée de ce qu'est un enfant. Ma sœur ? Clarisse vit avec une grimace greffée sur le visage.

Je vais aller en face pour un soin de beauté. Après, je me tue. J'en ai fait des teintures de cils, ton père ne se doutait de rien. Je lui donnais des yeux maquillés dès le réveil, je rusais. Pierre disait que mes cils avaient exactement la couleur des prunes que l'on engloutissait l'été dans le Lot. On les mangeait directement sur l'arbre, personne n'a jamais réussi à en engloutir autant. La sensation d'être

encore plus de cette terre, de la dévorer. Quand tante Jeanne me voyait grimper aux branches les plus hautes, elle ne me grondait pas. C'est comme ça qu'elle nous a tous élevés, sans crainte. Est-ce que j'avais peur, petite ? À quel âge ça commence, la peur ? Clarisse et moi, on y pensait tout le temps à être les filles de Jeanne. On vivait heureuses dehors mais on était impatientes de rentrer pour les retrouver, Jeanne et Lucien. Plus tard, avec Pierre, on allait chez eux pour un jour ou des semaines, on ouvrait grand les fenêtres, la nature entrait dans

notre lit. La lumière du soleil dans les arbres, le bruissement des feuilles, presque un murmure venu rejoindre le nôtre. Loin du bruit du monde. J'attendais la brume, celle de la campagne qui a froid. Son cordon qui ceignait le vallon et engloutissait tout, jusqu'à la maison. Un monde à notre fenêtre, comme si la brume venait me prendre. Après, on se recouche avec des songes bien vivants. Plus tard, j'y ai fait entrer ton père. Ce bonheur, je l'ai eu. Je n'ai pas pu retourner dans la maison dans la nature. Personne n'a pu m'y ramener sans lui. Et je t'en ai

privé. Je l'ai, mon échéance. Demain, après la teinture, mes cils seront bien sombres, ils porteront leur ombre. Il nous reste un baiser, tu as l'âge, Nicolas, d'en faire un souvenir. Non, il n'y aura pas de dernier baiser. Avec ton père non plus, il n'y en a pas eu. Sa bouche était si froide. Enceinte, je me suis juré de ne pas te blesser. À traîner plus longtemps, je te bousille. Quand tu approcheras de mon lit, demain, avant de partir à l'école, je ferai semblant de dormir. J'aurais trop envie de ne plus te lâcher. Tu t'éloigneras, je n'ouvrirai pas les yeux. Tu tireras la porte un peu

fort, pas pour être sûr de l'avoir fermée, mais pour que j'entende que tu sors, que ça y est, tu es dehors. Elle est là, lancinante, la dernière phrase de London : « Et au moment même où il le sut, il cessa de le savoir. »

Je n'aime pas la mort même avec Pierre au bout, j'aime encore moins la vie sans rien à te donner. Je sais, Nicolas, que tu attendras un signe ou d'entendre ma voix derrière les volets. Je ne bougerai pas. Au revoir, mon garçon.

*Pour Gisèle,
pour Clotilde,
mes immortelles.*

*À Éric adoré adoré,
à Cristal la vie ardente.*

Éditions Belfond

12, avenue d'Italie

75013 Paris

Canada :

Interforum Canada, Inc.

1055, bd René-Lévesque-Est

Bureau 1100

Montréal, Québec, H2L 4S5

Couverture : design graphique : Voiture 14 A.

Bullat-Piscaglia & G. Bullat ; photo : ©

Mélanie Bahuon - picturetank

EAN : 978-2-7144-5820-9

© Belfond, 2014.

Belfond

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

*Ce document numérique a été réalisé par
Nord Compo.*